



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**B** 983,010



MADAME  
PUTIPHAR



1373/2  
N7







MADAME  
PUTIPHAR

je vais envoyer chercher mes musiciens pour vous jouer une messe de *requiem*.

— Non, s'il vous plaît; laissez mes oreilles en repos.

— *Requiem à part*, je veux que vous entendiez plusieurs nouvelles *ariettes* languedociennes de Mondonville; elles sont délicieuses! cela vous distraira.

— Non, vous dis-je, point de musique! Cela fait mal à ouïr et pitié à voir : des hommes à l'état de raison, des hommes mûrs qui sur différents tons vagissent comme des enfants en sevrage, ou frottent avec un grand trémoussement et un grand sérieux une queue de cheval sur des boyaux de mouton, ou tapent sur une peau d'âne ou soufflent dans un bâton troué.

— Majesté, que vous êtes bourru!

A propos de bourru, M. le duc d'Ayen vous a-t-il parlé de la plaisante anecdote qui a fait tant de bruit aujourd'hui? L'aventure est vraiment merveilleuse.

— A ce qu'on rapporte, la semaine dernière, madame de Flamarens et madame de Combalet vinrent à parler des avantages de leur personne. La première vantait beaucoup ses seins, et la seconde prétendait en avoir tout autant. Là-dessus il s'éleva un violent débat entre elles. Pour mettre fin à cette contestation elles parièrent, et convinrent de s'en référer à MM. de Brissac, de Chaunes, de Cucé et de Rochecouart. Ces messieurs acceptèrent cette mission; et le jour du jugement fut fixé pour le surlendemain chez la Flamarens. Chacune envoya des circulaires à



*A. Kneller del.*

*Stromboli, 1783.*

*Stromboli.*

Mr. U

touts ses amis pour les prier de se trouver à la séance et d'assister à son triomphe. A l'heure précise touts s'y trouvèrent. En outre des quatre juges, il y avoit, dit-on, une vingtaine de gentilshommes, clerks et laïques. De part et d'autre, comme à une course de chevaux, on établit des paris; et il fut convenu que la perdante donneroit à toute la compagnie présente un magnifique souper. Le signal est donné, ces dames ôtent leur corps-baleiné, et mettent leurs seins au vent.

La comtesse de Flamarens est à grands cris proclamée vainqueur, non pas à la satisfaction du plus grand nombre. — Cinq, trompés par les apparences du corset, avoient gagé pour votre grande louvetière, et quinze pour la Combalet. — On dit que monseigneur l'archevêque de Toulouse, Richard-Arthur Dillon, à perdu à ce jeu trois mille livres; et que monseigneur l'archevêque d'Orléans, Sextius de Jarente, qui vouloit gager six mille livres pour madame de Combalet, a été évincé sous prétexte qu'il parioit à coup sûr. — Le souper a eu lieu hier, et a été, assure-t-on, prodigieusement fou. Madame de Flamarens a rempli avec beaucoup de grâce les formalités prescrites, et madame de Combalet a fait faire à son corset contre mauvaise fortune bon cœur.

Sire, allons donc, laissez-vous sourire. L'invention de la cuillère à potage n'est-elle pas divine? Oh!

pour moi, quand on me l'a contée, j'en ai été ravie, et j'en ris encore jusqu'aux larmes !...

Ici la Putiphar ricana et Pharaon gémit.

— Mignon, dites, est-ce que vous êtes fâché?... En quoi vous ai-je déplu; parlez, je vous en demande pardon ?

Ici Pharaon se leva nonchalamment et se promena avec indolence.

— Oh! gouverner un peuple! quel supplice! quel enfer! Quel fardeau qu'un sceptre! Je romprai sous le poids.

— Mignon, ne suis-je plus là pour vous aider à supporter votre couronne? Vos ministres vous ont-ils donc tous abandonné?

— Oh! l'Espagnol Charles-Quint fit bien d'abdiquer l'Empire!... Je l'abdiquerai comme lui!

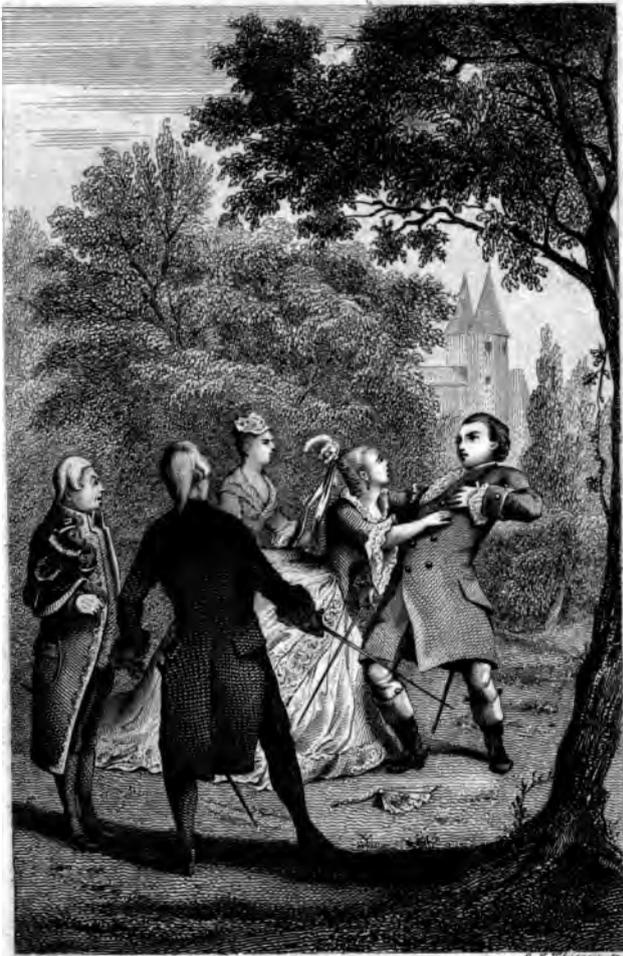
On empoisonne mes jours. Cette nuit, on avoit oublié mon *en-cas*; ce matin j'ai fait un *déjeûn* détestable.

La royauté est chose dure et cruelle en ces temps mauvais! Tout se regimbe contre elle, elle n'a plus de *subjects*, elle n'a plus de serviteurs. Où chercher du respect et de l'obéissance?

Le *thrône* a perdu son prestige, ce n'est plus rien : maintenant un *thrône* est un *thrône*, un Roi est un Roi, pas plus!

Désormais qu'on ne me serve plus à dîner de la rouelle de veau; le veau est une viande visqueuse; elle me fait mal.

Le présent est sombre, mais l'avenir m'effraye plus



W. P. Therry del.

W. P. Therry del.

W. P. Therry del.

100

encore. La *philosophie* a corrompu le peuple. Tout me brave!... Je suis malheureux!...

Ma personne inviolable et sacrée a été outragée... Pompon, toi qui es soigneuse de ma gloire, venge-moi!

— Sire, vous outragé! Eh! par qui?

— Oh! par rien, par une enfant, une sotte, une élève du Parc, une pimbêche!

— J'en étoit sûre. Une Irlandoise, n'est-ce pas?

— Elle savoit que j'étois le Roi, et elle m'a repoussé et m'a maudit.

— L'indigne! ce ver de terre vous dédaigner? Ah! vraiment j'en sue de colère!... Et qu'avez-vous dit à *La Madame*?

— Que je la chasserois si jamais pareille avanie m'arrivoit; qu'elle ait à mieux dresser ses élèves, et qu'on marie de suite cette virago avec une forte dot pour l'appaiser.

— Sire, cela ne se peut pas. Une femme semblable est un être dangereux. Elle ne peut plus rentrer dans le monde, il faut que pour la vie elle soit enfermée dans une prison d'État, et la plus secrète! Reposez-vous sur moi, Sire, votre affront sera lavé.

— Vit-on jamais prince plus malheureux en peuple?

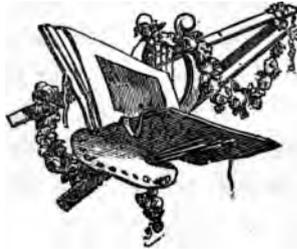
— Sire, vous oubliez que cette fille n'est point de votre peuple. C'est une étrangère, une sauvage! Vos *subjects* valent mieux que cela.

— Mon Dieu! mon Dieu! que de soucis rongent la royauté! C'est un métier pénible aujourd'hui que

le métier de Roi. La vie me pèse ; qu'un autre prenne soin de la France, elle m'ennuie ; tout m'ennuie, je ne veux plus gouverner, il faut que j'abdique !

— Mignon, sois tranquille ; allons, calme-toi : cette fille impudente sera punie. Chasse toutes ces pensées noires. Ce n'est rien que cela ! Le lion a été piqué par un insecte ! nous l'écraserons cet insecte ! Sire, allons, égayez-vous, amusez-vous. Pourquoi ce soir ne faites-vous pas du café ? Tenez, voici votre marabout et votre moulin, et du moka dont le parfum est suave. Tenez, flairez, n'est-ce pas qu'il fleurit délicieusement ?

Allons, mignon, ne faites plus la moue ; soufflez le feu, je vous conterai encore une histoire.





## II.

**L**e lendemain matin, madame Putiphar fit appeler *La Madame* et M. le comte Phéliepeaux de Saint-Florentin de la Vrillière; et ils eurent ensemble une longue conférence où il fut décidé que lady Déborah seroit envoyée au fort Sainte-Marguerite.

En quittant Déborah, Pharaon, furieux de sa mésaventure, avoit fait les plus violents reproches à *La Madame* sur la mauvaise éducation de son élève.

— Sire, pardonnez-moi, répétoit-elle, en lui embrassant les genoux, j'ai été trompée comme vous. C'est une femme fausse; elle m'a jouée. C'est une hypocrite! Sire, cela n'arrivera plus. Oh! la catin, elle me paiera cela!...

Aussitôt après qu'il fut parti, elle vint trouver Déborah, et quoiqu'elle fût étendue sur le parquet et sans connoissance, elle l'accabla d'injures en la secouant brutalement comme pour l'éveiller. Sa tête, abandonnée à son poids, heurtoit lourdement sur le plancher et jetoit le bruit sourd d'un crâne humain qui se choque sur une muraille.

Sur ces entrefaites, M. de Cervière accourut ayant

encore sur le cœur l'insuccès et la courte-honte de son siège. Il ajouta aux invectives de *La Madame* des injures de corps-de-garde, et relevant de terre Déborah, il la força à coups de canne à se tenir debout malgré sa défaillance. Puis, leur première furie passée, il lui ôtèrent ses beaux habits et l'entraînèrent et l'enfermèrent dans un caveau servant de prison, n'ayant de lumière que la foible lueur qui pénétroit à travers les toiles d'araignées du soupirail, et d'autre couche qu'une litière de paille et de foin.

Il y avoit plusieurs jours que Déborah languissoit en cette cave et sans avoir vu personne, et sans aucun espoir d'en sortir, — on lui jetoit sa nourriture par un judas, — quand un matin, de très-bonne heure, elle fut réveillée en sursaut par un bruit de pas et de voix. A travers les planches mal jointes de la porte elle aperçut une lumière assez vive qui projetoit des taches et des filets étincelants sur les murs noirs de son cachot. Ces flammes phantasmagoriques grandissoient et rapetissoient et vacilloient de l'aire à la voûte, et passaient sur elle et la zébroient de lames de feu. L'effroi la saisit; elle se ramassa sur elle-même, se cacha la face dans la paille, et recommanda son âme à Dieu comme si sa dernière heure étoit venue. La porte s'ouvrit alors tout-à-coup, et M. de Cervière, portant une lanterne, entra suivi de *La Madame* et de quelques valets, et lui dit brusquement, en la touchant du pied : Levez-vous, mylady, et suivez-moi.

Déborah, reconnoissant la voix du Kislar-Aga, fit

un effort pour se mettre sur les genoux ; mais la force lui manqua, ses jambes s'étoient enroidies sur cette terre humide, et elle retomba pesamment.

Au commandement de M. de Cervière, deux domestiques l'enlevèrent et la portèrent dans un carrosse qui stationnoit à la porte extérieure du Sérail.

En entr'ouvrant les paupières Déborah vit deux hommes armés qui lui prirent les bras et les lui attachèrent sur le dos. Une bise glaçante souffloit ; à demi vêtue, Déborah grelottoit comme un agneau ; elle demanda des habits. On lui répondit : — vous vous chaufferez au soleil. — La portière se referma, le fouet claqua comme des baguenaudes, les chevaux agitèrent leurs sonnettes et partirent au galop.

Quand Déborah se vit au milieu de la nuit, et jetée dans un carrosse, en la compagnie de deux hommes, à figure sinistre, basse, ingrate et louche, faite exprès pour la police ou pour le bagne, elle ressentit une terreur profonde, et le froid de la peur se glissa jusque dans ses entrailles.

Ne voulant point entrer en communication avec ses gardes, elle ne les questionna point, et lors même qu'ils essayèrent de lui adresser la parole elle feignit de ne point comprendre, et ne leur répliqua qu'en irlandois. Toutes précautions furent inutiles ; ces hommes, dont le cœur étoit aussi ignoble que la figure et l'emploi, ne furent pas longtemps seuls avec elle sans l'assaillir de mauvais propos et d'agaceries, qui peu à peu devinrent outrageux. Ils l'asseyoient de force entre eux ; et là, comme Suzanne entre les deux

vieillards, la pauvre Déborah étoit contrainte de subir leurs dialogues infâmes, leurs baisers et leurs attouchements.

Après une semaine et plus de tortures et d'affronts, de froid, de faim et d'insomnie ; après avoir traversé la France dans presque toute sa longueur, enfin elle arriva à Antibes, *ἀντιπολις, ἀντίβοις*, la vieille colonie marseilloise, assise à l'extrémité de la Provence, au pied des Alpes maritimes, sur le beau rivage de la mer de Ligurie.

Le carrosse traversa la ville en grande hâte, et se rendit sur le rivage. A la simple exhibition de leur mandat, le capitaine du port mit à la disposition de nos deux agents de police quelques rameurs et une barque où Déborah fut contrainte de prendre place. Lorsqu'elle vit s'éloigner les rives de Provence, une vive inquiétude la saisit : elle ne pouvoit s'expliquer ce qu'enfin elle alloit devenir. Comme il n'étoit pas présumable que dans une embarcation si frêle et sans vivres, on pût faire un assez long trajet pour l'exporter jusque dans une terre étrangère, il lui vint naturellement en l'esprit qu'on alloit la noyer au large. Résignée, elle attendoit le moment avec calme, mesurant du regard l'étendue de son linceul ; mais, après avoir traversé le golfe de Juan et atteint le cap de Croisette, tout-à-coup sa destinée s'expliqua : elle étoit face à face avec une forteresse qui s'élançoit d'une corbeille de verdure et se dessinait carrément sur le bleu de ciel. La barque voguait droit ; elle atteignit bientôt au pied de ce château-fort une petite baie

où se trouvoient mouillées quelques barques de pêcheurs de corail.

Là, ils prirent terre. Le pont-levis se baissa, on introduisit les deux exempts auprès du gouverneur, et aussitôt un guichetier emmena Déborah dans un cachot qui attendoit sa proie, comme une gueule vide.

C'étoit un cabanon de pierre nue. Dans un coin il y avoit un châlit, sur ce châlit il y avoit un sac de paille et une couverture de laine, couleur d'ocre, trouée comme un crible. Dans un autre coin gisoient consternées une table à jambes torses, et deux chaises de bois semblables à une boîte à sel. Percés et ruinés, ces meubles tomboient du haut-mal, et pour peu qu'on les ébranlât ils répandoient autour d'eux une poussière jaunâtre, comme des étamines de maïs. Une petite fenêtre placée très-haut, fermée par un châssis et des barreaux de fer éclairait faiblement cet affreux intérieur : Déborah traîna la table tout auprès, et monta dessus pour regarder d'où venoit ce jour.

La vue plongeoit au loin, elle étoit grandiose, mais morne; on ne voyoit que deux ciels ou deux mers, car le ciel est l'image de la mer, car la mer est l'image du ciel.





### III.

**L**ORSQUE le gouverneur vint le lendemain visiter Déborah, elle étoit accoudée sur sa table et pleuroit abondamment. Il la salua d'une façon gracieuse, et lui dit : Ne vous laissez point abattre par le chagrin, vous n'aurez point à souffrir en ce lieu.

— Si je pleure, répondit-elle, c'est sur mes maux passés, et non sur le présent ou l'avenir; trop de douleurs m'ont rendue insensible, je suis faite au malheur comme on est fait à un climat, il n'a plus de pouvoir sur mon âme.

— Je suis venue, mylady, pour vous prier de me faire connoître ce dont vous pouvez avoir besoin. Demandez sans crainte, tout le possible vous sera accordé.

— Monsieur, je n'ai besoin de rien.

— Mais, ma belle dame, vous manquez de tout.

— Ah! c'est vrai, monsieur.

Il prit alors la liberté de s'asseoir, et lui dit, après beaucoup de paroles de consolation :

— Ne vous effarouchez point, mylady, de l'intérêt

vif que je vous porte : j'aime tous mes prisonniers. Veuillez ne point voir en moi un geôlier, mais un bon châtelain hospitalier. Quoique ce soit le Roi qui me fasse ma famille, elle n'en a pas moins tous mes sentiments paternels. Je tiens beaucoup, mylady, à ce que vous ne refusiez pas mes soins, et à ce que vous m'accordiez votre confiance et votre affection, que je tâcherai de mériter de toutes mes forces. En cette île déserte, dans ce château, sans épouse et sans enfants, je n'ai d'autres liens qui me lient à l'existence que l'attachement des infortunés confiés à ma garde. Tout mon bonheur est là ; répandre la satisfaction autour de moi. J'éprouve une joie profonde à me voir aimé de gents qui devoient me haïr. Ceci montre qu'il n'est pas de position dans la vie qu'on ne puisse ennoblir et sanctifier. Le Roi m'a fait argousin ; eh bien ! avec l'aide de Dieu j'ai revêtu le caractère le plus beau : celui de patriarche. Quelquefois dans mes instants d'orgueil je me dis, peut-être suis-je un humble instrument de la Providence, qui m'a placé ici pour réparer un peu du mal qu'on fait là-bas.

Vous intéressez fortement mon cœur, mylady, vous êtes jeune et belle.... Ne vous troublez point, je puis vous dire cela, moi, pauvre vieillard qui descends au tombeau. Vous êtes femme et infortunée, et par-dessus tout pour moi vous êtes Irlandaise. J'ai l'estime la plus haute, mylady, pour les gents de votre nation. Autrefois je fus attaché à la personne du comte de Thomond, aujourd'hui maréchal de France,

chevalier de l'ordre du Saint-Esprit et commandant en Languedoc. Je ne puis songer à lui sans que mes yeux ne se mouillent d'attendrissement et d'admiration. Je suis tout chargé de ses bienfaits ! Grâce à Dieu, qui vous envoie auprès de moi, peut-être pourrai-je acquitter un peu envers vous la dette de soins, d'égards, de générosité que j'ai contractée envers lui. C'est un doux espoir dont je me flatte, ne le détruisez pas.

Déborah le remercia avec beaucoup d'affabilité, et lui dit que jusques alors, ayant eu fort peu à se louer des hommes, elle étoit maîtresse de son affection entière ; qu'ainsi il lui seroit facile de l'acquérir et grande et sans partage.

— Si ce n'étoit pas trop exiger de vous, mylady, je vous prierois de vouloir bien me faire connoître la cause de votre incarcération, qui n'est nullement motivée dans votre lettre-de-cachet. Mais pour peu que cela vous attriste, ne le faites point.

— Comme je suis aussi jalouse de votre estime que de votre pitié, permettez-moi, monsieur, de reprendre les faits à leur origine. Il ne seroit pas bien que vous ne me connussiez qu'à demi. Je tiens à vous dévoiler mon passé tout entier, assurée que je suis que je ne vous en paroîtrai pas moins digne. L'amitié est plus délicate que l'amour, elle ne se donne pas à l'inconnu, elle n'est pas implicite. A la face de Dieu et par l'enfant que je porte en mon sein, je jure que la vérité seule va sortir de ma bouche. Croyez-moi, monsieur.

Et elle lui narra avec une grande simplicité toute sa vie.

Durant le récit, plusieurs fois il s'arrêtèrent tous deux pour pleurer, et, en le terminant, Déborah perdit connoissance. Quand elle fut revenue de son trouble, M. le gouverneur lui prodigua toutes les consolations les plus vraies, et lui renouvela ses protestations de bienveillance. — Oubliez que vous êtes prisonnière, lui disoit-il, ce n'est pas moi qui vous en ferai res-souvenir. Vous pouvez vivre ici dans le calme, le repos et l'aisance. Vous êtes libre ici, aussi libre que les oiseaux du ciel qui suspendent leurs nids à ces murailles. Ici bas, ne faut-il pas que toujours nous soyons captifs en quelque lieu? Ici ou ailleurs, qu'importe!... L'aigle même n'a-t-il pas son aire? l'ours n'a-t-il pas sa caverne? En France il y a dix millions d'hommes libres qui naissent, vivent et meurent sous le même toit. Ce ne sont pas les lettres-de-cachet qui font le plus de prisonniers, ce sont les liens de famille, la pauvreté, les travaux merce-naires, le ménage, la nonchalance, les préjugés.

Vous ne sauriez habiter, mylady, un plus vaste et plus romantique manoir, une île plus délicieuse, une mer plus belle sous un ciel plus pur.

— Monsieur, j'admire les ressources de votre esprit : il me semble que vous n'êtes pas loin de prouver qu'il n'y a d'hommes libres que dans les cachots. Cela me rappelle ce que Horace Walpole écrivoit à un de ses amis, avec autant de finesse que vous, monsieur, et non moins d'exagération :

« Depuis longtemps j'ai pour opinion que les externes de Bedlam sont si nombreux, que le plus court et le mieux seroit d'y enfermer le peu de gents encore dans leur bon sens, qui par ce moyen seroient en sûreté, puis de donner carte blanche à tous les autres. »

Mais, dites-moi, si cela vous est possible, pour combien de temps suis-je condamnée à être libre en cette bastille?

— Madame,... à perpétuité.

— A perpétuité?... Les hommes poussent la cruauté jusqu'au ridicule! ils condamnent l'avenir comme si l'avenir leur appartenait. A perpétuité!... comme si on ne pouvoit s'étrangler avec sa chaîne ou se briser le front sur le pavé. A perpétuité!... Pendant que le juge épèle ce mot, le patient glissant sa main sur sa poitrine, peut s'enfoncer son couteau dans le cœur et rendre le dernier soupir avant le juge la dernière syllabe. A perpétuité!... Il n'est donné qu'à l'homme d'être sot et barbare tout à la fois, tout ensemble!

M. le gouverneur essaya de calmer Déborah en lui donnant l'agréable espérance qu'à la mort de la Putiphar, à coup sûr elle recouvreroit la liberté.

C'est-à-dire l'esclavage, reprit-elle en souriant. Vous vous êtes coupé, monsieur; la vérité trouve toujours moyen de sortir de son puits, il est inutile d'y mettre un couvercle.

Et M. le gouverneur, lui ayant rendu sourire pour sourire, lui serra tendrement les mains et se retira.





#### IV.

**R**EU d'instants après un porte-clefs vint lui offrir de la part de M. le gouverneur une corbeille de figues et d'oranges fraîches cueillies ; puis ensuite il lui apporta un matelas et du linge, un miroir, une écritoire complète, quelques menus objets de toilette à l'usage d'une femme, des parfums de Grasse et quelques bonbonnières en bergamote.

Ainsi que Déborah, vous venez de faire connoissance avec le gouverneur de Sainte-Marguerite, et, comme elle, vous devez être touché de ses nobles et bonnes manières. J'aurai peu de chose à ajouter pour vous parfaire son portrait : le caractère des hommes sans duplicité apparoît de lui-même : Je ne vous prendrai point la main pour vous guider et vous faire descendre avec moi dans les replis tortueux de son cœur ; nous ne nous égarerons point à la recherche de ses sentiments ténébreux.

Monsieur de Cogolin, tel étoit, je crois, le nom de cet officier du Roi, quoique alors âgé d'environ soixante-cinq ans, étoit encore pétulant et vigoureux. Sa perruque rousse sur sa mine verdâtre le rendoit

bizarre au premier aspect. Deux grands yeux noirs, pleins de vivacité, animoient ses traits, gros et ronds et assez insignifiants. La gaieté et l'insouciance faisoient le fond de son humeur. Il avoit du bon esprit et de l'esprit de saillie ; de la culture, beaucoup d'usage et de politesse, et, parfois, lorsqu'il s'oublioit, un peu de cette brusquerie commune à tous les Provençaux. Il étoit réellement bon, et mettoit tous ses soins à alléger le sort des malheureux confiés à sa garde. Jamais il ne leur faisoit sentir son sceptre, dont il est si facile à un gouverneur de faire une massue. Autant que possible il éloignoit d'eux tout ce qui pouvoit leur rappeler qu'ils étoient captifs, et leur procuroit toutes les distractions que le lieu et sa fortune lui permettoient. Il leur donnoit des jeux, des journaux et des livres ; pour promenoir, son jardin et tout le Fort ; et souvent il les emmenoit en pleine mer faire des parties de pêche jusque dans les eaux d'Asinara.

Aussi tous les prisonniers et tous les habitants du fort le chérissent-ils sincèrement, et avoient-ils pour lui une révérence et un attachement qui, aux yeux de personnes étrangères à ses bienfaits, auroient pu sembler du fanatisme.

Dans sa jeunesse il avoit beaucoup aimé, peut-être trop aimé les femmes, et c'étoit dans leur commerce qu'il avoit contracté ses formes amènes et ses manières exquises qui le distinguoient. Son regard en avoit conservé une expression tendre, sa voix un accent flatteur et ses gestes quelque chose de caressant.

A l'amour avoit succédé en son âme la vénération, et il rendoit aux dames un vrai culte de dulie et d'hyperdulie. Cependant, et il en ressentoit un grand chagrin, depuis qu'il étoit gouverneur de Sainte-Marguerite il étoit privé totalement de leur compagnie. Il considéroit cette privation comme un châtiement de Dieu en expiation des fautes qu'il avoit commises envers elles. Mais pour atténuer son affliction, il s'entouroit de tout ce qui pouvoit lui donner de douces souvenirs et flatter son idolâtrie. Il faisoit ses lectures favorites de Brantôme, de Bussy-Rabutin, de madame de Sévigné;... sans parler de Voltaire, son pain quotidien. Les murs de son appartement étoient couverts de portraits de femmes antiques et modernes célèbres par leurs talents ou leur beauté. Dans le milieu de son salon, sur un pié-douche de porcelaine, s'élevoit un buste en marbre de Ninon-de-Lenclos, que tous les jours il couronnoit d'une couronne de fleurs nouvelles et cueillies de sa main. Mais, par la suite, Déborah ayant emporté toutes ses affections et troublé sa religion solitaire, Ninon fut quelquefois oubliée, et porta quelquefois durant plusieurs jours un chapel de roses fanées.





V.

**P**EU de temps après sa première visite, M. de Cogolin offrit à Déborah, si elle étoit curieuse de connoître le séjour et le pays qu'elle habitoit, de faire une excursion dans l'île, et de l'accompagner pour lui servir de guide et d'explicateur, ou, comme on dit à Rome, de *cicerone*. Elle accepta volontiers.

Ils montèrent premièrement sur la plate-forme la plus élevée du donjon.

Après avoir longtemps promené ses regards, Déborah dit à M. de Cogolin : maintenant, je connois les lieux qui m'environtent, me seroit-il possible de savoir où je suis ?

— Mylady, ce n'est point un mystère ; si j'avois pu penser que vous l'ignorassiez, je me serois empressé de vous dire que nous sommes ici dans l'île Sainte-Marguerite. Cette autre petite île, au Sud de celle-ci, dont elle n'est séparée que par un canal étroit, est Saint-Honorat, où, si cela peut vous plaire, je me ferai un plaisir de vous conduire. Ces deux islettes qui sont ici tout proche se nomment la

Fornigue et la Grenille; toutes deux sont incultes et inhabitées.

Ils redescendirent ensuite dans l'intérieur de la forteresse, et le visitèrent minutieusement. Déborah ne put se défendre d'une forte émotion lorsqu'elle pénétra dans le cachot qui autrefois avait été habité par le Masque de Fer.

La garnison de cette citadelle ne consistoit en temps de paix qu'en quelques centaines d'invalides. Les degrés des escaliers, les parapets, les terrasses et le rivage étoient semés de ces vestiges humains étendus au soleil.

— Que font ici ces vieux braves? demanda Déborah.

— Ils font, répondit M. le gouverneur ce que font tous les hommes, rien! et ils attendent ce que nous attendons tous, la mort!

Alors M. le gouverneur invita Déborah à faire un tour dans son jardin, la seule partie de l'île qui ne fût pas inculte; puis ils s'assirent à l'ombre d'une yeuse, et, tout en égrainant et mangeant une grenade, M. de Cogolin causoit.

— Cette île se nommoit anciennement *Lerinus*, et celle Saint-Honorat *Lerina*. D'où leur venoient ces noms? Je ne le sais pas, madame, et tiens à ne le pas savoir, parce que j'ai à honneur d'être un savant, et que n'en sachant rien, j'en sais autant que Strabon, Pline, Bouche et Moréry.

Remarquez que par une bizarrerie de l'instabilité des choses humaines ces deux îles ont changé de

sexe, Lerina est devenue Saint-Honorat, et Lerinus Sainte-Marguerite, vierge et martyre. Cette dernière a appartenu aux moines de l'autre jusques en 1611, que Claude de Lorraine, duc de Chevreuse, leur abbé, se la fit céder je ne sais plus pourquoi.

Autrefois le cardinal de Richelieu fit mettre en état de défense toutes les côtes de Provence, craignant une invasion des Espagnols. Ce qui ne les empêcha pas de se rendre maîtres de ces îles et de s'y fortifier autant que put leur permettre le séjour qu'ils y firent. Dans celle-ci, qui compte à peine en longueur deux tiers de lieue, et un quart de lieue de largeur ils élevèrent cinq forts dont tout-à-l'heure nous pourrons voir les ruines. Dans celle de Saint-Honorat, ayant un quart de lieue de longueur sur quelque six cents pas de largeur, et qui étoit auparavant *le Paradis terrestre en gentillesse et rareté de fleurs, de vignes et de jardinages, comme jadis en sainteté*, ils convertirent en forts et bastions les cinq chapelles de la Trinité, de Saint-Cyprien et Justine, de Saint-Michel, de Saint-Sauveur et de Saint-Capraise, répandues en divers endroits de l'île. Ils les remplirent de terre par dedans, les terrassèrent par dehors, et placèrent au-dessus de chacune deux pièces d'artillerie.

Comme M. de Cogolin achevoit ses précis historiques, auxquels Déborah avoit pris peu d'intérêt, ils sortoient du jardin et longoient le rivage du côté du golphe de Juan, où ils trouvèrent à peu près en décombre le moindre des ouvrages élevés par les

Espagnols, appelé le Fortin. Plus avant dans les terres, ils rencontrèrent les ruines du fort Monterey, où ils s'arrêtèrent quelques instants. Puis, à travers les bosquets de pins, de phylarias, de bruyères, de garous, de lentisques, de romarins, et d'alaternes, et les landes de thym, de cistes, de stecas, de petites bruyères et de lavandes, dont le sol inculte étoit couvert, ils revinrent au couchant visiter la tour du Baliguier et le fort d'Aragon.

— Mais le cinquième et le plus considérable des ouvrages des Espagnols, dit alors M. de Cogolin, étoit le Fort-Réal, que les François ont continué et perfectionné : c'est la citadelle que nous habitons. M. de Saint-Marc, qui en fut gouverneur avant de l'être de la Bastille, eût l'idée d'y faire construire des prisons pour les criminels d'État, et il en obtint l'autorisation. Ce sont les plus sûres de la France.

— Jamais je n'aurois pensé que sous un si beau ciel; reprit Déborah, il existât un lieu aussi morne. Ne vous semble-t-il pas que tout ce qu'il y a de douloureux au monde s'y soit assemblé? Une terre plate, abandonnée, stérile et sauvage; des plantes de cimetièrre, couleur du sol qui les nourrit; des décombres et des ruines partout attestant la fureur sanguinaire des hommes, et la loi désespérante du Temps; une forteresse et des vieillards mutilés; une bastille et des géoliers, des chaînes, des captifs, des gémisséments. N'est-ce pas en vérité, l'île de la désolation?... Mais cette désolation me sourit, elle répond à celle de mon âme.

- Mylady, vous me faites frémir !  
— Mon esprit se plaît ici....  
— Un vallon amoureux vous conviendrait mieux,  
ma tourterelle.  
— Oh ! de la tourterelle les hommes ont fait un  
oiseau de nuit et de proie.





## VI.

**P**RÈS de l'ancien LOGIS-AUX-CHEVAUX, un batelier les attendoit et leur fit passer le Frioul : bras de mer d'un quart de lieue environ, séparant Sainte-Marguerite de Saint-Honorat. Sur le rivage opposé, un Bénédictin, qui se promenoit solitairement, s'approcha d'eux, et offrit galamment sa main à Déborah, pour descendre de la barque. M. de Cogolin l'ayant salué et lui ayant dit qu'il venoit avec cette dame étrangère pour visiter l'Abbaye, le saint homme demanda la permission de les accompagner. Il les conduisit d'abord à la chapelle Saint-Capraise, située à la pointe occidentale; puis à celles Saint-Sauveur, Saint-Michel, et Saint-Cyprien et Justine, semées le long de la rive Nord et se mirant dans le Frioul. Un peu plus à l'Est ils rencontrèrent la chapelle de la Sainte-Trinité.

Déborah fut frappée de la différence si tranchée entre deux îles aussi voisines, du complet abandon de l'une et de l'état florissant de l'autre. Celle-ci étoit presque vivante et passante. Des pèlerins alloient d'église en église faire leurs oraisons. Dans les

vignobles, les vergers, les champs, les prés, les jardins, des moines et des journaliers travailloient. De grandes avenues d'arbres de haute futaie sillonnoient le sol plat, dont des bocages et des fourrés d'arbustes odoriférants varioient l'uniformité. Des plantes et des fleurs les plus rares et les plus exquises diaiproient la verdure et charmoient la vue. Un air pur et embaumé caressoit l'odorat. A chaque pas que faisoit Déborah et qui agitoit l'herbe, il s'élevoit des bouffées de parfums qui montoient comme d'une cassolette. Cette nature inconnue qui tout-à-coup se révéloit à ses regards habitués à la végétation septentrionale la remplissoit d'étonnement et d'admiration. Elle alloit d'arbre en arbre, d'herbe en herbe, s'arrêtant, contemplant, flairant, cueillant, savourant, et comme un enfant demandant le nom de chaque plante nouvelle.

— Ces arbrisseaux rampant sur le sol et le long de ces murailles, sont des câpriers, répondoit le Bénédictin, charmé d'avoir une occasion d'étaler son savoir; les Provençaux l'appellent encore en grec *tapenos*, de l'adjectif τῶσινος, qui veut dire bas, humble ou rampant. — Voici le lentisque et le térébinthe, qui tous deux laissent fluer une résine, et sur lesquels on greffe le pistachier, qui appartient au même genre. — Ici, sur le bord de la mer, vous voyez le myrthe, dont les côtes maritimes de Saint-Tropez sont couvertes, et la belle Barba-Jovis aux feuilles argentées. — Ceci, c'est l'elæagnus, le chalef des Turks, que les Provençaux nomment *saule muscat*. Ceci,

c'est le cassie de Saint-Domingue, aussi frileux qu'odorant : les parfumeurs de Grasse le recherchent beaucoup pour leurs essences. Voici l'agnus-castus, dont le nom est un pléonasme, et que plus sottement encore on appelle vulgairement poivrier. — Oh ! pour cette plante bizarre qui vous fait pousser des cris d'étonnement, c'est l'aloès ! *aloe folio in oblongum aculeum abeunte* ; sa fleuraison est très-curieuse, mais extrêmement rare ; on assure qu'elle n'a lieu que tous les cent ans, quoique, par un phénomène inexplicable, en très-peu de temps sa tige s'élève jusqu'à trente pieds et jette quelques rameaux terminés par des bouquets de fleurs. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est la détonation qui précède la naissance de sa tige, détonation tout-à-fait semblable à un violent coup de tonnerre, ou une décharge d'artillerie.

A ces mots, M. de Cogolin partit d'un si énorme éclat de rire, que mylady fit un soubresaut, et crut un instant que c'étoit une tige d'aloès qui tout-à-coup jaillissoit. — Votre rire est impie, monsieur le gouverneur, reprit le cénobite ; est-il quelque chose d'impossible à Dieu ? N'est-ce pas une pitié de voir l'impuissance humaine vouloir circonscrire l'omnipotence du Créateur ?

Puis il continua avec le même calme sa nomenclature et ses dissertations. — Ceci, madame, c'est l'amelanchier, *mespilus folio rotundiore fructu nigro*, qu'il ne faut pas confondre avec le *mespilus folio rotundiore fructu rubro*, et le *mespilus folio oblongo ser-*

*rato*; celui-là, c'est l'ilex *aculeata cocciglandifera*, espèce de chêne vert sur lequel se cueille la graine de kermès ou d'écarlate; voici la camphrée, excellent vulnéraire, et le carthame d'Égypte, d'où l'on extrait le fard végétal, dont les femmes folles de leurs corps souillent leurs visages faits à l'image de Dieu. Voici le jasmin d'Arabie, le sumach, l'aligousier, le bois-puant, le mahaleb et le micocoulier. A genoux, madame, ne portez point la main à cet arbuste sacré, c'est l'argalou, en provençal *arnavéou*, et en latin *paliurus*. Son port et ses fleurs le font ressembler au jujubier, mais voyez, sa tige est hérissée de deux sortes de piquants. Il croît en abondance aux environs de Jérusalem, et a servi au temps de la Passion à faire la sainte couronne d'épines que les Juifs enfoncèrent dans le front de notre Sauveur. Enfin, voici l'azedarach, arbre de la Syrie, dont on a conservé le nom arabe. C'est lui qui produit ces graines grisâtres, dures, lisses, coriaces, appelées larmes de Job : elles servent à faire de jolies chapelets. Voyez combien son feuillage est beau; ses fleurs, disposées en bouquets, répandent une odeur suave. Il est cultivé dans toutes les contrées méridionales de l'univers. Les Américains l'appellent l'orgueil de l'Inde.

En s'avancant vers la tour du monastère, ils trouvèrent presque réunies en un groupe la chapelle Notre-Dame, la grande église Saint-Honorat et la chapelle Saint-Porcaire.

Le bénédictin, laissant alors de côté sa science botanique, dit à Déborah : — Il y a ici, depuis l'Ascen-

sion jusqu'à la Pentecôte, un concours immense de personnes pieuses qui viennent visiter ces sept chapelles pour gagner les indulgences accordées par les Souverains Pontifes, de la même manière qu'on les gagneroit à Rome en visitant les sept églises basiliques.

Puis il l'emmena entre la chapelle Notre-Dame et les ruines de la chapelle Saint-Pierre, pour lui montrer un puits miraculeux creusé dans le roc, et dont l'eau très-limpide est excellente à boire. Ce puits, affirmoit-il, n'a jamais plus de trois seaux d'eau, et quelque quantité qu'on en puise, il n'en a jamais moins.

Là-dessus, M. le gouverneur sourit et raila un peu notre moine : — Si votre miracle est curieux, lui disoit-il, toutefois il n'est pas unique, il a quelques degrés de parenté avec les cinq sous éternels du juif errant.

Sans répondre à cette attaque, Dom Fiacre continua en lisant à haute voix et avec emphase une très-ancienne inscription, gravée sur une table de marbre, et placée au plus haut d'un mur voisin du puits.

Isacidùm ductor lymphas medicavit amaras,  
Et virgâ fontes extudit è silice.  
Aspice, ut hic rigido surgunt è marmore rivi,  
Et falso dulcis gurgite vena fluit;  
Pulsat Honoratus rupem laticesque redundant,  
Et sudis ad virgæ Mosis adæquat opus.

Sans doute, madame ne sait pas le latin?... Ces vers comparent Saint-Honorat à Moïse, pour avoir fait

sourdre de l'eau d'un rocher et rendu potables des eaux amères. *Lymphas medicavit amaras!*... Saint Honorat chassa aussi de cette île les bêtes venimeuses qui la rendoient déserte....

— Chasser les bêtes venimeuses pour y mettre des moines ; pardieu ! mon révérend, s'écria M. Cogolin, c'est tomber de Nègre à Maure, de fièvre en chaud-mal, ou de Carybde en Scylla.

— Et il y fonda notre abbaye, la première de tout l'Occident. La réputation de sa vertu se répandit bientôt, et attira tant de solitaires des pays les plus éloignés, que l'île devint bientôt aussi peuplée que les déserts de la Thébàide. Du temps de Saint-Amand, abbé, on y comptoit plus de trois mille solitaires.

Ce fut, madame, vers l'an 375, que saint Honorat fonda cet illustre monastère.

— Je vous demande pardon, mon révérend, mais Baillet prouve clairement que ce ne fut qu'en l'année 391 ; Tillemont, que ce ne fut qu'en 401, et l'abbé Expilly en 410. Mais, qu'importe ! j'ai tant de foi, mon révérend Dom, que je puis en ajouter à ces quatre dates, et vous assurer qu'il m'en restera encore assez pour l'usage que j'en fais. Encore un mot : il me revient à l'instant que Bouche dit quelque part que saint Honorat naquit en 425. Son sentiment seroit donc qu'il fonda votre monastère cinquante ans environ avant sa naissance : cette opinion me semble le plus raisonnable, et je m'empresse de m'y ranger.

— Monsieur le gouverneur, je vois avec un grand

chagrin, lui dit alors Dom Fiacre d'un air pénétré, que vous êtes rongé de la lèpre philosophique. Vous avez bu votre part de Voltaire; vous suez l'Encyclopédie. Croyez-moi, retenez votre raison à deux mains; l'esprit de la France est en orgie. Si ce n'est point pour moi, que ce soit pour madame, taisez-vous! que Dieu vous garde d'être une école de scandale.

En sortant de l'église de la Sainte-Trinité, ils se dirigèrent vers une haute et grosse tour bâtie sur le rocher, dont les pierres étoient taillées en pointe de diamant, et la porte tournée vers le Nord.

— Mais, est-ce bien là votre abbaye? demanda Déborah à Dom Fiacre; en honneur, je ne l'aurois jamais deviné; cette tour n'a pas le moindre caractère abbatial.

— Ce n'est pas non plus le caractère qu'on a voulu donner à cette merveille de la chrétienté. Elle fut commencée au dixième siècle, pour servir tout à la fois de logement et de rempart à ses religieux contre les Sarrasins et les corsaires, qui faisoient des courses le long du littoral. Ce fut sous le règne de Raymond-Béranger I<sup>er</sup>, comte de Provence, qu'elle fut bâtie; mais elle ne fut amenée en perfection que par une bulle du pape Honorius II, exhortant tous les chrétiens à venir demeurer trois mois dans l'île, pour assister et défendre les moines de Lerins contre les attaques des infidèles, ou à contribuer, par leurs aumônes, à la construction de la tour, leur accordant les mêmes indulgences plénières que ses prédécesseurs avoient accordées aux Croisés. Cette bulle en-

joignoit en outre à ceux qui s'étoient emparés de quelques églises et de quelques biens dépendant du monastère, de ne pas différer de les rendre.

— Sans vouloir faire le philosophe, vous me permettez de vous dire, mon révérend Dom, que la bulle qui renferme ces privilèges est fort suspecte, et ne peut pas être d'Honorius II, à qui elle est attribuée, car le pape qui est censé l'avoir donnée y parle d'Eugène son prédécesseur : et il n'y a point de pape Honorius qui ait succédé à un Eugène. Secondement : Vous auriez dû dire à madame que ceux à qui il étoit enjoint de restituer les églises et les biens dérobés au monastère n'étoient rien moins que des évêques. Pendant que nos braves moines s'amusaient à se faire une citadelle pour garantir leurs biens du pillage des Sarrasins, les évêques les leur voloient.

Quant à l'injonction faite à tous les chrétiens de se rendre pendant trois mois dans une île qui n'a pas une lieue de superficie, vous conviendrez, mon Révérend, que c'étoit une mauvaise plaisanterie.

Tout en causant, ils avoient passé deux portes, et monté quelques degrés au haut desquels se trouvoit un pont-levis qui menoit au portail de la tour. Là, il se présenta un escalier étroit et obscur. Comme Déborah mettoit le pied sur la première marche, un gémissement se fit entendre, elle recula. Et voyant venir à elle un monstre énorme, qui descendoit en rampant, elle s'enfuit épouvantée. Dom Fiacre, pour la rassurer, lui prit le bras et la ramena auprès de l'animal qui avoit causé son effroi.

— N'ayez pas peur, lui disoit-il, c'est un de mes bons amis, un veau-marin, qui depuis quelque temps vit avec nous dans le monastère, sans avoir peur des hommes, comme vous voyez, et sans leur faire aucun mal. Caressez-le, madame; il est très-sensible aux flatteries. Nous l'avons pris ici, sur le bord de la mer. On en voit beaucoup, sur le rivage de ces îles, qui s'endorment au soleil.

Après avoir visité quelques cellules, un réfectoire immense, le logis de la garnison, une plate-forme munie de pièces de canon, et à l'extrémité du second dortoir la bibliothèque célèbre par le grand nombre de manuscrits et d'imprimés précieux qu'elle possédoit, ils entrèrent dans l'église de la tour, sous le vocable de sainte Croix, où reposoient les corps de plusieurs saints.

Dom Fiacre les conduisit premièrement devant la grande et magnifique châsse de saint Honorat, tout incrustée de pierreries, toute sculptée merveilleusement : ensuite, il leur présenta trois fleurs-de-lys d'argent, où se trouvoient enchâssés des ossements de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jacques le majeur, de saint Jacques le mineur, et de presque tous les apôtres; une épine de la couronne de Jésus, du bois de la vraie croix, et plusieurs autres reliques insignes; enfin une caisse dorée, qui contenoit les ossements de cinq cents religieux tués par les Sarrasins, du temps de l'abbatit de saint Porcaire, et une autre caisse de trente religieux martyrisés avec saint Aigulfe.

— Mon révérend, de peur de vous blesser encore, je ne me suis point permis de vous interrompre, dit alors M. de Cogolin, mais je vous prie maintenant de vouloir bien me permettre quelques remarques. Vous auriez dû ajouter, en parlant de saint Aigulfe, que son martyre et celui de ses compagnons n'est point l'ouvrage des Sarrasins, comme vous le donnez à penser à madame. Ne calomniez pas ces pauvres Sarrasins, on leur en a déjà assez mis sur le dos. Vous auriez dû lui dire que les moines de Lerins ayant élu pour leur abbé Aigulfe, moine de Fleury, celui-ci voulut réformer les désordres qui régnoient dans le monastère, et proposer la règle de Saint-Benoît, dont il avoit apporté le corps en France ; que le pieux abbé ne trouva pas un esprit docile dans ses religieux, qui se portèrent à des excès horribles contre lui, excès qui auroient révolté le plus farouche Sarrasin ; qu'ils tournèrent leur fureur même contre le monastère, et le ravagèrent, à faire honte à des Vandales ; qu'ils enlevèrent Aigulfe et quelques autres moines attachés à lui, qu'ils leur coupèrent la langue, qu'ils leur crevèrent les yeux, et qu'après les avoir laissés deux ans dans l'île de Capreria, ils les massacrèrent dans une autre île déserte, l'an 675.

Mon Révérend, vous ne pouvez nier le fait. D'ailleurs, il n'est pas unique, et ce *Paradisus terrestris*, ce *quies piorum*, ce *solamen dulce*, ce *sinus tranquillissimus*, comme vous l'appeliez tout-à-l'heure, avec Dom Vincent Barral, fut souvent un affreux repaire. — Ce ne sont, mon Révérend, que de simples remar-

ques historiques, faites sans malice; ne vous en fâchez pas, je vous en prie, et n'en accusez surtout ni Voltaire, ni l'Encyclopédie, ni les pauvres Sarrasins!

— S'il est des gents, monsieur, assez abandonnés de Dieu pour faire le mal, il en est d'autres qui n'ont d'autre œuvre que de le mettre en évidence; qui voilent les parties saines, et étalent les plaies; qui usent toute leur vie et toute leur intelligence à la recherche de tout ce qui peut couvrir de honte l'humanité, et à déterrer les pourritures qu'ils devraient recouvrir d'une montagne. Lequel des deux sera le plus coupable devant Dieu, de celui qui aura fait le mal dans l'effervescence de la passion, ou de celui qui se sera plu à le dévoiler, dans le plat sangfroid d'une âme sans enthousiasme et d'un cœur pervers? Je vous le laisse à juger. — Je ne dis pas cela pour vous, monsieur le gouverneur; vous êtes un homme bon, généreux, vertueux, que j'aime et j'honore; vous n'êtes point dans la classe des premiers, mais vous êtes sous l'influence des seconds; et c'est ce dont je suis grandement affligé. N'est-il pas douloureux de voir que même les hommes les plus justes et les plus nobles n'ont pu se garantir de la contagion; et que quelques vers seulement ont suffi pour vicier et corrompre la France, comme quelques vers suffisent pour détruire le plus beau fruit!

Après un moment de silence, se tournant vers Déborah, et lui montrant le maître-autel, Dom Fiacre reprit : Madame, là repose le corps de saint

Venant, frère de saint Honorat, celui de saint Vincent de Lerins, si célèbre par sa doctrine et par sa vertu.

Voici encore un très-beau reliquaire, contenant des restes de saint Patrice, apôtre de l'Irlande. Le désir de se perfectionner dans la vie religieuse qu'il avoit embrassée, le porta à se retirer dans le monastère de Lerins : il y demeura neuf ans.

Dom Fiacre ne put achever : Déborah, qui tout-à-coup avoit pâli et chancelé, s'étoit agenouillée lourdement et renversée sur le pavé de l'église.

Son évanouissement fut long.

On la transporta sous une tonnelle du jardin.

Lorsqu'elle rouvrit les paupières, M. le gouverneur lui exprimoit sur les lèvres le jus d'une orange, et le Bénédictin étoit à genoux devant elle, les bras étendus en croix. Un sentiment de pudeur et d'embarras colora ses joues, et lui fit jeter un cri timide et porter ses doigts à son corset délacé. Mais ses premières paroles furent des remerciements pour les soins qu'on lui prodiguoit. — Ne vous alarmez pas, mes bons seigneurs, ajouta-t-elle; ce n'est qu'une violente émotion. La vue de ses reliques de saint Patrice a réveillé tout à la fois dans mon âme des souvenirs douloureux de patrie et d'amour, qui m'ont brisée et suffoquée.... Je suis Irlandoise, mon Révérend, et mon époux, qui a été assassiné il y a quelques mois, se nommoit Patrick.... O mon pauvre Patrick!... Tenez, mon père, le voici! c'est son portrait qui pend à cette chaîne. N'est-ce pas, qu'il étoit beau?

Eh bien ! il étoit encore plus pur et plus juste. Les cruels me l'ont tué sans me tuer !...

— Ma fille, adorez les décrets de Dieu ; que savez-vous pourquoi il vous a ôté votre époux à l'entrée de la vie ? que savez-vous quel sort il vous garde ?... Vous connoissez les maux qui vous ont atteinte, mais connoissez-vous ceux dont il vous a préservée, et dont il vous préserve ?

— Maintenant, je me sens mieux mon Révérend, beaucoup mieux ; je puis me lever et marcher : achevons notre pèlerinage.

M. de Cogolin, soutenant Déborah, la conduisit alors à la *calanque de Saint-Colomban* : caverne au pied de laquelle la mer bat continuellement. Elle étoit grosse à cette heure, ils ne purent y pénétrer sans se mouiller à mi-jambe. — C'est ici, dit gravement Dom Fiacre, le lieu sauvage où se cachèrent saint Eleuthère et saint Colomban, lorsque les Sarrasins massacrèrent les cinq cents religieux dont nous avons vu tantôt les ossements. Mais ayant aperçu les âmes de ces saints cénobites monter au ciel, sous la forme d'étoiles brillantes, saint Colomban sortit de cette spelonque, et alla s'offrir à la hache des infidèles pour s'associer au martyr de ses frères.

A ces mots, M. le gouverneur éclata de rire, et comme un esprit fort, regardant d'une air malicieux notre sérieux mystagogue : — Ah ! par la mort-Dieu ! mon Révérend, s'écria-t-il, vous nous en baillez de bonnes !... Oh ! pour cette bourde-là, elle

ne passera pas. — Vraiment, si surtout ce massacre s'est fait pendant la nuit, jamais girande et bouquet de feu d'artifice n'ont produit un plus beau spectacle que ces cinq cents et une âmes montant au ciel, comme des fusées volantes, en manière d'étoiles de feu. J'avoue que je serois curieux de voir un pareil feu d'artifice d'âmes, et surtout de savoir si pour les faire monter ainsi elles ont besoin d'une baguette d'osier comme les pétards?

En sortant de la *calanque*, profanée par les dérisions de M. le gouverneur, à la pointe Sud-Est de l'île, ils montèrent dans une nacelle, pour passer le pas étroit qui sépare Saint-Honorat d'un îlot, nommé Saint-Féréol. Lorsque sous l'abbatiate de Saint-Amand, où l'on comptoit plus de *trois mille solitaires*, ne pouvant tous se loger dans Lerina, une partie de ces saints personnages allèrent habiter Lerinus, Sainte-Marguerite, qui compte entre ces plus célèbres anachorètes saint Eucher de Lyon, il s'en établit aussi dans les autres petites îles d'alentour, à la Fornigue, à la Grenille, et dans celle-ci, qui doit son nom à Saint-Féréol, dont on voit encore la cellule, qui contient à peine un homme.

Après avoir fait une assez longue station sur ce rocher sauvage, semblant de loin une feuille morte flottante, et d'où le regard, effleurant la surface de la mer, fuit sur son étendue, avec la vitesse d'un lutin, jusque dans le golphe de Gènes, ils regagnèrent le Frioul et la barque qui les avoit amenés.

Déborah adressa d'aimables remerciements à Dom

Fiacre, puis elle se mit à genoux, et lui demanda sa bénédiction.

— Soyez bénie, lui dit-il, au nom de Celui qui est le refuge des affligés ; soyez bénie à la face des trois immensités, foible image de l'immensité de Dieu, la terre, l'océan et le ciel. Ma fille, ne vous laissez point maîtriser par la désolation ; le désespoir ne doit point souiller une âme chrétienne ; le désespoir est un grand blasphème contre Dieu. — Priez, il ne vous abandonnera pas. — Qu'est-ce pour le Tout-Puissant qu'une chaîne et qu'un verrouil?... Celui qui tira Daniel de la fosse aux lions saura bien tirer sa servante, — *ancilla sua*, — de la fosse aux hommes.





## VII.

**D**EUX ou trois fois par semaine M. le gouverneur réunissoit dans son salon tous les prisonniers, et leur donnoit des espèces de soirées, où l'on causoit et jouoit à la bassette et à l'hombre. Déborah s'y montrait rarement; elle n'y paroissoit que lorsqu'elle n'étoit point en disposition de tristesse. Le vrai chagrin ne veut point de distraction : il se renferme, il demeure face à face avec lui-même, et s'y complaît, comme une femme devant le miroir qui répète son image; tout autre que lui-même est laid, grimaçant et repoussant. Le chagrin, a-t-on dit, est pareil à ces verres d'optique qui, par un jeu étrange, bouleversent, rabougrissent ou prolongent les plus belles formes, et font une figure grotesque d'une admirable statue. Mais peut-être, au contraire, n'est-ce qu'un verre éclaircissant, qui nous découvre tel que tel ce que l'éducation, les préventions, les illusions, le trouble des passions et l'orgueil nous présentent sous un jour faux. — Le chagrin pourroit être comparé à la balance de la Justice, si la balance de la Justice pesoit juste.

La forteresse ne recéloit alors que huit ou dix pri-

sonniers. Parmi eux se trouvoient deux vieillards en pleine santé et en pleine raison, que leurs enfants, puissants en Cour, avoient fait interdire et enfermer comme aliénés, pour s'emparer et jouir de leurs biens par avancement d'hoirie.

Quoiqu'il manquât peu de chose au bien-être matériel de Déborah, elle étoit plus sombre et plus abattue que jamais. Elle étoit poursuivie de désirs étranges, elle aspirait à un état autre et lointain; et comme elle étoit captive, elle se disoit : — C'est la liberté qui me manque. Mais ce besoin vague, l'homme le porte avec lui en tout temps et en tous lieux : libre ou captifs, en deuil ou en joie, son âme est toujours troublée par ses élancements, vers un infini et un inconnu inexplicables. Est-ce l'oscillation de la flamme qui brûle en notre lampe d'argile, et qui s'essaye à remonter au foyer d'où elle a été distraite? Est-ce l'arrière-souvenance d'une vie meilleure et passée, ou le pressentiment d'une vie meilleure et future?... Celui qui le premier compara la vie à un voyage et l'homme à un pèlerin, jeta une de ces grandes lueurs qui rarement s'échappent du génie humain, et qui, comme la foudre, étalent une nappe de lumière dans les ténèbres. L'homme en effet n'est-il pas comme le voyageur qui aspire toujours? mais à quoi aspire-t-il?... Pour certain, ce n'est pas au néant de la tombe.

La solitude dans laquelle vivoit Déborah exaltoit sa sensibilité, et dégageoit en elle ces vapeurs noires qui assaillent les femmes durant leurs gestations.

La mémoire de ses maux soufferts ne désespéroit pas de son esprit, et son cœur étoit plein de remords et de regrets. Elle s'accusoit du trépas de sa mère et du trépas de Patrick. Il lui sembloit que leurs ombres erroient sans repos autour d'elle et la frôloient. Dans le grincement du verrouil de sa porte agitée, dans le bruit du vent, dans les pulsations des psoques et des psylls, qui frappent et percent les vieux meubles de leur tarière, elle croyoit entendre leurs pas ou des plaintes et des gémissements. M. de Cogolin venoit bien de temps à autre passer quelques loisirs auprès d'elle, mais sa conversation étoit si frivole, que Déborah y goûtoit peu de charmes et y puisoit peu de force. Dom Fiacre la visitoit aussi assez fréquemment; mais comme il la travailloit sans miséricorde de dogmes et de doctrines, il étoit plutôt importun qu'agréable, et jouoit plutôt le rôle d'un persécuteur que d'un saint paraclét. Pour les autres prisonniers, elle les fuyoit le plus possible. La vue de beaucoup de ces victimes, qui, comme elle, jeunes avoient passé la porte de cette forteresse, et dont les cheveux avoient blanchi sous ses voûtes, l'attristoit profondément, lui présageoit sa destinée; destinée contre laquelle tout ce que son âme avoit de puissance se roidissoit. Elle soutenoit rarement une conversation, ses réponses étoient brèves, et quelquefois même insensées. Son plaisir le plus vif étoit de se promener dans le jardin du gouverneur, de s'y promener seule, et dans la partie la plus sombre.

Il y avoit quatre mois que Déborah avoit été transférée à Sainte-Marguerite, quand elle accoucha d'un enfant mâle. Sa joie fut grande, et elle le nomma *Vengeance*. Ce nom fit trembler M. de Cogolin; et Dom Fiacre employa tout ce que ses moyens oratoires purent lui suggérer de persuasif pour faire substituer à ce nom impie le nom patronal d'un saint apôtre. Mais Déborah demeura inflexible.

La naissance de ce fils lui rendit toute son énergie et tout son courage. Dans les soins et les sollicitudes maternels elle trouvoit l'oubli de ses malheurs. C'étoit pour elle une grande consolation que d'être mère, et de voir revivre Patrick, dont cet enfant étoit déjà l'image; d'être tutrice d'une créature encore plus foible qu'elle-même; d'avoir une existence dépendante de la sienne, d'avoir une éducation à faire. Son avenir, qui lui apparoissoit vide, sombre et sans but, venoit tout-à-coup de se remplir. Elle avoit une tâche longue et douce, des travaux, des devoirs, une compagnie, toutes ses affections prises, toute sa vie occupée. Il lui sembloit qu'il pourroit être encore pour elle quelques félicités vraies, en se livrant au culte d'un souvenir vivant, mais pour cela il falloit s'arracher du cachot où elle étoit condamnée à languir et à mourir, il falloit qu'elle recouvrît sa liberté. Depuis longtemps c'étoit là ce qui la préoccupoit. L'heure de l'exécution lui paroissant enfin venue, elle écrivit cette lettre à son tuteur Sir John, Chatsworth, avocat à Dublin :

« Mon cher et honorable ami,

» J'ai besoin de vous, vous êtes mon seul refuge,  
» ne me manquez pas, tout me manqueroit. Souvenez-  
» vous avec plaisir de cette pauvre Debby, votre fille,  
» comme vous l'appeliez et comme vous l'aimiez, dont  
» les petits bras s'enlacèrent tant de fois à votre col,  
» et que vous bercâtes tant de fois dans votre grande  
» robe noire. Vous m'avez connue au berceau, vous  
» m'avez chérie dès mon enfance; chérissez-moi tou-  
» jours, chérissez-moi au moins encore une fois, je  
» vous en prie au nom de ma malheureuse mère, je  
» vous en prie au nom de son père, mon ayeul, qui  
» vous portoit tant d'amitié. Il m'a placée sous votre  
» protection, il m'a faite votre pupille, il vous a con-  
» fié ma défense et mes biens, sauvez-moi, vous êtes  
» maître de ma fortune et de ma vie.

« Lorsque je quittai l'Irlande, il y a dix mois en-  
» viron, je vous adressai un mémoire de tout ce qui  
» venoit de se passer dans ma famille, et des motifs  
» qui me forçoient à m'expatrier; ce mémoire étoit  
» triste, ce mémoire étoit déchirant, votre cœur bon  
» en a été très-affecté sans doute; je vous demande  
» pardon du chagrin que je vous ai fait. Je croyois  
» que l'exil alloit mettre fin à mes souffrances, et me  
» donner le bonheur dont mon âme étoit avide, parce  
» quelle avoit avec qui le partager. Je croyois trouver  
» en France liberté et hospitalité!... Hélas! jamais  
» déception fut-elle plus grande que la mienne!  
» Que n'allai-je plutôt me jeter dans le désert de

» Barca!... Vous trouverez ci-inclus un nouveau mé-  
» moire, exact et vrai, de tout ce qui m'est advenu  
» depuis ma fuite sur le Continent. Le premier étoit  
» déchirant, celui-ci est affreux! Si votre cœur ré-  
» pugne aux tableaux sombres, si l'injustice vous  
» fait mal, prenez-le, lacérez-le, jetez-le au feu...  
» Alors qu'il vous suffise de savoir qu'aujourd'hui je  
» suis emprisonnée dans une bastille d'État, d'où je  
» ne dois plus sortir que sur l'épaule d'un fossoyeur.  
» Mais avec votre secours et votre aide, cela ne sera  
» pas. J'ai longuement mûri des projets d'évasion,  
» voici le plus sûr et le plus simple, auquel je m'ar-  
» rête. Il coûtera sans doute des sommes considé-  
» rables; allez, que ceci ne vous ralentisse point,  
» Dieu merci, j'ai assez de richesses, et depuis trois  
» jours je suis majeure.

*(Ici se trouvoit un plan de fuite très-hardi et par-  
faitement circonstancié.)*

» Quoique toutes ces recommandations puissent  
» vous sembler des minuties, qu'aucune ne soit né-  
» gligée, le sort de l'entreprise en dépend.

» Je prends à ma charge tous les frais d'arme-  
» ment, d'équipage et de voyage. Si vous trouvez un  
» sujet convenable, qui vous demande plus de vingt  
» mille livres, donnez plus, n'hésitez pas. Je suis  
» prête, s'il étoit nécessaire, à faire le sacrifice entier  
» de mes biens, pour me tirer du lieu où je suis. Pour  
» payer une vie, même la vie la plus infortunée, il  
» n'y a pas de rançon trop chère.

» Tout cela va vous donner beaucoup d'ennui et de  
 » peine, mon bon tuteur, mais croyez bien que j'ap-  
 » précie l'immensité du service que vous allez me  
 » rendre, service au-delà de toute reconnoissance.  
 » J'en conserverai à tout jamais une inaltérable gra-  
 » titude, qui, jointe à l'affection dont mon cœur est  
 » possédé, fera de vous l'homme le plus aimé, comme  
 » vous êtes le plus digne de l'être. »

Quand Déborah eut achevé cette lettre, elle courut la porter à M. de Cogolin, que déjà très-adroitement elle avoit entretenu de son projet d'écrire à son tuteur, pour lui demander compte des biens que lui avoit légués son grand-père : projet qu'il avoit approuvé et encouragé de tout son cœur. Et elle la lui présenta toute ouverte, en le priant de vouloir bien en prendre connoissance, certaine à l'avance de son refus, par galanterie, par délicatesse, et surtout parce qu'il savoit à peine quelques mots d'anglois.

— Cachetez votre lettre, ma belle amie, je vous rends confiance pour confiance, lui dit-il, en lui prenant et lui baisant les mains, cachetez-la et remettez-la moi de suite, quelqu'un de mes gents va partir tout-à-l'heure pour Antibes, je l'en chargerai.

Déborah le remercia poliment, mais avec une extrême réserve, crainte de trahir tout ce qu'elle éprouvoit de joie de ce premier succès.





## LIVRE CINQUIÈME.

---

### VIII.



OLA! sentinelle, veillez-vous?

— Qui vive?

— Ordre du Roi. Faites baisser le pont.

Il se fit un long silence. Onze heures de la nuit sonnèrent au château. L'obscurité était profonde.

— Qui vive? s'écria de nouveau une voix dans l'éloignement.

— Ordre du Roi! Jean Buot!

— Ah! c'est vous, monsieur Buot! votre serviteur très-humble. Vous nous amenez sans doute du gibier? toutes nos cages à poulets sont pleines, à quel croc voulez-vous que nous le logions?

Les chaînes du grand pont-levis grincèrent, il

s'abaissa lourdement et un carrosse s'avança : deux hommes en descendirent, l'un avoit une épée au côté, l'autre des fers et des boulons aux pieds et aux mains ; et ces deux hommes en suivirent deux autres, le sergent de garde et le concierge du donjon.

Arrivés à une enceinte de muraille d'une hauteur excessive, percée d'une seule entrée, défendue par deux sentinelles, trois portes énormes, scellées de distance en distance dans l'épaisseur d'un mur ayant plus de seize pieds, s'ouvrirent et se refermèrent sur eux.

Une lampe de fer, vraiment sépulcrale, éclairoit de sa lueur mourante leurs pas, qui retentissoient sous les voûtes et se mêloient aux cris des verrouils et des grilles, pivotant sur leurs monstrueuses crapaudines. Partout où l'œil perceoit il ne rencontroit, à travers les ténèbres, qu'un effroyable spectacle de serrures, de verrouils, d'écrous, de cadenas et de barres de fer.

Après avoir passé par un escalier à noyau, tortueux, étroit, escarpé, allongeant le chemin, multipliant les détours, de toise en toise obstrué de portes rigoureusement closes, au premier étage un guichet, semblant une muraille qui va et vient, s'ouvrit, et ils pénétrèrent dans une vaste chambre, voûtée en ogive, avec un seul pilier au centre.

Le jeune homme chargé de chaînes, soulevant alors sa tête inclinée en victime, lut au-dessus de la porte cette inscription : CARCE TORMENTORUM, *Salle de la Question* : et aperçut les parois des murs et le



*A. Lange et*

*Sculp.*

loft

1000

berceau des voûtes couverts d'instruments de torture, étranges et inconnus. Tout au pourtour se trouvoient des stalles de pierre, environnées d'anneaux scellés dans des blocs, servant à assujétir, au moment des épreuves, les membres des malheureux placés sur ces sièges de douleur. Çà et là se voyoient aussi quelques lits de charpente, où l'on enchaînoit le patient, lorsqu'anéanti par le surcroît de la souffrance et près d'expirer, on lui donnoit un peu de relâche pour le rendre à la sensibilité, afin de lui faire subir de nouveaux supplices.

Le lieutenant du Roi au Donjon ne tarda pas à paroître. M. Jean Buot lui ayant remis les ordres et la lettre-de-cachet du ministre Phélypeaux de Saint-Florentin de la Vrillière, il considéra un instant son nouvel hôte, et, selon l'usage, ordonna aux guichetiers de le fouiller. Pour qu'ils le fissent avec plus de zèle, il commença lui-même par leur en donner le bon exemple. Ayant retroussé les parements de ses manches, il introduisit ses mains dans les goussets et dans toutes les poches; et, comme un chirurgien qui veut sonder une hernie, il promenoit ses doigts jusque dans les lieux les plus secrets. — Honte et dégoût!... Le prisonnier fit un mouvement d'indignation, et détourna la tête et cracha sur la muraille. On lui enleva son argent, sa montre, ses bijoux, ses dentelles, son portefeuille.... On lui détacha ses fers : ses bras et ses jambes étoient écorchés par leur frottement et bleuis par la compression qui, arrêtant la circulation de la sève, avoit fait lever tout

au tour des bourrelets comme à un cep étranglé par des liens. Quand notre infortuné fut débarrassé de ses entraves, M. Jean Buot s'écria avec une emphase vraiment risible : Messieurs, cet homme est un forcené redoutable, tenez-vous sur vos gardes; et vous, commandant, tirez s'il vous plaît votre épée hors du fourreau. — A cette exhortation, le prisonnier ne fit que sourire, mais d'un sourire amer.

Enfin on le dépouilla de ses vêtements, et on le recouvrit de haillons, sans doute imbibés des pleurs et des sueurs d'agonie de quelque infortuné mort à la chaîne.

De grosses larmes toboient des yeux de ce pauvre jeune homme, ses jambes fléchissoient; il se renversa sur un des sièges de torture. Profitant de son évanouissement, deux porte-clefs le traînèrent hors de cette salle; et, redescendant l'escalier tortueux, et traversant au-dessous un repaire à peu près semblable, paroissant servir de cuisine, ils le firent passer dans un affreux cachot, à rez-de-chaussée, où on l'étendit sur un peu de litière, après l'avoir enchaîné à la muraille. Puis comme s'il eût été en état de l'entendre, M. le lieutenant du Roi lui fit alors l'injonction brève et hautaine de ne pas se permettre le plus léger bruit, car c'est ici, lui dit-il, *la maison du silence*.

En effet, c'étoit la maison du silence, mais c'étoit aussi celle de la faim et de la mort.

Peu de temps après, il commença à reprendre possession de ses esprits; mais à mesure qu'il recouvroit

le sentiment ses larmes redoublaient. Pour tâcher de découvrir en quels lieux il pouvoit être, il se dressa sur son séant, palpant de ses doigts à l'entour de lui et cherchant à déchiffrer quelques formes dans l'obscurité. — Tout-à-coup, il lui semble entendre un bruit de respiration pénible, il écoute : — le même bruit se prolonge. — Plus de doute, c'est un souffle!... Mais est-ce le souffle d'un être humain ou d'une bête fauve? — L'effroi le saisit, il se penche, il écoute encore.... Cette fois, son oreille distingue un froissement léger et un craquement de membres étirés qui se disloquent.

— L'obscurité est si épaisse que j'échappe à mes propres regards. Quelqu'un autre n'est-il pas en ce lieu? dit-il alors, presque à voix basse.

Pas de réponse. Seulement un objet se mut, et un long soupir s'exhala.

— Soyez sans crainte, vous qui pouvez être près de moi! je ne suis qu'un misérable prisonnier. Au nom de Dieu! ayez la pitié de me répondre!

— Qui donc a parlé ici? est-ce vous, guichetier?... Qui donc, à cette heure, vient troubler la paix de mon cachot?

— *Sporad-naom!* Mais cette voix ne m'est pas inconnue!...

— Suis-je donc éveillé, ou suis-je en rêve!... murmura sourdement la même voix, un accent familier a frappé mon oreille!...

— *Dia-an-mac!* Quelle vision funèbre passe et repasse devant moi, et abuse mon âme? Je suis fou!

Ce n'est pas lui,... il est mort.... Qui sait si l'on demeure en la tombe?... Patrick, Patrick, mon frère, seroit-ce toi! Est-ce toi, Mac-Phadruig?...

— Fitz-Harris!... Ah!... malheureux, toi aussi dans cet abyme!

— Patrick, Patrick, mon frère, ah! je te retrouve!... Bonheur affreux!... Si tu le peux, viens que je me jette dans tes bras, pour que je sente, pressé sur mon cœur, que tu n'es point un fantôme! car mon esprit troublé ne peut croire à toi; car tout ceci ne lui paroît qu'une illusion de fièvre.

Et s'élançant dans les ténèbres, de toute la longueur de leurs chaînes, ils se heurtèrent poitrine contre poitrine, et tombèrent à genoux, les bras entrelacés.

Dans cette étreinte de serpent, ils se couvroient de baisers et de larmes.

Enfin Fitz-Harris s'écria : — Patrick, j'ai tant pleuré sur ta mort!... Je te retrouve.... Et il faut encore que je pleure sur toi!...

— Mon frère, reprit Patrick, puisque tous deux nous sommes destinés à la souffrance, béni soit le Ciel, qui nous fait un sort jumeau, et nous lie au même malheur comme deux esclaves à la même chourme! — Frère, c'est une joie de se retrouver, même sous la hache du bourreau.

Et ils s'embrassèrent de nouveau, et ils pleurèrent, et il se fit un long silence.

— Mais Harris, tu ne me dis rien de Déborah, ne l'aurois-tu point vue depuis ma disparition? Ne sais-tu

point ce qu'elle est devenue? Va, parle, ne crains pas d'accroître mon affliction; j'ai tout le pressentiment de son infortune, assurément affreuse comme la nôtre !  
**P**auvre enfant!...

— Avant d'abandonner la France, je voulois, mon frère, te dire un long adieu, et te demander une dernière fois le pardon et l'oubli de tout le mal que si lâchement je t'avois fait; dans ce dessein je me rendis à l'hôtel Saint-Papoul; mais Déborah vint m'ouvrir, seule, éperdue, échevelée, et, m'accusant de choses dont la pensée me fait frémir, elle me dit que tu avois été tué, et que j'en étois de ta mort! — Quand elle fut revenue de cette idée atroce, je lui offris, pour réparer mes torts envers toi, de me donner à elle en expiation; mais elle me repoussa, et appela sur ma tête l'abomination. Oh! cette malédiction tomba sur moi comme un manteau de plomb. Elle me suit partout comme une louve; elle me mord, elle me ronge, elle surnage au-dessus de toutes mes pensées et les empoisonne. — Je la quittai, enfin; je partis, et depuis je ne l'ai plus revue.

— Je te tiens compte, Fitz-Harris, de cette démarche qui montre l'excellence de ton cœur, dont je n'ai jamais douté. Je te remercie de tes bons offices offerts à Déborah; je suis désolé qu'elle se soit montrée si dure envers toi. Je sais qu'elle a peu de penchant à l'oubli des injures, qu'elle garde rancœur... Mais aussi n'étoit-elle pas dans un moment terrible? On pardonne péniblement quand les blessures sont ouvertes, quand le fer est dans la plaie. Ne t'afflige

pas de sa malédiction : la malédiction lancée dans la colère n'a point de fruits. Si jamais il nous est donné de rentrer dans la vie, ou de revoir Déborah, sois tranquille, je la ferai revenir à des sentiments meilleurs. Quant aux miens pour toi, ils ne sont pas altérés, veuille le croire. Jetons dans l'oubli pour toujours ce qu'il y a eu de mauvais entre nous ; ressouvenons-nous seulement des jours où nous nous sommes aimés, et que nous sommes compagnons d'enfance, de jeunesse, d'infortune et de patrie, — Frère, conservons bien notre amitié, nous en aurons besoin.

— Frère, l'amitié ne peut plus exister entre nous ; la mienne n'honore pas, et je suis indigne de la tienne : je n'aspire qu'à regagner ton estime, et je ne te demande que pardon et pitié.

Et ils s'embrassèrent encore, et ils pleurèrent, et il se fit encore un long silence.

— Patrick, où sommes-nous ici ? car le ciel étoit si noir que je n'ai pu reconnoître où j'étois.

— Nous sommes au donjon du château de Vincennes.

— Et quel est donc ce bruit sourd et régulier ?

— Silence. C'est la ronde qui passe sous les fenêtres. Elle rôde ainsi toutes les demi-heures, et le matin et le soir elle fait le tour des fossés.

Mais, Patrick, apprends-moi donc, car je l'ignore encore, quelle circonstance a pu faire croire que tu as été assassiné ?

— Le jour même où je fus expulsé de la compa-

gnie, ayant pris la résolution de quitter la France pour des raisons que tu n'ignores pas, et pour d'autres que je te ferai connoître plus tard, comme, sur le soir, je sortois pour aller aux Messageries, je fus assailli au nom du Roi par quatre hommes armés. Je fais un bon en arrière pour saisir mon épée, déterminé à ne point me rendre : je crie à l'assassin, et j'en frappe plusieurs. Une croisée s'ouvre, et Déborah, reconnaissant ma voix, m'appelle et me crie : Courage! frappe, frappe! je vole à toi, à ton secours!... Mais en ce moment un des quatre sbires me tourne et me plonge par derrière un fer dans le flanc; je tombe, ils me relèvent aussitôt, et me jettent avec eux dans un carrosse qui attendoit à quelques pas.... Et voici quatorze jours que je suis dans ce cachot. J'ai voulu écrire à Déborah pour l'informer de mon sort, mais on m'a refusé impitoyablement du papier et de l'encre, mais on m'a tout refusé hors un peu de pain et d'eau.

Mais toi-même, Fitz-Harris, explique-moi, par quelle fatalité es-tu venu me rejoindre à ce donjon?

— Il y avoit trois jours que j'avois quitté Paris, j'étois à Calais, et j'attendois à l'auberge le départ d'un paquebot, tout-à-coup un petit homme fleuri comme un amour entra dans ma chambre et me demanda M. Fitz-Harris. Ayant l'esprit occupé d'une idée plaisante, et n'augurant rien de bon de cette visite, je lui rendis interrogation pour interrogation, et lui dis : — Est-ce à lui-même que vous désirez parler? — Oui, monsieur. — Alors, adressez-vous à lui-

même. — C'est aussi ce que je fais, monsieur, me répondit-il. — Je suis Jean Buot.... — Monsieur, vous m'en voyez charmé. — Je suis agent de police. — Monsieur, recevez-en mes félicitations. — Au nom du Roi, de la Loi et de la Justice, M. Fitz-Harris, je vous arrête. — Dites plutôt au nom de celle qui couche avec le Roi, la Loi et la Justice.... Et comme il s'approchoit pour m'empoigner, je l'enlevai de terre et le portai dans un coffre vide que j'avois remarqué dans un coin. A l'instant où je baissois le couvercle, il donna un coup de sifflet; trois hommes de sa suite se précipitèrent dans la chambre, délivrèrent leur capitaine et me garrotèrent pour me conduire à la prison. Ils me firent traverser la ville à pied; durant tout le trajet, j'essayai les huées et les insultes de la foule. C'est une joie pour les hommes que de voir succomber leurs semblables. Quelquefois, à défaut d'autres choses, ils font bien des ovations et des triomphes, mais ce qu'ils préfèrent à tout, c'est de voir mener pendre. Je demurai huit jours dans cette prison où m'avoit déposé mon exempt. Le geôlier me souffla en confidence, que M. Jean Buot avoit fait une conquête en rôdant par la ville, et qu'il m'oublioit ainsi que l'honneur auprès d'elle dans un surcroît de volupté. Enfin, échappé des bras de son Agnès Sorel, M. Jean Buot reparut, me mit des fers aux pieds et aux mains, et je montai en carrosse. Se rappelant l'aventure du coffre, ne se trouvant point en sûreté auprès de moi, il me passa une chaîne sous les genoux et autour du col, qui me tenoit courbé en

deux, et ne voulut jamais me délier les mains durant tout le voyage; il aimait mieux avoir la peine de me nourrir à la brochette comme un oiseau. — Tu dormais sans doute, mon frère, quand je fus introduit dans ce cachot? Pour moi, j'étais dans un trouble si grand qu'il ne m'en reste aucun souvenir.

Le jour commençait à paraître. A la faible lueur qui pénètre peu à peu par une sorte de meurtrière, Fitz-Harris put faire alors connaissance avec la fosse où il était plongé. L'examen n'en fut pas long : en outre d'un sol fangeux et de quatre murailles pourries, couvertes d'un suint graisseux et noirâtre, de traînées luisantes de limaçons, et de toiles d'araignées épaissies par la poussière, semblables à des membranes de chauve-souris, il ne découvrit autres choses qu'une sorte de lit creusé comme un évier dans la pierre, sur lequel Patrick était étendu, et au pied ou à la tête de ce lit ou de cette auge, un trou de latrines d'où sortait une puanteur infecte : c'était le seul endroit de cet égout où les chaînes des prisonniers leur permissent d'atteindre.

Ce qui n'ajoutait pas peu à la triste horreur de ce cachot, c'était la voix monotone des sentinelles du dehors qui, ayant la consigne d'ordonner aux passants de détourner les yeux de dessus le Donjon, depuis l'aube du jour ne cessoient de répéter : *Passiez votre chemin!*

Malgré ses prières réitérées, Patrick n'avait pu obtenir les soins d'un chirurgien pour sa blessure, restée sans aucun pansement; elle le faisait horriblement

souffrir. Il pria Fitz-Harris de la visiter. Le sabre avoit pénétré à une grande profondeur dans le flanc, et avoit fait une large déchirure. La plaie étoit vive, envenimée et purulente. Fitz-Harris la nettoya légèrement avec un brin de paille et de l'eau, et déchira son linge pour faire des compresses et des bandes à panser. Plein de patience et d'attention, il continua jusqu'à entière guérison, c'est-à-dire pendant au moins six semaines ce pénible office, n'ayant pour tout médicament que de l'eau impure et des cataplasmes de mie de pain qu'il mâchoit.

Vers le milieu du jour, Fitz-Harris entendit au dehors les hurlements d'un chien, qui sembloient partir du pied de la tour, au-dessous de la meurtrière du cachot. D'abord il ne les remarqua que pour en plaisanter : — Entends-tu ce chien qui hurle ? disoit-il à Patrick ; ce pronostic m'annonce que je perdrai ma liberté et que je serai enfermé dans un donjon. A la bonne heure ! voilà un chien qui se respecte, ne voulant pas faire de prophéties téméraires, il attend que mes malheurs soient accomplis pour les prédire. Ne trouves-tu pas qu'il ressemble un peu à ces tireuses d'horoscopes qui disent avec un air de perspicacité aux jeunes filles dont le ventre énorme saille comme un balcon : — Le valet de pique, mademoiselle, m'annonce que vous avez perdu votre fleur ?

Le chien infatigable continuoit ses cris. Tout-à-coup, frappé comme d'étonnement, Fitz-Harris s'arrêta coi, prêtant l'oreille... — Est-il possible ! il me

semble que c'est la voix de mon pauvre Cork, que le farouche M. Jean Buot n'a jamais voulu laisser monter avec moi dans le carrosse, disant pour raison, le railleur, qu'il n'avoit mandat que pour une tête. Est-il croyable qu'il ait pu nous suivre depuis Calais, où cet homme l'a fait perdre? Cependant... n'est-ce pas que c'est bien son organe tragique? le reconnoistu? Alors il le siffla et l'appela de tous ses poumons : Cork! *my friend Cork!* Le chien répondit par des aboiements de joie qui ne laissèrent plus de doutes. Transporté d'allégresse et d'admiration pour tant d'instinct et d'attachement, il ramassa quelques morceaux de pain sec et les lui jeta par la lucarne, le chien se tut, et on l'entendit gruger. En ce moment, le porte-clefs entra; il apportoit à déjeuner. Fitz-Harris lui manifesta le vif plaisir qu'il lui feroit en lui permettant d'avoir son chien avec lui, et le pria de le lui amener. Le porte-clefs lui répondit rudement : *Cela ne se peut pas.* Fitz-Harris le supplia comme on supplioit une amante cruelle : le porte-clefs lui tourna le dos et se retira. Fitz-Harris essuya une larme, appela Cork, lui jeta la moitié de sa ration, et lui cria un triste adieu en l'engageant à se chercher un nouveau maître moins infortuné. Mais le lendemain, qu'elle fût sa surprise, à la même heure il revint aboyer au pied du Donjon. Fitz-Harris, comme la veille, partagea encore avec lui son déjeuner, et supplia le porte-clefs, qui lui répondit encore : *Cela ne se peut pas.*

Ainsi chaque jour, par le froid et la pluie, le fidèle

Corck vint gémir et s'entretenir avec son maître, captif et invisible ; ainsi chaque jour Fitz-Harris brisa son pain avec lui, ainsi chaque jour il implora pour lui le porte-clefs, qui, inexorable, rendit toujours le même croassement : *Cela ne se peut pas.*

C'étoit en septembre qu'ils avoient été plongés dans ce sale cachot : sans feu et sans couverture, ils y passèrent tout l'hiver, qui fut long et rigoureux. Dans les premiers jours de mars, M. le lieutenant pour le Roi au Donjon vint les visiter. De Guyonet étoit assez bon, assez juste et assez agréable pour ses prisonniers. Par méfiance il se tint d'abord l'épée à la main hors de leur atteinte ; mais ayant causé quelque temps avec eux, ses préventions tombèrent tout-à-coup ; il avoit cru avoir affaire à des furieux, et il ne trouvoit devant lui que deux jeunes hommes pleins d'esprit, de dignité et de résignation.

— Mes bons amis, je suis profondément chagrin de vous avoir traité avec tant de dureté, leur dit-il, je suis vraiment désolé de ma méprise. La résistance, que lors de votre arrestation, vous fîtes aux agents de la police et leurs rapports m'avoient trompé. Vous m'aviez été dépeints comme de dangereux forcenés. Je vous demande pardon de ma conduite si mauvaise envers vous ; je tâcherai de la réparer par tout ce qui est bon en moi et en mon pouvoir. Je suis émerveillé, et je me félicite surtout de cet heureux hasard qui m'a fait vous réunir dans le même cachot, vous amis et compatriotes. Ce que le hasard a si bien fait, je me garderai de le défaire ;

soyez sans crainte, vous ne serez point séparés l'un de l'autre. Allons, mes amis, levez-vous et suivez-moi.

Débarrassés de leurs ferrements, nos deux infortunés le suivirent.

Après avoir tourné longtemps par la vis de l'escalier, ils arrivèrent au quatrième étage, dans une grande salle semblable à celle de la torture. A l'un de ses angles, trois portes, armées chacune de deux serrures, de trois verrouils et d'énormes valets pour les empêcher de couler, et s'ouvrant à contre-sens l'une de l'autre, de manière que la première étoit barrée par la seconde, qui l'étoit par la troisième, toute doublée de fer, les introduisirent dans une chambre octogone, très-lugubre, qui au prix de la fosse d'où ils sortoient leur parut un lieu de plaisance. Elle avoit une cheminée, deux chaises, un grabat, une table, une cruche égueulée, et quatre vitres obscures qui laissoient passer quelques rayons de lumière tamisée par une lucarne étroite garnie d'un grillage, d'une rangée de barreaux et de deux treillis de fer.

M. le lieutenant leur fit donner du feu, des livres, du papier, des plumes et de l'encre, et les mit au régime ordinaire des prisonniers, au vin, à la viande et aux harengs. Par un surcroît de faveur rare, il leur accorda, pour le rétablissement de leur santé, la promenade du jardin, de trente pas de long, entre leur géolier et quatre sergents de garde. La constance de Corck l'avoit touché; il permit à Fitz-Harris de l'avoir auprès de lui, et plusieurs fois même il le caressa. Chose inouïe!

Le soin empressé de Patrick fut d'écrire pour tâcher d'obtenir quelques nouvelles de Déborah. Trois jours après, il reçut un coffre et une lettre de M. Goudouly, son ancien hôtelier. Après lui avoir témoigné beaucoup d'étonnement et de satisfaction de le savoir prisonnier à Vincennes, lui qu'il croyoit depuis si longtemps mort, bien mort, le brave homme ajoutoit dans sa réponse, que le lendemain du soir où il avoit été attaqué et enlevé en sortant de l'hôtel, lady Déborah étoit sortié et n'étoit point rentrée, et que depuis, malgré toutes ses recherches, il n'avoit pu découvrir ce qu'elle étoit devenue; enfin, que si jamais il parvenoit à recueillir quelque chose sur son sort, il se hâteroit de le lui faire connoître.

Lorsque Patrick eut achevé la lecture de cette lettre, il ne proféra pas un mot; les deux mains plaquées sur les yeux, il demeura anéanti. Fitz-Harris, qui lui avoit passé un bras autour du corps, le serra affectueusement contre son cœur, et lui dit doucement : Crois-moi, elle est à Genève.

Silencieusement et froidement Patrick, alors, s'agenouilla devant le coffre et l'ouvrit : il étoit plein de tous les vêtements de Déborah; il les prit et les jeta aux pieds de Fitz-Harris en criant : — Tiens! voici ses dépouilles!... Eh bien! est-elle à Genève?... Pourquoi donc auroit-elle abandonné tout cela? Ses robes, ses bijoux?... Non, va, elle est perdue sans retour!... Pauvre Déborah! où es-tu maintenant? Les barbares! qu'ont-ils fait de toi?... N'est-ce pas, Fitz, tout cela répand un parfum d'elle? Il me semble que

tout cela respire, qu'elle est près de moi. Ah! Fitz, que je souffre!... O mon Dieu!... pour qu'un homme dise qu'il souffre, Fitz, tu sais, il faut qu'il souffre horriblement.

Alors il s'abattit sur ce monceau de parures, et, la face enfouie, longtemps il demeura immobile, cachant ses larmes et étouffant ses sanglots.

Quand il eut bien pleuré, il se remit à genoux, et, prenant un à un tous ces voiles, ces velours, ces satins, ces rubans, tous ces objets qu'il venoit de fouler sous le poids de son corps énérvé, il les agitoit, il les montrait à Fitz-Harris, il les couvroit de baisers, il les pressoit, il les répandoit autour de lui. — Tiens, mon Harris, voici, disoit-il avec douleur, l'écharpe qui battoit sur ses épaules comme les ailes d'un Ange, à notre dernier rendez-vous nocturne au torrent. Tiens, voici tout son deuil pour sa mère, sa malheureuse mère!... Tiens, regarde cette robe; elle est encore empreinte de ses formes. Oh! baise-la par amour pour moi!... Voici les gants de soie de ses petits pieds. Voici le peigne qui mordoit sa chevelure. Ces manches ont emprisonné ses bras si beaux, si blancs, qui se mouvoient avec tant de grâce. Ce corsage a environné sa taille ronde comme l'écorce environne l'aubier; il a palpité des battements et des gonflements de son cœur. A tous ces chiffons mornes et informes que de vie et que d'élégance elle prêtoit! Tout cela appartenoit à sa pudeur; tout cela en étoit le feuillage. La pudeur est un arbre que seulement l'hiver de l'âme et la mort dépouillent de sa feuillée.

Je ne veux pas laisser ces dépouilles dans ce coffre ; ce seroit les mettre dans la tombe et planter un jardin au-dessus ; ce seroit fermer le livre de mon amour. Je veux que ce livre demeure ouvert pour y lire à toute heure.

Il prit alors tous ses vêtements, toutes ses parures, et les suspendit çà et là aux murailles et aux barreaux de sa lucarne.





## IX.

**M**. le lieutenant pour le Roi étoit curieux et questionneur, et avoit une habileté singulière à provoquer des conversations, à faire naître des récits, à soutirer des souvenirs. Comme il venoit assez souvent visiter nos deux captifs pour leur faire parler de l'Irlande, il ne tarda pas à concevoir pour eux une véritable estime, et à s'éprendre d'un sincère intérêt, inspiré par leur jeunesse et leur bon caractère.

Ce n'est pas, comme assurément on a pu le remarquer, que leurs caractères fussent également beaux, mais ils étoient également bons. Fitz-Harris, inconsideré, inconséquent, léger, éventé, évaporé, superficiel, brouillon, désordonné, avoit tous les défauts d'une tête qui ne se possède pas, d'un esprit naturel et transparent, et c'est justement à cause de cela, à cause de ces défauts mêmes, qu'on lui pardonna tout, même ce qui étoit tout-à-fait mal. Le mal fait par lui sembloit moins mal; on l'appeloit étourderie, et il trouvoit des sourires, de l'indulgence, des pardons où une âme réfléchie, grave, sage,

uniforme comme celle de Patrick, n'auroit trouvé que de l'indignation et du mépris.

Fitz-Harris étoit variable comme l'atmosphère ; et, comme certaines contrées, il n'avoit que deux saisons, le printemps et l'hiver, mai et décembre, joie et *spleen*. Il sautoit brusquement de la plus folle gaieté à la plus stupide hypocondrie. Patrick étoit son pondérateur. Tour à tour il réprimoit ses excès ; tour à tour il lui ôtoit ou lui remettoit des sentiments. Le pire, c'étoit que Fitz-Harris ne savoit point employer son temps. Patrick lisoit beaucoup dans les livres et dans son cœur, écrivoit, recueilloit, prenoit des notes, dessinait. Fitz-Harris parloit, chantoit, dansoit, marchait, rioit, balivernait, musait, baguenaudoit, flagnoit, barguignait et batifoloit avec Cork dans ses heures de félicité parfaite ; dans ses quarts-d'heure d'abattement, il geignoit comme un caïman ; il heurtoit tout et tout le heurtoit ; il se gonflait de colère née sans semence, prenoit un livre, en examinoit la reliure et le rejetait, s'étendoit sur son lit, s'adossoit à la table, ou se promenoit de chaise en chaise ridiculement silencieux. De jour en jour, toutefois, ses mouvements de gaieté devenoient plus rares et de plus courte durée, et, à l'époque où nous touchons, il étoit en proie à un désespoir presque permanent.

Le 13 avril, plus morose que jamais, il rôdoit, il tournoit dans sa prison octogone, allant de pan en pan, d'angle en angle, lisant et déchiffrant, pour la centième fois peut-être, les noms, les dates, les in-

scriptions, les sentences, les vers tracés sur les murs par les mains presque toujours innocentes des infortunés qui, dans d'autres temps, avoient été plongés dans ce cachot.

HIEMS ÆTERNUM. — 1680.

L'HORLOGE NE SONNERA JAMAIS POUR MOI L'HEURE DE LA LIBERTÉ. — 1701.

O PUR AMOUR DE DIEU!... VOICI UN MOIS QUE J'AI ÉPOUSÉ JÉSUS-CHRIST. DEPUIS CETTE ALLIANCE CONSIDÉRABLE, JE NE PRIE PLUS LES SAINTS, PAS MÊME LA VIERGE MARIE, PARCE QUE LA MAITRESSE DE LA MAISON NE DOIT IMPLORER LES SECOURS NI DE LA MÈRE NI DES DOMESTIQUES DE SON ÉPOUX. — 1695. — JEANNE-MARIE BOUVIÈRE-DE-LA-MOTTE, GUYON DU QUESNOY.

LE COMTE DE THUNN. — 1703.

LE COMTE DE THUNN. — 1713.

LENGLET-DUFRESNOY. — 1725.

1734. — CLAUDE-PROSPER JOLIOT-DE-CRÉBILLON.  
— *Désormais je serai vertueux; je ne ferai plus de TANZAI ET NÉARDANÉ.*

DIDEROT.

HENRY MASERS DE LATUDE.

*Mon esprit, soyez tranquille et souffrez en paix vos douleurs.*

MARQUIS DE MIRABEAU.

*La vie s'enfuit, les enfermeurs d'hommes et les enfermés passent. Dieu seul demeure et juge.*

JE SORTIRAI QUAND CE CADRAN MARQUERA L'HEURE  
ET LE MOMENT.



Fitz-Harris n'avoit pas achevé cette dernière inscription, que M. de Guyonnet entra d'un air joyeux et empressé. — Bonne nouvelle, messieurs, s'écria-t-il, bonne nouvelle.... Voici le fait. Je viens à l'instant d'apprendre que madame Putiphar est malade dangereusement, très-dangereusement; abandonnée des médecins. J'ai pensé que si vous lui écriviez pour lui demander votre grâce, en ce moment suprême, près de descendre dans la tombe et de paroître devant Dieu, elle ne sauroit vous refuser pardon et pitié. — Allons, il n'y a pas une minute à perdre; faites vite vos suppliques, et je les ferai partir en toute hâte.... Faites vite; la mort est à son chevet.... Peut-être n'est-elle déjà plus.

Mille remerciements à vous, M. de Guyonnet; que vous êtes bon! s'écria Fitz-Harris en lui baisant les mains.

— Bien, bien, Fitz ; vous me rendrez grâce plus tard. Écrivez ; je reviendrai dans un instant chercher vos lettres. Eh bien ! Patrick, allons donc, mon ami ; que faites-vous là ; allons donc... Les secondes sont comptées.

— Merci, M. de Guyonnet, répliqua Patrick froidement. — Vous êtes généreux, vous ; mais cette femme ne l'est pas. J'aurois la certitude d'obtenir ma délivrance, que je ne voudrois pas la lui demander. Je suis juste, pur, innocent ; le crime m'a chargé de chaînes : quand mes chaînes tomberont, je louerai Dieu ! mais la vertu n'a point de jointures pour se ployer devant le crime. — Allez, monsieur, mon corps et mon cœur savent souffrir ; ma bouche ne dira jamais grâce.

— Vous êtes un fou, mon ami.

— Peut-être ; mais, pour certain, je ne suis point un lâche.

— Laissez-le, M. le lieutenant ; qu'importe, je parlerai pour deux.

— Non, Fitz ; je te le défends.

— *Ne faites pas à votre frère ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.* Un jour tu as demandé grâce pour moi, et tu m'as tiré de la Bastille ; aujourd'hui, moi, je veux m'acquitter de cette dette, je veux prier pour toi, je veux te sauver ; je veux t'arracher du Donjon. Frère, je le veux ; frère, j'en ai le droit.





X.

*Supplique de Fitz-Harris à madame Putiphar.*

Madame,

**V**OUS souffrez par Dieu dans un palais; je souffre par vous dans un cachot; j'implore Dieu pour vous et je vous implore pour moi, et je viens en esprit me prosterner à vos pieds. Madame, celui qui ne fait que de naître est assez vieux pour mourir; vous, qui avez passé l'âge de vingt ans (\*), la mort peut vous surprendre. Une fois venue, vous ne seriez plus à loisir de me rendre une justice que je ne dois demander qu'à vous, et vous me persécuteriez après votre trépas, dont Dieu nous garde! Madame, on doit pardonner : voulez-vous que je ternisse votre souvenir, et que je dise que vous avez été inébranlable? — Il est un temps où nous cessons d'être injustes et barbares; c'est celui où notre dissolution prochaine nous force à descendre dans les ténèbres de notre conscience, et à nous apitoyer sur les chagrins, les peines, les malheurs et les in-

(\*) Adroite flatterie : Madame Putiphar avoit alors quarante-deux ans.

fortunes que nous avons causés à nos semblables; peut-être touchez-vous à ce temps, madame; or, vous savez que voilà déjà bien des mois que vous me faites pâtir et endurer mille morts au Donjon, où les plus déloyaux sujets du Roi seroient encore dignes de pitié et de compassion; à plus grave raison, moi, qui vous ai offensée légèrement, involontairement, et qui vous en demande mille et mille fois pardon, et qui implore la miséricorde de votre bon cœur. Ah! si vous pouviez entendre les sanglots, les plaintes et gémissements que vous me faites produire, vous me feriez bien vite envoyer en liberté de ma personne. Madame, on doit pardonner. J'ai toujours eu un cœur humble et respectueux à votre égard, encore plus l'aurois-je aujourd'hui, si je devois ma chère liberté à vos bonnes grâces.

Madame, on doit pardonner. Mort, être déposé dans la tombe, c'est la loi commune; mais, vivant, être plongé, comme vous m'avez plongé, dans un tombeau de pierre, que cela est cruel!... Madame, je suis un enfant; j'ai vingt ans; je suis un fou: bien et mal, tout ce que j'ai fait jusqu'à ce jour, je l'ai fait par puérilité; ne me prenez pas au sérieux. Je ne suis rien, rien! pas plus qu'un son achevé, ou qu'une étincelle éteinte, pas plus qu'un fil de la Bonne-Vierge, qui voltige en automne; pas plus qu'un fétu de paille.... De quel poids voulez-vous que je sois dans la balance de votre destinée? Le beau lévier que je fais pour renverser un trône!... Madame, dites qu'on jette ce fétu de paille à la

porte... et le vent l'emportera, et il se perdra dans le tourbillon du monde.

Madame, on doit pardonner. J'ai vingt ans. Ah! si vous sentiez combien je tiens à la vie, vous me l'accorderiez. Je ne suis pas dangereux à laisser vivre, croyez-moi; tous mes sentiments sont bons. J'ai vingt ans. Si vous saviez combien j'aime les femmes; si vous saviez que mon culte pour elles va jusqu'à l'idolâtrie, que ma révérence et ma courtoisie s'étendent même aux femmes viles et déchues, vous ne pourriez croire que pour vous, si noble, si belle, si grande, si admirée, si admirable, j'aie pu trouver en moi de la méchanceté. Non, madame, les mouvements que vos beautés et votre vaillance ont fait naître en mon esprit ont toujours été les plus contraires à la haine.

Madame, on doit pardonner. Au nom du Dieu éternel qui nous jugera tous les deux, qui sera votre juge comme vous êtes le mien; si vous voulez qu'il ait pitié de vous, ayez pitié de moi! ayez pitié de ma pauvre âme! ayez pitié de mon pauvre corps! ayez pitié de mes souffrances!...

Au nom de Dieu qui vous a faite si belle, madame, donnez mandement pour qu'on m'ôte mes chaînes!

Madame, on doit pardonner. — Sous la même voûte, lié à la même chaîne, souffre en silence mon ami, mon frère, mon Patrick, ce même Patrick à qui vous accordâtes autrefois la rémission de ma faute; veuillez, madame, reverser sur lui toutes les prières que je viens de vous adresser en mon nom! veuillez

faire comme si deux voix unies vous eussent implorée ! Je voudrais m'acquitter envers lui. Jetez-moi sa grâce, madame, au nom de votre frère que vous chérissez, au nom du marquis de Marigny ! Soyez généreuse ; pardonnez-lui ! Si vous daignez être bonne pour moi, soyez meilleure encore pour lui, je vous en supplie ! Si je l'osois, si je ne craignois de vous blesser, je vous dirois ce qu'il vaut.... Grâce ! grâce pour lui, madame ! Au nom de votre frère, grâce pour mon frère, madame ! Si ces deux bonnes charités vous étoient impossibles ; si votre cœur ne pouvait faire ce double effort ; si votre pitié ne devoit couvrir de son manteau que l'un de nous deux et laisser l'autre nu, je vous en prie, madame, oubliez-moi et soyez toute pour Patrick.

Madame, attachez à mon pardon la condition que vous voudrez ; quelle qu'elle soit, je m'y soumettrai comme à un arrêt du Ciel : je serai votre esclave fidèle, et vous servirai à genoux, et je coucherai en travers de votre porte. — Je quitterai à jamais la France. — Si vous succombiez au mal qui vous possède, je porterai ma vie durante votre deuil, et j'irai tous les jours que Dieu fera prier à deux genoux sur votre tombe!..

Grâce ! grâce !... La face contre terre, grâce !... Madame, la prison me tuera ; le chagrin m'a déjà ruiné.... Oh ! qu'il me seroit doux de revoir un arbre, de revoir une herbe des champs, un oiseau, un cheval ;... d'entendre un clavecin, de presser la main d'une femme !... d'une amante !...

Madame, on doit pardonner. J'ai une pauvre mère de soixante et onze ans, qui a besoin de mon secours, et qui compte comme moi ses moments par des larmes. Madame, daignez mettre fin à notre désolation ; je vous ai toujours souhaité du bien, et, en reconnaissance, je vous en souhaiterai toute ma vie.

Grâce pour Patrick, madame, grâce pour moi !  
grâce au nom de votre frère !

Je suis, avec vénération, respect et soumission,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant  
serviteur et sujet,

FITZ-HARRIS.

Au donjon, ce 13 avril 1764. — Le 29 de ce mois, à onze heures de la nuit, il y aura, madame, cinq mille quatre-vingt-huit heures que vous me tenez dans la souffrance.





## XI.

**F**IN, le surlendemain, M. de Guyonnet entra accompagné d'un prêtre : c'étoit le curé de la Magdelène. Ce prêtre avoit assisté à Versailles, aux derniers moments de madame Putilphar, qui, peu d'instants avant d'expirer, lui avoit remis une lettre.

L'espoir de Fitz-Harris se ranima. Tremblant d'émotions diverses, il en brisa le sceau, y jeta un prompt regard, et tomba de sa hauteur à la renverse.





**XII.**

**DU CHATEAU ROYAL DE VERSAILLES,  
CE 14 AVRIL 1764.**

**A MESSIEURS FITZ-HARRIS ET PATRICK  
FITZ-WHYTE.**

**NON.**

**VOTRE TRÈS-DÉVOTÉE SERVANTE.**

**PUTIPHAR.**





## LIVRE SIXIÈME.

---

### XIII.

**N**L y avoit près d'une année que Débórah avoit écrit à sir John Chatsworth, son tuteur, et sa lettre demouroit sans réponse.

D'abord elle avoit attendu avec la patience d'un prisonnier; mais, à la longue, la crainte et le découragement, goutte à goutte, avoient filtré dans son cœur. Elle ne trouvoit à ce silence qu'une explication triste et désespérante : ou la lettre n'étoit point parvenue, ou sir John Chatsworth l'avoit abandonnée, ou sir John Chatsworth étoit descendu dans la tombe. M. de Cogolin s'efforçoit de la soutenir dans son affliction. Généreux Samaritain, il versoit du baume sur les blessures de son âme et de l'huile dans la lampe mourante de son espoir. Mais

c'étoit surtout dans les soins et dans les sentiments maternels qu'elle puisoit de la force et des distractions à ses maux.

Vers cette époque, inopinément, un homme, se disant lord Cunnyngham, se présenta à la forteresse, et se fit conduire au gouverneur.

Et après que M. le gouverneur et cet étranger eurent eu ensemble un assez long entretien, Déborah fut priée de venir.

Je ne sais si un pressentiment l'éclaircit, elle accourut avec joie en toute hâte, et se précipita sans hésitation dans les bras de cet inconnu en pleurant, et l'appelant mon oncle, mon bon oncle!... — Ah! sir John m'a fait beaucoup souffrir en me laissant si long-temps sans réponse!... Mais vous voici, tout est oublié. — Mon oncle, mon bon oncle, je vous remercie d'avoir daigné vous ressouvenir de moi, d'avoir daigné trouver un peu de pitié pour une femme dans l'infortune!

Bien loin de concevoir le moindre soupçon, M. de Cogolin étoit lui-même fort ému de leur attendrissement.

Après les premiers transports et les premiers épanchements, le lord Cunnyngham cria : John ! Thom !... et deux valets rouges, chamarrés et galonnés, entrèrent portant chacun un ballot : c'étoient des objets destinés à faire des présents que Déborah avoit demandés avec instance. Elle fit don, sur-le-champ, des plus précieux à M. le gouverneur, et réserva le surplus pour le distribuer aux prisonniers et aux guichetiers. Son désir

étoit de reconnoître par ces présents les soins et les bontés de M. de Cogolin, les services des géôliers, les égards que les malheureux qui gémissaient sous ces voûtes avoient eus pour son propre malheur, et pardessus tout elle vouloit par là se disposer favorablement les esprits, et se les rendre faciles à gagner si la nécessité l'exigeoit.

Le gouverneur baisoit les mains de Déborah, et lui prodiguoit les expressions les plus aimables pour témoigner de toute sa gratitude. Il saluoit aussi de mots respectueux lord Cunnyngnam, et finit même par se risquer à lui dire, tout tremblant, que si nulle obligation ne le forçoit à quitter l'île aussi tôt, il se regarderoit comme on ne peut plus honoré qu'il daignât être son hôte. Il est déjà tard, ajouta-t-il, veuillez accepter à dîner, et l'hospitalité pour cette nuit.

Cette proposition s'accommodoit trop avec leurs projets pour être repoussée. Déborah accepta tout, et demanda, en revanche, à M. de Cogolin, la permission de lui offrir, ainsi qu'à tous ses prisonniers, le lendemain, avant le départ de son oncle, un déjeuner splendide, dont elle souhaitoit faire les frais. Puis, ayant pris une poignée d'or dans une bourse que venoit de lui remettre lord Cunnyngnam, elle la jeta sur la table, en priant M. le gouverneur de donner cela à son majordome, et de vouloir bien le lui envoyer pour concerter avec elle tout le service.

M. de Cogolin s'inclina gracieusement en signe d'adhésion.

Déborah prit la main de l'inconnu, et le conduisit dans son cachot.

Là, elle se jeta à ses pieds, dans l'ivresse de la joie, et lui dit avec effusion : Permettez-moi, monsieur, de vous manifester sincèrement les sentiments vrais que votre dévouement fait naître en mon âme, et que tout-à-l'heure j'étais par comédie. — Monsieur, vous êtes mon sauveur, vous êtes le sauveur de mon fils!... Ce pauvre enfant, né dans l'esclavage, n'oubliera jamais, non plus que moi, la dette qu'aujourd'hui nous contractons envers vous. J'ignore, monsieur, les promesses que M. Chatsworth peut vous avoir faites, mais soyez sûr, quelles qu'elles soient, que je les tiendrai au double. Nulle chose au monde ne pourra m'acquitter envers vous.

— Mylady, je suis pauvre; mais Dieu dans sa grâce m'a doué de sentiments assez riches, dont je suis fier. Je n'ai mis aucun prix à l'action que je fais en ce moment : pour votre délivrance, madame, je ne veux aucun salaire. Ce n'est point l'appât d'un gain qui m'a envoyé près de vous; ce sont vos malheurs. Madame, j'ai lu le mémoire que vous avez adressé à sir John Chatsworth, et j'ai été touché. — J'aurai usé bientôt les deux tiers de ma vie, madame, et jusqu'ici, cependant, je suis demeuré sans avoir fait une action louable. Ma vie étoit vide; je ne savois vraiment pourquoi je passois sur la terre : ma vie s'explique enfin. Un enfant naquit, il y a quarante ans, dans une cabane du comté de Sligo pour être aujourd'hui le marteau qui va briser les chaînes d'une jeune

mère captive. — Madame, un salaire détruirait le beau de mon action : ne me le détruisez pas, je vous en prie ; j'ai tant besoin de cette expiation.

— Monsieur, vous avez toute mon admiration, et je suis ravie d'engager avec vous une lutte de générosité ; mais remettons à plus tard ce beau combat. Maintenant occupons-nous sans relâche de l'issue matérielle de notre aventure. — Avez-vous, monsieur, les limes que j'ai demandées?....

— Les voici, mylady.

— Bien. — C'est sur elles qu'est fondée toute l'entreprise, qui n'en est pas moins sûre pour cela. Voyez, et dites-moi à quoi tiennent les destinées ? Sans les rugosités presque imperceptibles de ce frêle morceau d'acier, au lieu de reconquérir le monde et la vie comme je vais le faire, je serais condamnée peut-être à pourrir dans ce cachot. — Devroit-on s'étonner que la nécessité enfrenne l'honneur et la justice quand la nécessité intervertit tout, quand elle trouble la raison, la valeur, le rapport des êtres et des choses ? — Elle fait placer au pauvre qui a faim le pain avant l'honneur, comme elle me fait en ce moment placer la grossière intelligence de l'artisan qui, le premier, eut la pensée de faire ronger l'acier par l'acier, bien avant, bien au-dessus du génie du Dante et de Shakspeare. Cette mèche de fer est plus pour moi que Milton ! — Ce blasphème, devant des juges libres qui n'ont que faire d'une lime, ne mériteroit-il pas de me faire passer par les bourreaux, comme devant des juges pleins de sucs de viandes

exquises, le malheureux qui a préféré un morceau de pain à l'honneur et à l'équité? — Rétablissez chacun en sa place, et tout sera redressé. Ou donnez-moi des juges prisonniers, et je serai absoute; ou rendez-moi la liberté, et je replacerai Milton avant la lime, le poète avant le forgeron; ou donnez au pauvre des juges qui aient faim, et il sera absous; ou rassasiez-le, et il replacera le pain après l'honneur.

Voici, mylord, le plan d'évasion que j'ai mûri longuement dans le loisir, préférablement à tout autre : il est simple. Veuillez le suivre strictement, et nous aurons un plein succès.

Demain, aussitôt après déjeuner, mylord (c'est avec plaisir, monsieur, que je vous donne ce nom), vous partirez et vous retournerez sur-le-champ à La Napoule. Vous mettez à la voile, et louvoyerez de façon à n'arriver ici, pour plus de sûreté, que vers le milieu de la nuit; vous descendrez sur le flanc de l'île, à l'entrée du chenal, où vous ferez prendre terre à tout l'équipage en armes, que vous laisserez sur le rivage, faisant le guet, prêt à venir au premier signal. Et seulement accompagné de quelques hommes chargés des échelles, dans le plus grand silence, vous vous glisserez à pas de loup jusqu'aux murailles du château qui regardent le couchant. Ma fenêtre sera facile à reconnoître dans l'obscurité; j'y suspendrai une écharpe. Pour atteindre jusqu'ici, il faut que votre échelle ait environ quarante pieds.... Le reste me regarde.... Cette nuit je scierai un de ces barreaux assez profondément pour qu'il cède au premier choc.

— Agissez adroitement, mais avec la plus grande assurance. N'ayez pas de crainte; la garde de cette forteresse n'est pas forte, comme vous pourrez le voir. Elle se compose de quelques vieillards invalides. La nuit, il n'y a que deux sentinelles; l'une sur la plateforme, l'autre au pont-levis. Habituellement leurs mousquets ne sont point chargés; et souvent l'une est aveugle et l'autre sourde. Si, contre toute chance, elles faisoient une alerte et crioient qui-vive? ne répondez pas. Si elles menaçoient, ne bougez pas. Si le corps de garde s'éveillait et sortoit contre vous, prenez-le et faites-en ce que vous voudrez. Seulement, ne tuez pas ces bonnes gents, je vous en prie; que le sang ne coule pas. Mais, allez, vous pouvez être tranquille, nous ne serons point troublés. Croyez bien que ce ne sera pas le bruit de notre fuite qui les éveillera.

Notre faux lord Cunnyngnam se nommoit simplement Icolm-Kill.

C'étoit un ancien cabaretier du comté de Sligo, qui, pour avoir trempé dans quelques troubles des *Boys*, je ne sais si c'étoit dans ceux des *White*, des *Steel*, des *Oak* ou des *Peep-of-day*, avoit eu sa taverne rasée, et avoit été contraint de s'enfuir pour n'être pas pendu sans jugement, comme cela se pratiquoit. Afin d'échapper à la pauvreté, il s'étoit fait homme de mer, et tour-à-tour on l'avoit vu marchand de chair-noire, corsaire et pêcheur de baleines. Avec ses manières de cabaretier et sa tournure de

marin, il faisoit un personnage mixte assez grotesque dans son habit de velours et sa veste de drap d'or. Mais sa qualité d'étranger sauvoit tout, et même en auroit fait pardonner bien davantage. Être étranger est bien la chose du monde la plus commode!

Sir John Chatsworth le connoissoit depuis longtemps pour un homme de bon cœur et de bon courage, et, plein de confiance en son habileté, il n'avoit pas hésité à le charger d'une mission si délicate, et à remettre le sort précieux de sa pupille entre ses mains.

Dans une transe continuelle, et dans la posture la plus gênante, courbée sur l'embrasure de sa lucarne, Déborah passa toute la nuit à scier dans le haut et dans le bas un énorme barreau de fer, qu'elle avoit enveloppé de flanelle comme un malade, pour assourdir le bruit de la lime. Ses flancs si frêles furent brisés par ce travail long et pénible, et ses belles mains douces furent impitoyablement déchirées.

Le lendemain, dès l'aube du jour, tout dans la forteresse étoit en mouvement. Les prisonniers, parés de leurs plus belles hardes, rôdant de corridor en corridor, de cachot en cachot, s'appeloient l'un l'autre, échangeoient de joyeux propos. Craignant de manquer d'appétit, quelques-uns même étoient allés cueillir de la faim sur les terrasses et sur les plates-formes les plus élevées. Dans la vie droite et lisse de la cellule, dans la vie morne et stupide du cachot,

le plus vulgaire incident cause une émotion profonde.

Avant le déjeuner, M. de Cogolin invita lord Cunnyngham à visiter le Fort-Réal, et à faire dans l'île un tour de promenade.

Icolm-Kill profita très-habilement de cette occasion pour reconnoître les êtres, les abords et le site du château, et pour choisir sur le Frioul le lieu le plus commode pour opérer son débarquement nocturne.

A table, le ci-devant cabaretier fut contraint de se placer sur une sorte de thrône qu'on lui avoit fait préparer magnifiquement. Il étoit traité comme une majesté, et il en avoit même tout le prestige : son geste le plus gauche, son mot le plus lourd, émerveilloient.

On buvoit sans relâche à sa santé, et dans ces brindes, bien glorieux étoit celui qui pouvoit choquer son verre à son gobelet. Au dessert, après avoir proposé un toast à la prospérité de la France et de sa trop malheureuse sœur l'Irlande, toast qui fut chaleureusement accueilli, il demanda la permission de se retirer, et dit à M. de Cogolin qu'il avoit résolu, au lieu de retourner de suite à Sinigaglia, où il étoit consul des marchands anglois, de se rendre en toute hâte à Versailles, pour implorer du Roi la liberté de lady sa nièce, et que, bien qu'il ne reviendrait pas sans l'avoir obtenue, il espéroit sous peu de jours se retrouver son hôte.

Chacun se leva, et, pour lui faire honneur, voulut obstinément l'accompagner.

Les vétérans de la forteresse, qui avoient eu grande part aux largesses de Déborah, vinrent aussi chancelants, titubants, l'arme au bras, se mêler à ce cortège.

Au moment où lord Cunnyngnam, un pied sur la rive et un pied sur l'arrière d'une nacelle où il s'élançoit, déposa un baiser sur le front de Déborah, l'air retentit d'une salve de mousqueterie et des cris répétés de vive lord Cunnyngnam ! vive lady Déborah ! vive l'Irlande !...

Vive la France ! répondit Icolm-Kill.

La barque cingla à l'Est dans le golphe de Juan, doubla le Cap-Gros, et disparut bientôt derrière le promontoire.

A la nuit tombante, déjà tout reposoit dans le château, Déborah, pour conserver son activité, n'avoit touché aux viandes et aux boissons qu'avec la plus grande réserve. Son porte-clefs, qui apparemment n'avoit pas donné dans cette sagesse, oublia, dans son trouble, de clore la porte de son cachot, et, pour éviter toute surprise, elle fut dans la nécessité de la barricader à l'intérieur avec ses deux escabelles et son châliti.

Pendant les premières heures de la soirée, elle acheva de scier le barreau qu'elle avoit fortement entamé la nuit précédente, et le lima jusqu'à ce qu'il ne tint plus, pour ainsi dire, que par un cheveu de fer.

Elle prit ensuite son écharpe, et la fit flotter à la

fenêtre comme une voile, pour servir dans l'obscurité de signalement et de fanal.

Puis, elle écrivit et déposa sur la table ce billet, à l'adresse de M. de Cogolin.

« Que Dieu soit en aide à sa servante!...

» Le plus saint devoir du captif est de briser ses chaînes : Vous avez, mon noble et généreux ami, le cœur trop haut pour trouver mal que j'aie accompli ce devoir. Croyez-moi, ce n'est pas sans chagrin que je l'ai fait. Il y a des souffrances inouïes à tromper un homme de bien comme vous. Personne au monde est-il plus digne d'égards? mais, en cette occasion, je n'ai pu agir selon mon cœur. Possédée du démon de la liberté, pour qui fers et murs sont vains, pouvois-je ne pas aller à travers des considérations? D'ailleurs, je ne m'appartiens pas : une mère se doit à son fils.

» Je l'avoue, cela est vrai, vous aviez tant de soins pour moi; vous m'environniez de tant de galanteries; votre humanité allégeoit si généreusement le faix de mes maux et voiloit si bien la face hideuse de mon sort, que ma condition n'étoit pas absolument insupportable. Hélas! les hommes semblables à vous sont exceptionnels et ne se succèdent point. Ce n'est pas que je veuille vous amener à une pensée triste et vous montrer du doigt vos cheveux blancs : non; que Dieu fasse votre vieillesse la plus longue et la plus belle, c'est mon souhait! — Mais d'une heure à autre,

» n'est-il pas dans la loi commune que vous puissiez  
 » succomber ? Eh ! si après Trajan étoit venu Tibère,  
 » eussé-je donc été à la merci du crime comme j'étois  
 » à la merci de vos bienfaisances ?...

» J'emporte de vous un doux, un précieux, un  
 » vénéré souvenir, qui ne s'effacera jamais de ma  
 » mémoire fidèle.

» Vous avez toute la reconnaissance que peut con-  
 » cevoir le cœur de votre fille, mon père ; bénis-  
 » sez-la. »

Ceci fait, elle se mit à genoux près du berceau de son enfant, et pria le bon Pasteur de veiller sur la brebis et sur l'agneau, sur la veuve et sur l'orphelin : elle implora Dieu afin de trouver grâce devant lui comme Agar et Ismaël, et le supplia de lui envoyer un bon Ange pour conduire son entreprise et la couronner de succès.

Debout, palpitante d'inquiétude, immobile, l'oreille collée à la fenêtre et la main roulée en porte-voix et collée à son oreille pour en élargir la conque et doubler la finesse de son ouïe, elle compta onze heures, minuit, une heure.... Vaine attente ! son libérateur ne paroissoit point. Elle n'entendoit d'autre bruit que le clapotement et le floflotement de la mer que fouettoit un violent maëstral, et les meuglements des phoques, qui se jouoient sur le sable et plongeient.

Le rossignol vint enfin promener ses mélodieuses broderies sur cette pédale monotone. A ces accents

elle se troubla, et se remit à genoux, pour se rassurer en priant.

Son esprit s'étoit empli subitement de sombres appréhensions : depuis que cet oiseau avait chanté à son arrivée aux portes de Paris, où tant d'infortunes l'attendoient, il étoit devenu, pour son âme superstitieuse, un objet de funeste présage.

Tout-à-coup elle jeta un cri d'épouvante.

En soulevant les yeux, elle avoit aperçu une ombre noire qui s'agitoit et se dessinoit entre la fenêtre et l'azur du ciel.

— Silence, mylady, silence; n'ayez pas peur, c'est moi, Icolm-Kill.

— Ah! c'est vous, mylord!... Bénie soit votre venue!...

Dans son transport, Déborah s'élança contre la fenêtre et couvrit de baisers la main de Cunnyngham qui ébranloit le barreau scié. Le barreau se rompit au premier choc d'un maillet.

— Tout marche à souhait, mylady. Nous n'avons vu ni entendu âme au monde. La nuit est obscure : allez, vous êtes sauvée! Conservez bien le calme de votre esprit; vous avez besoin de sang-froid et d'agilité pour sortir par ce sabord, pour descendre par cette longue échelle flexible, qui tremble sous le poids du corps, et vacille comme des haubans. — Courage, mylady, courage, hâtons-nous!

Déborah tira doucement son enfant hors de son berceau, et l'enveloppa tout entier dans un manteau pour étouffer ses cris s'il venoit à s'éveiller; et elle

le remit à Icolm-Kill, avec les recommandations maternelles les plus tendres.

Puis, elle se glissa sur l'échelle, et descendit avec une légèreté et un aplomb indicibles; et, plus prompte qu'une gazelle, et plus emportée qu'une lionne qui suit le ravisseur de son lionceau, elle traversa, sur les traces de Cunnyngham, des fourrés de phylarias, de lentisques et d'alaternes; et, après avoir franchi une clairière de lavandes, elle arriva vers *l'ancien-logis-aux-chevaux*.

Là, une troupe de matelots, comme des Maures, appuyés sur leurs longues carabines, faisoient le guet sur le bord du rivage.

A la vue de Déborah, ils ne purent retenir un cri de joie. Touts se prosternèrent, et Déborah se jeta la face sur le sable.

Jamais cantique ne fut plus solemnel, jamais encens ne s'éleva jusqu'à Dieu plus pur et plus suave, que ce silence d'actions de grâces.

Puis on s'élança dans les canots, on joignit le sloop, on mit à la voile, et, avec la vélocité d'un pirate, on gagna la haute mer.

Déborah ne voulut prendre aucun repos, et, avec tout l'équipage, elle demeura sur le pont du navire, épiant l'aube, pour solemniser le jour de sa délivrance et voir le soleil levant éclairer de ses rayons sa liberté.

Vingt siècles auparavant, après l'expulsion de Denys le Tyran, les Syracusains avoient rendu ce touchant hommage à cet astre, et étoient allés le saluer à son lever, pour lui apprendre qu'il éclairait

enfin, et lui jurer que désormais il n'éclaireroit plus qu'un peuple libre.

Dès que les vigies eurent crié du haut des huniers : Soleil! Soleil! Soleil! et que le roi des cieux eut levé sa tête à l'horizon et secoué sa crinière d'or sur les mers, Déborah prit son fils dans ses mains, et, le suspendant fièrement au-dessus de sa tête, elle le lui présenta face à face.

Et tous les matelots, agitant leurs chapeaux et faisant flotter leurs ceintures, entonnèrent d'une voix grave cet hymne à la patrie :

Irlande, notre mère, tu souffres, l'Anglois t'a chargée de chaînes; mais toujours tu es belle! mais nous t'aimons toujours!

Il t'a plongé un couteau entre les deux mamelles, et sans cesse il retourne ce couteau dans la plaie; ton sang se mêle à ton lait, et tes larmes à ton sang.

Irlande, notre mère, tu souffres, l'Anglois t'a chargée de chaînes; mais toujours tu es belle! mais nous t'aimons toujours!

A l'horizon, un jour se lève sur la verte Erin, où la Liberté plongera son bras dans la gueule du lion britannique, et ira jusqu'en son ventre lui arracher le cœur.

Irlande, notre mère, tu souffres, l'Anglois t'a chargée de chaînes; mais toujours tu es belle! mais nous t'aimons toujours!





#### XIV.

**F**ITZ-HARRIS ne savoit pas, le pauvre fou, ce que c'est que le cœur d'une femme blessée, et surtout le mauvais cœur d'une mauvaise femme blessée. Il s'étoit avisé de croire, le pauvre fou, que madame Putiphar ne seroit pas inexorable à son égard. Il s'étoit dit : ma supplique est si suppliante, elle se prosterne si bien à ses pieds, qu'il est impossible que son cœur, que le cœur d'une femme, de la femme la plus implacable même, n'en soit pas touché. Le pauvre fou ! Aussi, comme nous l'avons vu, la réponse brève et féroce de la favorite expirante le frappa-t-elle, comme à l'improviste, d'un coup de poignard. Quant à Patrick, il avoit, lui, trop de sens et savoit trop bien son monde pour s'être leurré un seul instant d'un pareil espoir. Chez lui, le monosyllabe fatal n'apporta pas le plus léger dérangement. On eût dit, tant il se monroit peu désappointé, que sa bouche l'avoit proféré et que sa main l'avoit écrit. — Rien ne pouvoit ramener au calme et à la raison l'esprit égaré de Fitz-Harris : il demouroit inconsolable. Il lui sembloit, quoi qu'on pût dire, que c'étoit fait de lui, que c'en étoit fait

de sa liberté. Il lui sembloit, affreux pressentiment ! que la porte du Donjon venoit de se murer ; il lui sembloit qu'il venoit de contracter avec les pierres de son cachot, avec ses fers, un hymen indissoluble, un hymen éternel, ne devant rompre qu'à la mort.

La conduite de l'honnête M. de Guyonnet, honorable en général, fut on ne peut plus louable en cette occasion. Vivement affecté du grand chagrin de Fitz-Harris, il s'empessa d'unir ses soins aux soins fraternels de Patrick, pour l'ôter à sa désolation. Il n'est sorte de bonnes paroles qu'il n'ajoutât aux caresses et aux bonnes paroles que Patrick lui prodiguoit. Les promesses sembloient ne lui rien coûter, et cependant les promesses de M. de Guyonnet n'étoient pas vaines, il tenoit toujours plus qu'il n'avoit promis, sans compter qu'il promettoit moins encore qu'il ne faisoit spontanément. A partir de cette époque surtout, je ne sache pas que nos prisonniers aient jamais sollicité de lui quelque grâce qu'ils ne l'aient obtenue, ni qu'il fût une seule faveur dans le domaine de sa charge et de ses devoirs, dont il ne les ait fait jouir. Il alloit même quelquefois au-devant de leurs désirs, et passoit même à Fitz-Harris ses caprices d'enfant, comme l'eût fait un père dans sa foiblesse. Lorsqu'il avoit retiré nos deux victimes du premier cachot où elles avoient été ensevelies, pour hâter leur rétablissement il leur avoit accordé une heure, chaque jour, de promenade dans le jardin. Cette attention étoit rare et délicate ; cependant il fit plus encore : il permit à Fitz-Harris, pour le dis-

traire dans son abattement de se promener sur la plate-forme du Donjon, d'où l'on avoit la vue la plus étendue et la plus superbe. Quelquefois il le grondoit doucement; pour le rendre au courage il l'accusoit d'en manquer, et lui prouvoit, ou tout au moins s'efforçoit de lui prouver, que l'heure de désespérer n'étoit pas venue, que le refus de Madame Putiphar devoit être sans conséquence, puisque son règne étoit passé, et qu'il étoit impossible, quelque persévérante que fût sa haine, qu'elle lui survécût, et qu'elle étendît ses effets au-delà de la tombe. — Un jour, même, pour ces dernières raisons, il voulut engager Patrick à écrire à son tour à M. le lieutenant-général de police; mais Patrick n'en voulut rien faire.

Et il fit bien.

Qu'auroit-il obtenu? Par un mauvais charlatan en manière de magistrat, M. de Sartine, si toutefois, contre toute vraisemblance, cet homme eût dérogé jusque-là de lui répondre, il se seroit fait dire pour son compte : — Bien que madame Putiphar soit descendue dans la tombe, vous n'en devez pas moins expier jusqu'au bout l'outrage que vous avez fait au Roi en la personne de sa servante. — Puis, pour le compte de son ami, il se seroit fait appliquer sans doute ces tristes et honteuses paroles répétées depuis onze ans à un loyal gentilhomme courbé sous le poids des années et sous le poids de ses fers, qui s'éteignoit sous ces même voûtes, pour un crime tout semblable au crime de Fitz-Harris : — Ou vous êtes l'auteur des vers en question, ou vous connois-

sez celui qui les a faits; dans le second cas, votre silence opiniâtre vous rend aussi coupable : nommez-le, et vous êtes libre. — Fitz-Harris eût-il été capable d'un pareille indignité, qu'il lui auroit été aussi impossible de faire cette délation qu'à Pompignan de Mirabel : c'étoit le nom de ce vieillard.

La mort de madame Putiphar n'apporta pas, chose atroce, absurde, inouïe ! le plus léger adoucissement au sort affreux des infortunés qui pourrissoient à cause d'elle, dans toutes les bastilles d'État. Pas un au Donjon ne secoua ses chaînes, pas un ne vit tomber ses verrouils, pas un, dis-je ! ni le baron de Venac, capitaine au régiment de Picardie, qui depuis dix ans exploitoit le tort de lui avoir donné un avis, qui, tout en intéressant son existence, pouvoit aussi humilier son orgueil ; ni le chevalier de la Rocheguerault, natif de la province de Galles en Angleterre, et arrêté dans Amsterdam, que depuis dix-sept années, ô mon Dieu ! on détenoit dans cette sombre forteresse, parce qu'il avoit été soupçonné d'être l'auteur d'une brochure, *la Voix des Persécutés*, qui avoit déplu autrefois à madame la favorite ; brochure que le malheureux ne connoissoit même pas ; ni je ne sais plus quel certain gentilhomme de Montpellier, dont le nom m'échappe ; ni vingt autres que je ne saurois même indiquer du doigt.... La tyrannie a des secrets impénétrables.

Combien Patrick dut-il se féliciter de ne s'être point laissé aller au conseil de M. de Guyonnet ! Combien dut-il s'applaudir de son silence, quand, à

quelque temps de là, il vint à apprendre, sans doute, la translation de la Bastille au Donjon, et l'étroite et cruelle réincarcération, par l'ordre de M. le lieutenant-général, de HENRY MASERS DE LATUDE.

Ce qui fut plus efficace que les douces raisons de Patrick, et le zèle de M. de Guyonnet, ce qui contribua le plus à tirer Fitz-Harris de son état de mélancolie, ce qui l'en sortit même décidément, ce fut un envoi de son oncle, l'abbé de Saint-Spire de Corbeil, qu'il reçut vers la fin de cette année. Peu de temps après le refus et le trépas de la Putiphar, dans le plus fort de sa douleur, Fitz-Harris, pour l'informer de son sort, lui avoit écrit une magnifique lettre toute échevelée.

Cet abbé d'abbaye, ce vrai abbé, étoit un simple et digne homme, qui avoit pris soin de Fitz-Harris dès son enfance, et qui l'aimoit beaucoup. Touché mortellement des malheurs de son neveu, il lui avoit donc fait remettre, en réponse, une lettre pleine d'affection et de consolations pressantes : car il est quelques rares cœurs, ceux-là Dieu ne les prodigue pas, sur lesquels le malheur d'autrui fait une incision, comme un outil sur l'écorce du palmier, et qui, comme le palmier, laisse fluer, par cette incision, un vin généreux. L'amitié de cet homme, comme tant d'amitiés, ne tenoit pas seulement table ouverte de paroles : elle avoit la bouche plus sobre que les mains. Sa lettre, en un mot, dans laquelle il promettoit de s'employer sans repos, et d'user de tout son crédit et de toutes ses forces pour arracher Fitz-

Harris aux harpons de la haine, où, pauvre enfant, sa vie s'étoit fatalement accrochée; sa lettre, dis-je, étoit éloquemment accompagnée d'un petit sac de quinze cents livres.

Dans sa joie, Fitz-Harris prit cette somme, la mit en un monceau et en fit trois parts : une pour sa vieille mère, une pour Patrick, une pour lui. Celle de sa mère fut promptement envoyée. Patrick, avec sa délicatesse accoutumée, refusa la sienne. — Rien, mon doux ami, dit-il à Fitz-Harris, ne divise notre amitié ni notre sort; ne partageons donc point le champ de notre misère, n'y plantons point de haies. Ce que j'ai, ce que je voudrois avoir est à toi; ce que tu as, ce que tu voudrois avoir est à moi : cela suffit. Assis au même feu, à la même table, emprisonnés sous la même voûte, va, sois tranquille, quoi que tu fasses, mon frère, tu me trouveras toujours ton convive, là, inévitablement.

Resté maître de deux parts, voici Fitz-Harris embarrassé sur l'emploi de son argent, comme un enfant qui, au milieu d'une foire, a quelques sous à lui dans sa main. Cette grave affaire l'occupa si fortement qu'il en devint tout silencieux. Après y avoir rêvé tout le jour, les deux coudes appuyés sur son trésor, il y rêva encore toute la nuit. Enfin, le lendemain : — Mon choix est à peu près fixé, dit-il tout joyeux à Patrick, sauf meilleur avis; voici ce que j'ai arrêté et ce qu'il nous faut acheter avant tout. D'abord, un collier d'argent pour Cork, une grande buire en grès de Flandre, deux pots du Japon,

quelques tableaux et un clavecin. A cette nomenclature, Patrick, qui n'avoit pu s'empêcher de sourire, prit la main de Fitz-Harris, et, la serrant affectueusement : — Merveilleusement trouvé ! Tout cela est charmant, dit-il, délicieux ! Mais, mon bon ami, ne seroit-il pas bien de songer aux choses essentielles dont notre corps et notre esprit peuvent avoir faute, avant de nous donner tous ces objets de luxe ? Ce mot, objet de luxe, parut traverser les idées de Fitz-Harris et le contrarier. — Objets de luxe ! reprit-il, qu'appelles-tu objets de luxe ? Un collier pour Cork ? Il y a si long-temps que je lui en ai promis un magnifique ! Une buire en grès de Flandre, pour remplacer notre ignoble cruche à eau ? ce n'est certes pas là un objet de luxe. La demi-livre de tabac que chaque mois le Roi nous donne traîne toujours de tous côtés et se gaspille ; un pot du Japon pour la mettre et un autre pot du Japon pour mettre des marguerites et des roses : ce n'est certes pas là de la profusion ; d'ailleurs, j'aime tant les beaux vases ! j'aime tant les belles porcelaines ! Quelques estampes, quelques fêtes galantes de Watteau, pour égayer un peu ces murailles noires et nues, ce n'est pas trop. Un clavecin !... combien de fois tous deux avons-nous regretté de n'avoir pas quelque instrument pour abrégér les heures lentes et taciturnes de notre captivité, pour chercher dans l'étude et les charmes de la musique l'oubli passager de nos maux ! Oui, oui, il nous faut un clavecin ! La musique fait tant de bien ! Te souvient-il combien la plus naïve mélodie vous

remet de frais dans le cœur. Oui, oui, il nous faut un clavecin ! n'est-ce pas, Patrick?...

A de si invincibles raisonnements Patrick feignit de se rendre. Ces fantaisies de Fitz-Harris pouvoient être des folies, mais dans sa situation, mais dans l'état de son esprit, c'étoit de cela, rien que de cela, que Fitz-Harris avoit besoin. Patrick, l'ayant compris de suite, auroit regardé comme une cruauté de le poursuivre davantage de ses froides représentations. Le raisonnable, tout raisonnable qu'il est, n'en est pas moins parfois très-fâcheux et tout-à-fait à éviter. Un homme qui s'ennuie et qui n'a pas de manteau pour cacher les trous de son pourpoint vient-il à recevoir une somme : la raison voudra qu'il s'achète un manteau, la folie, qu'il la suive dans les tavernes. Dans ce manteau, il s'emmailletteroit avec son ennui ; ce manteau deviendrait son linceul. Mais dans les tavernes, avec ses trous aux coudes et son collet râpé, en compagnie de joyeux débauchés, il se délivrera de son mal ; il reprendra du cœur au ventre, et, bientôt remis en selle, il rentrera à toute bride dans la vie. — Le raisonnable est très-souvent mortel. La folie est quelquefois de la raison ; la raison est quelquefois de la folie. Il est de certains cas où vraiment la raison a un air si bête, où la logique a une tournure si absurde, qu'il faudroit avoir bien du sérieux pour ne pas leur éclater au nez.

Si la surprise de Patrick, lorsque Fitz-Harris lui avoit fait connoître l'emploi qu'il désiroit faire de son argent, avoit été grande, la surprise de M. de

Guyonnet fut plus grande encore. A son tour, avec tous les ménagements qui sont dus à un malade, il essaya de lui adresser quelques réflexions assez sages ; mais jamais il ne put en venir à lui faire comprendre qu'il avoit des besoins plus réels et plus pressants, et qu'un clavecin ou des pots du Japon n'étoient pas des objets de première nécessité.

Grâce à la bienveillance de M. de Guyonnet et à sa complaisance infatigable, Fitz-Harris eut bientôt en sa possession ce qu'il avoit si ardemment rêvé ; je vous laisse à penser dans quelle aise et quel ravissement il dut être, et avec quelle satisfaction il dut voir la porte de sa geôle s'ouvrir pour laisser entrer tour-à-tour chacun de ses désirs réalisés.

Ces premières emplettes n'avoient pas absorbé tous ses fonds ; mais de nouveaux achats qu'il fit avec non moins d'empressement, à savoir : un trictrac, un échiquier, un bilboquet, deux jeux de dominos, dont les dés d'ivoire étoient presque in-8°, et dont un étoit destiné à M. de Guyonnet ; quelques ouvrages que Patrick avoit exigés, une provision de cartes à jouer, du vin d'Espagne, quelques flacons de liqueur, et quelques livres de sucre et de thé, ne tardèrent pas à mettre son escarcelle à sec. Et si l'ordre de sa mise en liberté fut arrivé seulement un mois après le généreux envoi de son oncle, et que pour faire baisser le pont-levis il eût fallu seulement qu'il donnât un écu, il seroit resté en affront. Mais cet ordre ne vint pas.

Il ne devoit jamais venir.

Au milieu de tous ses nouveaux jouets, au sein de l'espèce d'aisance et des plaisirs qu'il venoit d'appeler dans sa prison; oublieux, léger, inconséquent, Fitz-Harris, pendant quelques mois, vécut dans une sorte de bonheur. Mais ce bal, mais cette mascarade, qu'il venoit pour ainsi dire de donner à son infortune, eurent, comme toutes les fêtes, un lendemain triste et morne. Les roses et les marguerites se fanèrent dans leur pot du Japon, les fêtes galantes de Watteau s'enfumèrent avec les murailles; le clavecin devint rauque. Ses ennuis, qui n'avoient été que suspendus et non pas taris dans leurs sources, revinrent plus acharnés et plus profonds. La liberté est un besoin inexorable.

L'estime que M. de Guyonnet avoit conçue pour les deux jeunes privilégiés ne s'étoit point affoiblie; l'intérêt qu'il avoit pris à leur sort ne s'éteignoit point. Le chagrin naif de Fitz-Harris, la résignation de Patrick, le touchoient; car la pitié habitoit dans le cœur de cet homme. Tous les jours, depuis assez long-temps, comme s'il s'en fût imposé le pieux devoir, il venoit passer quelques moments auprès d'eux. Ces moments étoient consacrés au jeu ou à d'agréables causeries. Il se plaisoit à enseigner le trictrac à Fitz-Harris et les échecs à Patrick. Quelquefois il leur apportoit des nouvelles de la ville et des scandales de la Cour. Le plus souvent on parloit de l'Écosse, de l'Angleterre et de la pauvre Érin. La chronique de sa jeunesse, les événements dont il avoit été le témoin, et les souvenirs qu'il avoit assez bien recueillis durant une longue carrière à travers ces temps cu-

rieux, offroient aussi une mine assez féconde. Mais par-dessus tout, il y goûtoit un plaisir sombre, Fitz-Harris aimoit à l'entendre raconter l'histoire et la captivité des malheureux qui depuis cinq siècles consécutifs étoient venus tour-à-tour languir ou mourir dans les interstices de ces épaisses murailles, dans les boulines de ce colombier de la mort. Enguerrand de Marigny étoit l'alpha de cet horrible alphabet d'infortunes secrètes ou dévoilées, dont Mirabeau devoit être l'omega.

Enguerrand de Marigny ! — Mirabeau ! ce fut un roi qui forgea le premier anneau de cette chaîne dont le dernier anneau étrangla la royauté.

Sur les murs de la chambre de pierre octogone qu'habitoient nos deux compagnons, le nom du comte de Thunn se trouvoit écrit plusieurs fois, comme on sait. Ce comte de Thunn étoit un seigneur d'une ancienne noblesse de l'empire, qui de but en blanc fut jeté au Donjon parce qu'il étoit l'ami d'un ennemi du lieutenant-général de police. La comtesse son épouse fut elle-même traînée à la Bastille pour avoir sollicité avec instance sa liberté ; et son fils, qui servoit alors le Roi dans l'armée d'Italie, pour avoir réclamé l'élargissement de sa famille, fut à son tour mis à Vincennes, où il n'eut pas la satisfaction de voir son père : on lui cacha qu'il étoit près de lui. Au bout de onze années de détention, le comte de Thunn mourut, sans savoir non plus que son fils languissoit dans le même donjon, et celui-ci n'eut pas même la triste consolation d'embrasser son père

expirant. Un jour M. de Guyonnet, à la sollicitation de Patrick, je crois, vint à parler de cet intéressant malheur. A peine avoit-il achevé son récit que Fitz-Harris, qui avoit paru vivement affecté, surtout des dernières circonstances, se leva et s'écria avec l'accent de la colère : — Savez-vous, M. de Guyonnet, que c'est une chose abominable que cela? On conçoit le mal fait dans un but, dans un but même criminel; on conçoit le mal profitable; on conçoit que pour le détrousser on égorge un homme qui passe; on conçoit que le Caraïbe rôtisse son prisonnier et le mange, on conçoit qu'on écorche son ennemi pour faire de sa peau une selle : cela est bien, cela est sage; mais ce qui révolte, c'est le mal fait par bon plaisir, c'est le mal insignifiant, c'est le mal que rien ne réclame; ce sont les petites cruautés de toutes les heures, les petites barbaries raffinées, les atrocités mignonnes qu'on pratique dans les bastilles! Quand la société a mis l'être nuisible hors d'état de lui nuire, l'action de la société doit s'arrêter; et si elle a parfois le droit, comme elle se l'arroge, d'ôter la vie, son bourreau doit avoir une lame forte qui tranche vite et court, et non point une épingle!... Une prison c'est une tombe, c'est un asyle de mort, c'est un asyle sacré dont les murs ne doivent point prêter l'oreille à la colère, dont la garde ne doit point prêter main-forte à la haine. Le père et le fils sont prisonniers dans la même forteresse, leurs fosses sont contiguës; cacher au père que les gémissements qu'il entend dans la muraille sont les gémissements de son fils,

cachez au fils que les chaînes qui passent et repassent sur la voûte sont traînées par son père; quand leur sort est commun, les laissez sur leur sort dans une ignorance réciproque et cruelle! sous le faix de onze années de désespoir, le vieillard succombe... ne point les réunir dans un même cachot, pour qu'au moins le père expire dans les bras de son fils, pour qu'au moins le fils recueille le dernier soupir de son père; abomination!... Eh! qui demandoit cela? Étoit-ce le Roi, étoit-ce la Loi? La Loi ne sauroit enjoindre d'aussi basses coquineries. Mon Dieu! qu'est-ce que cela auroit donc fait que le père eût pressé la main de son fils, que le fils eût baisé les cheveux blancs de son père? A qui donc importoit cette lente et cruelle barbarie? Qui donc en avoit dicté le programme?... A cette chose sans nom, cette chose exécrationnable; qu'est-ce que le royaume gaignoit donc en lumières, en paix, en grandeur, en opulence? Où donc étoit la morale de cette opiniâtre atrocité?... Oh! c'est un fait horrible!... Malheureux comte de Thunn!...

Mais, Saints-du-Ciel! j'y songe; puisqu'il en est ainsi, qui me dit que ma vieille mère n'est pas derrière cette muraille, n'est pas sous cette voûte; ma vieille mère, qui m'appelle, qui prie et qui pleure, qui se meurt peut-être! Ah! pitié! pitié!... La mort plutôt!... Brisez-moi la poitrine, ouvrez-moi le cœur; j'ai là un sanglot qui m'étouffe... Mais, que dis-je? Ah! pardon, pardon, mon esprit est égaré; pardon, M. de Guyonnet; vous, vous êtes bon, vous êtes un homme; non, non, ma mère n'est pas là, n'est-ce

pas? ma vieille mère n'est pas là, vous me l'auriez dit. Sa majesté le lieutenant-général de police et le Roi ne l'ont pas plongée dans cette caverne pour avoir imploré la miséricorde de leur cœur de pierre; le Roi n'a pas dressé le menu de mon supplice, et n'a pas dit : La mère ne verra pas le fils, le fils ne verra pas la mère.

Après tout, n'est-il pas curieux, sinon exécrable, que certains hommes, quand la fantaisie leur en prend, puissent accommoder ainsi leurs semblables, et n'est-elle pas bien faite la société où de pareilles infamies se commettent sous le couvert du Roi et dans la ruelle de la Loi? Là, soyez franc, M. de Guyonnet, comment trouvez-vous ce royaume?... Oh! la Loi ici n'est pas de fer; c'est un gâteau de cire qui s'allonge, s'accourcit, se roule, se déroule, se ploie et se plie, et prend à chaque instant mille formes nouvelles sous le pouce du Roi ou des compères du Roi. La Loi ici c'est une courtisane qui fait la pluie et le beau temps. La Loi..., mais, que dis-je? il n'y a plus de Loi : il y a long-temps que la Loi est défigurée. D'abord elle étoit pure, elle étoit juste, comme tout ce qui vient de Dieu ou du peuple; mais la monarchie a surpris sa chasteté; mais la monarchie l'a subornée; mais la monarchie l'a habitée; et de cet inceste est sortie une race de fils de la main gauche, une couvée de bâtards qui se sont substitués à leur mère après l'avoir étouffée. Eh! voilà la hideuse pululée qui nous régit? voilà au nom de qui l'on nous taille et l'on nous rogne!... La Justice autrefois vigi-

lante fermière, faisant valoir la Loi au profit du peuple, aujourd'hui sourde, hébétée, somnolente, mange, dans l'écuelle du Roi, le plus pur du sang de ses sujets, auxquels, au lieu de pain de pur froment, elle ne livre plus qu'un pain de pavots et d'ivroie, qu'un pain amer qui donne des vertiges.... — Je vous étonne, M. de Guyonnet; ces paroles de colère vous semblent étranges dans ma bouche; il est vrai, autrefois j'étois incapable d'une idée qui ne fût pas frivole, mais la prison m'a mis plus de plomb dans la tête; le malheur a consumé ma jeunesse et m'a ridé le cœur. Tout ce qui s'est accompli sur moi et autour de moi m'a donné à penser. J'étois heureux, j'étois bon : la souffrance m'a aigri; je sens là que je change; je sens là que je deviens méchant.

Ainsi le comte de Thunn, parce qu'il étoit l'ami d'un homme vertueux, M. de Brurauté, qui ne l'étoit pas d'un M. d'Argenson, un valet dont le Roi remplissoit les poches de blancs-seings, est traîné au Donjon; ainsi sa compagne, arrachée des bras de sa fille, est jetée à la Bastille; ainsi son fils est chargé de chaînes; après onze années de captivité dans un cachot contigu au cachot de son fils, ainsi le vieux comte de Thunn meurt seul, abandonné comme une bête hydrophobe.... Eh! c'est là tout!... On plonge une famille dans la désolation; on tue le chef, on écartèle chaque membre.... Eh! c'est là tout?... Les hommes en gardent ou en perdent mémoire; l'histoire le tait ou le consigne; eh! c'est là tout?... C'est un fait passé avec d'autres faits passés.... Eh!

c'est là tout ? eh ! tout est dit ?... — Non, non ce n'est pas tout ! non, non, tout n'est pas dit ! c'est impossible, ce seroit trop inique, ce seroit trop atroce. Patience ! l'ouvrier recevra son salaire. Après l'affront, la vengeance ! Croyez-moi, le drame qui se joue aura un dénouement ! Prions Dieu qu'il ne soit pas terrible !...

Hélas ! tandis que je m'apitoye sur des mânes, infortuné comte de Thunn ! tandis que je pleure sur ton sort, j'oublie le mien, non moins affreux. Au fait : eh ! pourquoi suis-je ici ? Quel est mon crime ? Des gents de police qui font métier de faire des coupables, ont dit que j'avois dit je ne sais quoi sur une pas grand'chose qui s'étoit prostituée au Roi, et à qui le Roi prostituoit la France. Le beau dommage, oui-da ! quand j'aurois dit ce qu'on dit que j'ai dit. — Sans doute pour faire l'empressé, pour faire l'aimable enfant, pour s'attirer sur l'épaule un coup d'éventail protecteur, ou pour procurer de l'avancement à quelque campagnard de sa famille, M. le lieutenant-général de police commanda mon crime et mon arrestation. Qu'on puisse ainsi disposer de la destinée d'un homme, que les limaces de Cour, que les suppôts de police puissent ainsi jouer à pair ou à non avec le sort des gents de ce royaume, c'est une perturbation ! c'est une honte !... Et l'on subit cela ? et l'âne, qu'on appelle le peuple, ne rue pas ?... Oh ! non, l'animal n'est pas dangereux. Accoquiné à l'écurie que la monarchie lui a faite, qu'il ait litière fraîche et paille au râtelier, peu lui importe le reste ! Il prête volon-

tiers le dos à l'ignominie. Le bât de la servitude lui va mieux que le bât de la gloire.

Admettons un instant, s'il le faut, que jadis je me sois permis une irrévérence à l'égard de la Chimène du Roi; — mais cette femme est morte, oubliée; ses cendres depuis long-temps sont froides. D'où vient que sa colère est debout? d'où vient que la torche de sa haine brûle encore! Qui donc s'est fait l'héritier de ses ressentiments?... Vengeurs posthumes de l'honneur absent d'une belle, Don-Quichottes, valets, ardélions, magistrats irréprochables qui servez de bouclier au putanisme, jusques à quand me tiendrez-vous dans les fers?... Pharaon sans doute a convolé à de nouvelles amours; que fait donc la nouvelle sultane? Tout en jouissant du présent, tout en se promettant l'avenir, ne pourroit-elle jeter en arrière un regard de compassion, et mettre un terme aux trop longues souffrances que sa devancière a amoncelées du fond de l'alcôve royale? Seroit-ce que chez les filles comme chez les rois les nouvelles dynasties ne soient que de nouvelles dynasties de maux?

Encore un coup, répondez! au nom de qui suis-je encore à la chaîne? Qui donc veut ma perte? Le Roi ou la France? La France n'est pas la confidente de la Cour ni de la police; elle ignore et sans doute ignorera toujours ma destinée. On ne lui dit pas tout à la France; on ménage sa honte. Quant au Roi personnellement, il règne peu et gouverne encore moins : c'est un roi de fayence! Peu lui importe

qu'on fasse paille ou foin de ses sujets. D'ailleurs, seroit-il méchant, ce que je ne saurois croire, eût-il ordonné à ses subalternes de me faire du mal, qu'on pourroit bien sans grand scrupule lui désobéir en ce point, comme en tant d'autres. Il seroit si facile de tromper la voracité de Saturne !

Quand on veut un cheval on s'adresse à un maquignon ; quand on veut du vin on va au cabaret ; mais à quelle porte frapper pour qu'on vous fasse droit?... On regorge de justiciers, mais on chôme de justice ; on ne la rend, on ne la vend, ni on ne la donne. — Allons ! messieurs du Parlement, vous qui avez la main haute, de grâce, un peu de zèle pour l'innocent ! Assez de robes noires s'exterminent après les coupables. C'est assez jongler avec Jansénius ; vous êtes de grands casuistes, on le sait. Allons, messieurs, levez-vous et partez ! Pour défendre l'opprimé, pour sauver l'innocent, il n'est besoin d'être en rang comme des chaises d'église, sous les lambris sonores d'un palais. Hola ! messieurs, hola ! vous ajusterez une autre fois les marteaux de vos perruques, laissez là vos Philis ; chaussez l'éperon, ceignez l'épée ; à cheval, à cheval ! volez où l'on pleure, volez où l'on pousse d'éternels gémissements ! Pénétrez dans les bastilles, descendez dans les cachots ; faites combler les citernes ; rendez à la vie, au monde, à leurs familles, les gents d'honneur qu'on y tient ensevelis, les gents de cœur qu'on y exténue ! Et si Pharaon par hasard vous demandoit pourquoi vous avez pris sous vos bonnets d'agir ainsi, vous lui direz, vous qui savez si bien

faire les remontrances : — Sire, c'est une sainte besogne que nous avons faite là. Sire, nous sommes les concierges des droits de vos sujets, et non les greffiers de votre bon plaisir. Sire, nous sommes le sceptre du peuple et non la hallebarde du Roi. Sire, chacun son métier : notre apostolat à nous n'est pas le vôtre ; nous, Sire, nous sommes pour défaire le mal ; tant pis pour vous !

Mais non, compagnons de misère, vous qui, comme moi, avez été condamnés à une éternelle souffrance, soyez tranquilles, pourrissez en paix dans vos basses-fosses ! Allez, messieurs du Parlement, ne vous troubleront point ; ils sont couchés sur des roses !

Beaux philosophes, vous aurez beau dire, ces temps que vous calomniez valaient mieux que celui-ci. Là, derrière ce donjon, non loin de ce château, venez, et vous verrez encore le tronc vermoulu du chêne sous lequel s'asseyoit un roi chevalier pour rendre la justice à tout venant. La justice alors émanoit du Roi. Oh ! si seulement pour un seul jour l'ombre de ce preux pouvoit rejeter son suaire, et venir se rasseoir au pied de cet arbre, que de maux seroient réparés ! De quelle noble colère ne seroit-il pas saisi quand on viendrait lui dire : — Sire, là-haut, dans ce donjon, on retient dans les fers un jeune homme, que dis-je ? deux braves jeunes hommes, à cause d'une femme folle de son corps, qui vivoit avec le Roi votre fils. — Le Roi mon fils ! s'écrieroit-il ! non ; non, cet homme n'est pas mon fils ; cet homme n'est pas de ma tige ; cet homme n'est pas de ma maison ! ce

n'est pas là mon sang, ce n'est pas là ma race ! c'est un bâtard !...

Je crie, je pleure, je m'épuise, je déblatère ; mais à quoi bon ? ma condition est toujours là, immuable. De quel côté que je me tourne, je me trouve toujours avec elle face à face. Je le vois bien, c'est une chose écrite, il faut que je périsse !... Abomination !... Oh ! mon Dieu ! encore une fois, que suis-je donc, qu'il faille pour l'équilibre du monde que je sois dans ce cachot. Qu'importe qu'il soit là ou ailleurs, le pauvre atôme ! Allez, M. de Guyonnet, vous pouvez sans crainte me mettre dehors ; le soleil ne s'obscurcira point ; les morts ne sortiront point de leurs sépulcres.

Ici Fitz-Harris se tut : il n'étoit pas au bout de sa colère, mais il étoit au bout de ses forces ; la voix lui manqua. En rôdant à grands pas dans sa prison, il avoit répandu cette longue déclamation avec un courroux si réel, ses lèvres avoient humecté chaque parole de tant de venin, que, comme avec une arquebuse qui a du recul en frappant l'ennemi, il s'étoit frappé lui-même. La pierre, en s'échappant avoit déchiré la fronde. Pour cacher les larmes qui tomoient de ses yeux il jeta ses bras autour du col de son ami, que cette sortie avait tristement ramené sur le terrain de son infortune, et plongé dans une émotion presque aussi grande. M. de Guyonnet, qui avoit tout écouté avec une patience religieuse, qui même quelquefois n'avoit pu se défendre de sourire aux mots les plus heureux et les plus sanglants, bien qu'un peu troublé, s'efforçant de prendre légèrement la chose,

se mit à moraliser Fitz-Harris avec toute sa bonté et toute sa grâce habituelle. — J'étois loin, mon brave compagnon, de vous soupçonner si mauvais, lui disoit-il; mais vous êtes, tout de bon, un misanthrope redoutable; vous êtes fâché tout rouge contre l'univers. Votre infortune est grande, je l'avoue; mais elle aura un terme, mais il y a pire encore. Ne vous montez pas la tête, soyez plus résigné; vous n'êtes, mon cher compagnon, croyez-le bien, ni le doyen ni le prince des malheureux. A vous escrimer ainsi contre le moulin à vent de la monarchie, prenez garde, pour vous emprunter une excellente expression, de sembler aussi un Don Quichotte. Le manteau royal, couleur du ciel et semé de dorures comme le firmament d'étoiles, peut bien avoir sous quelques plis quelques trous et quelques taches, mais il n'en n'est pas moins un abri vaste et sûr pour le peuple. — M. le lieutenant pour le Roi se crut encore obligé de dire beaucoup d'autres choses semblables, que je serois charmé de ne point répéter, que Fitz-Harris n'écouta guère, et auxquelles, préoccupé qu'il étoit, il ne faisoit pas grande attention lui-même.

Depuis cette fâcheuse algarade, M. de Guyonnet évita toutefois, avec le plus grand soin, de toucher à rien dans la conversation, qui pût éveiller chez ses jeunes prisonniers la pensée de leur malheur, et leur remettre sous les yeux la sombre image de leur sort; et quand Fitz-Harris cherchoit à le questionner sur quelque ancien captif du Donjon, sur quelque détentation occulte : — Laissons là ces infortunés, lui

disoit-il ; parlons, si bon vous semble, du château de Beauté et de ses orgies, d'Isabeau et de l'insolent Bois-Bourdon ; mais laissons le Donjon tranquille. Vous le savez, je suis payé pour cela. Vous m'avez un jour fait éprouver trop cruellement la sagesse de cet adage trivial : Qu'il ne faut jamais parler de corde dans la maison d'un pendu.

L'oncle de Fitz-Harris, l'abbé de Saint-Spire de Corbeil, avec un zèle et une persévérance vraiment apostoliques, n'avoit pas cessé, depuis qu'il lui en avoit fait la promesse, de travailler à son élargissement. Un genou en terre, son front chauve penché sur le seuil, il avoit heurté à toutes les portes du pouvoir, même à la porte de Versailles ; mais on le renvoyoit de Caïphe à Pilate, de Pilate à Caïphe, de Caïphe à Hérode. Tantôt c'étoit un refus brutal, tantôt une réponse évasive ; ici on prenoit un faux air d'intérêt et l'on faisoit des phrases stériles ; là on se bouchoit sans façon les oreilles. Partout on s'appliquoit avec tant d'ardeur à gonfler la faute de Fitz-Harris, à s'exagérer sa perversité, à démontrer sa profonde scélératesse, que notre saint abbé avoit fini par ne savoir trop que penser, par douter du caractère de son neveu, et par n'être guère éloigné de le considérer comme un mortel redoutable, qu'il falloit tenir prudemment claquemuré pour la sûreté et l'affermissement de l'État. Dans ses lettres, il lui avoit toujours caché assez habilement le peu de succès de ses démarches, et avoit toujours cherché

à l'entretenir dans la consolante idée d'une délivrance prochaine; cependant, après une longue attente, ne voyant toujours rien venir, celui-ci avoit cru pouvoir démêler, sous des paroles obscures et embarrassées, une vérité pénible que de la bienveillance déguisoit. Et, cette fois encore, son désappointement avoit été cruel, car il avoit beaucoup compté sur le dévouement et la haute influence de son oncle. Cet espoir évanoui, il ne lui restoit plus d'espoir au monde. Sa perte lui sembla jurée derechef. Il n'avoit plus rien à attendre que du hasard, du temps ou de la lassitude de ses bourreaux. Son irritabilité s'exalta, il retomba dans son premier abattement.

Être dehors étoit la pensée unique qui absorboit tout entier Fitz-Harris et le minoit. Avec le désir dévorant de recouvrer la liberté, Patrick nourrissoit d'autres vautours qui, sans pitié, lui rongeoient le cœur. Plusieurs fois, à de longs intervalles, pour obtenir enfin des nouvelles de Déborah, ou pour pousser à faire des recherches sur sa résidence ou sur sa destinée, il avoit écrit à M. Goudouly de l'hôtel Saint-Papoul, et toutes ses lettres étoient restées sans réponse. Ce silence persévérant lui avoit mis la mort dans l'âme. Comme c'étoit par l'intermédiaire seul de cet homme qu'il lui avoit été permis d'espérer découvrir la retraite de sa malheureuse amie, c'en étoit fait, il le voyoit bien, elle étoit perdue pour lui sans retour; c'en étoit fait, la dernière lueur qui brilloit devant ses pas dans le

champ de sa nuit venoit silencieusement de s'éteindre.

Juste au moment où nos jeunes amis, dans le sentier que chacun d'eux suivoit, s'étoient vu dépouiller de toute espérance, justement à l'heure où ils venoient de s'enfoncer plus avant dans les sables arides du chagrin, et où ils avoient plus besoin que jamais de consolations, de distractions et d'égards, la lieutenance du Donjon tomba des mains de l'honnête M. de Guyonnet dans les mains d'un avaleur de charrettes ferrées, d'un sot, d'un fat, d'un puant, d'un pince-maille, d'un bélître, le chevalier de Rougemont. Ce chevalier de malheur, sinon d'industrie, étoit une créature du petit duc Phélypeaux de Saint-Florentin de la Vrillière. Il avoit épousé, je crois, la fille du gouverneur des pages du duc d'Orléans. Ce n'étoit pas sans raison, comme on voit, qu'il en étoit à *m'amour, que veux-tu?* avec le lieutenant-général de police. Je m'en tiens, pour l'instant, à ces quelques coups de pinceau ou de massue, comme on voudra : la suite nous fera connoître de reste ce monsieur.

Pas un prisonnier n'avoit eu encore l'avantage de voir seulement le bout du nez du nouvel astre qui venoit de se lever sur le Donjon, que déjà tous avoient subi sa funeste influence. Le sang s'étoit figé dans les veines, les cœurs s'étoient glacés. Tout intrus qui arrive au pouvoir se croit dans la nécessité de manifester son élévation par de nouvelles remontes et de nouvelles réformes. C'est du petit au grand.

L'un aliénera les forêts de la nation, l'autre retirera une bûche du feu de ses prisonniers; l'un refera la charte de ses sujets et supprimera la religion de l'État, l'autre refera la carte de ses prisonniers et supprimera les deux pommes du jeudi, et le biscuit de deux sols du dimanche. L'un allumera la guerre civile, l'autre éteindra une chandelle. Bref, sur la poitrine de ses subordonnés, le nouveau gouvernement s'assit lourdement comme un sombre cauchemar. Tout fut mis à l'étroit. On multiplia les corps-de-garde, on doubla les sentinelles, on accumula les précautions. Les habitants du Château furent gênés ou outragés; ceux du Donjon accablés et torturés. On fit de l'importance; on ne voulut répondre des prisonniers qu'à telle et telle conditions, que moyennant tant de verrouils, tant de barricades, tant d'alguzils. Le régime fut appauvri. On ne servit plus que de la basse viande coriace, filandreuse et visqueuse, du jarret, du collier, du paleron, et comme on ne donnoit point aux détenus de couteau ni de fourchette de fer, il falloit qu'ils la lacérassent avec les ongles et la déchirassent à belle dent; il est facile de s'imaginer quelle rude besogne c'étoit. Le vin devint fier, le pain dur et grossier, la marée odoriférante; les légumes sembloient avoir traversé une rivière à la nage; les mets avoir été apprêtés à coups de sabre. Plus de faveurs, point de pitié! Fitz-Harris ne monta plus sur la plate-forme de l'échauguette. Personne ne descendit plus au jardin; tout demeura condamné à une ombre éternelle.

Ces améliorations étoient déjà depuis long-temps effectuées, et Fitz-Harris, peu fait pour une vie de pénitence, plus exaspéré qu'affoibli par ces privations et ces macérations, souhaitoit vivement de voir un peu la mine du nouveau potentat, dont le bras invisible s'étoit appesanti si lourdement sur leurs couronnes d'épines. Enfin, un beau matin, ayant fait son bruit accoutumé, la porte s'ouvrit, une voix cria dehors : M. le lieutenant pour le Roi, et un personnage entra tout d'une pièce, suivi d'un guichetier et de deux artisans portant le tablier de peau, la truelle à la ceinture et la pioche sur l'épaule. Roide, empesé, guindé, il avoit quasi l'air d'un bâton ou de la verge noire d'un sergent, à laquelle pendroit horizontalement une épée. Pour toute salutation il hocha malgracieusement la tête en clignant les paupières, et comme nos deux captifs se levoient avec politesse, en signe de respect : — Bien, bien, messieurs, leur fit-il dédaigneusement, ne vous dérangez pas, restez assis. C'est vous, je crois, qui êtes Irlandois et mousquetaires? — Oui, monsieur, répondit Patrick avec sa dignité, nous sommes Irlandois, nous étions mousquetaires. — Criminels de lèze-majesté, je crois? — Prisonniers, oui! criminels, non! reprit encore Patrick.

— Lequel de vous, s'il vous plaît, se nomme Whyte? — C'est moi, monsieur. — L'autre alors... — L'autre alors, monsieur le commandant, c'est Fitz-Harris qu'on le nomme; que me voulez-vous? — Rien, répliqua plus sottement encore M. le nouveau

lieutenant, en examinant d'un air moitié figue, moitié raisin, article par article, tout l'ameublement de la chambre. Lorsqu'il eut tout bien reluqué : — M. de Guyonnet étoit fou, je crois ! Le Roi, ma foi, étoit bien servi, se mit-il à dire avec un geste de commisération. — Non, monsieur, s'écria là-dessus Fitz-Harris, en lui coupant la parole, M. de Guyonnet n'étoit point fou ! Plus de retenue, s'il vous plaît, monsieur, à l'égard d'un honnête homme qui emporte nos regrets et nos larmes, qui s'est fait aimer comme vous vous faites haïr, dont nous vénérans la mémoire comme on exécrera la vôtre. — M. de Guyonnet étoit fou, dis-je, poursuivit emphatiquement M. le chevalier de Rougemont ; avoir laissé accommoder ainsi un cachot ! Des vases, des estampes, un clavecin.... Mais c'est plutôt le boudoir d'une fille d'opéra qu'un cabanon ! Nous y mettrons bon ordre. — Oh ! vous en êtes bien capable, M. le lieutenant, reprit encore Fitz-Harris avec un sourire acéré qu'on ne sauroit mieux comparer qu'à une lame.

Les artisans qui accompagnoient le nouveau monarque de Vincennes, c'étoient, leurs outils le disoient de reste, des maçons ; car cet homme, chacun son goût, raffoloit de la maçonnerie : il avoit le cœur sur la main pour les tailleurs de pierre ; il en avoit toujours autour de lui, après lui, chez lui, sur lui ; c'étoient ses gardes-du-corps à lui. Qu'y a-t-il à redire ? — Depuis son arrivée le Donjon en étoit infesté : il y en avoit aux portes, aux cheminées, aux gouttières, aux fenêtres ; les toits en étoient couverts ; les fossés

en étoient pleins. C'étoit un assaut de plâtre, une véritable escalade de mortier. On eût dit qu'avec lui tous les manœuvres de la terre avoient ceint le diadème. Si M. de Rougemont, ainsi que Louis XII, n'étoit pas le père de son peuple, en revanche, soyons justes, c'étoit bien le père des Limousins. Or, comme il ne pouvoit bâtir donjon sur donjon, tour sur tour, entasser Pélion sur Ossa, il occupoit toute cette gangrène à des rabobelinages souvent inutiles, presque toujours ridicules.

Après l'échange des paroles assez âpres que nous avons rapportées plus haut, M. le lieutenant pour le Roi laissa là ses prisonniers; puis, mesurant la lucarne avec son épée, et se tournant vers ses deux artistes favoris : — Compagnons, allons à notre affaire, leur cria-t-il; vous allez, comme nous avons déjà fait dans les autres cachots, relever cette fenêtre de façon qu'on ne puisse voir ni au-dessus ni au niveau. Vous scellerez à l'extérieur une grille saillant en dehors, pareille aux autres, dont vous donnerez mesure au serrurier. Vous réscellerez dans les tableaux les barreaux croisés qui se traversent, et, dans l'embrasure, cette même rangée de barreaux que vous ferez couper de longueur. Ici, à l'intérieur, pour tenir la fenêtre hors d'atteinte, vous reposerez cette grille coudée et contre-coudée, que vous ferez ajuster à la forge suivant la demande, et que je ferai garnir ensuite, par mon grillageur, d'un treillis de fil d'archal à mailles fines et serrées. — Ayant donné ces ordres avec son emphase habituelle, et en affectant d'em-

ployer quelques mots techniques, ainsi qu'un bourgeois qui a fait bâtir, comme M. de Rougemont se retiroit, Fitz-Harris s'approcha de lui, et, du regard lui perçant la poitrine, s'écria : — Vous avez raison, M. le lieutenant de faire boucher ces fenêtres ; vous vous rendez justice : il ne faut pas que le ciel soit témoin des exécrables choses que vous faites ici !... Vous vous donnez trop de mal, croyez-moi, mon bon monsieur, pour nous intercepter le jour et l'air ; faites nous étouffer entre deux matelas, ce sera moins cher et plus tôt fait. — Vous me manquez, jeune homme, vous oubliez sans doute que je représente le Roi, répondit en s'enorgueillissant M. de Rougemont. — Le Roi ! c'est ma bête noire ; ne me parlez pas de ça ! reprit brusquement Fitz-Harris, le toisant du haut en bas. En tout cas, monsieur, si vous représentez le Roi, il faut avouer que Sa Majesté est grotesquement représentée. Mais non, vous ne représentez rien, vous ne tenez lieu de personne, vous êtes roi vous-même, vous êtes Harpagon I<sup>er</sup>.

— L'insolent !... Oh ! vous me payerez cela.

— Je croyois, monsieur, l'avoir payé d'avance.

Le lendemain matin, à peu près à la même heure, tandis que les maçons travailloient à la lucarne, coup sur coup les trois portes s'ouvrirent, et M. de Rougemont, avec son air gourmé de la veille, parut, suivi cette fois d'un porte-clefs et de deux valets à sa livrée. Touts marchoiert d'un pas martial. Ils sembloient les Argonautes partant pour la conquête de la toison.



T. G. B. D. 1784

Engraved by J. G. B. D. 1784

A. M. M. 1784



WFO

Arrivés au milieu de la chambre, tous s'arrêtèrent subitement comme un seul homme, et M. le lieutenant pour le Roi, prenant solennellement la parole comme un héros d'Homère, envoya cette harangue à la face de l'ennemi : — Sans manquer aux devoirs de ma charge et au Roi, je ne saurois tolérer un seul instant les abus monstrueux introduits dans ce gouvernement par M. de Guyonnet. Je vous l'ai dit hier, messieurs, votre prison est plutôt le boudoir d'une fille d'Opéra qu'un cachot. Le Roi, cependant, n'a pu avoir l'intention de faire de vous des filles entretenues; vous êtes ici pour souffrir. Il faut qu'à chaque pulsation de son cœur le prisonnier sente tout le poids de sa captivité, et se trouve côte à côte avec son malheur. Au nom du Roi, donc, nous allons procéder à l'enlèvement de tous ces objets qui hurlent de se trouver ici. — Tout beau! M. le lieutenant, dit alors Fitz-Harris avec rage, ces objets sont à moi et avec moi, et au nom du bon droit et de la raison, nul n'y portera la main que je ne m'en sois déguerpi! attendez!... Se saisissant là-dessus de la pioche d'un des tailleurs de pierre, il la brandit avec force et mit en pièces le clavecin que les deux valets traînoient déjà du côté de la porte; puis, avec la promptitude de la flèche, faisant le tour du cachot à coups de pioche, il fit voler en éclats tous les tableaux accrochés à la muraille. D'un autre assaut, ayant brisé le trictrac et l'échiquier, il rejeta son arme, et pulvérisa sur la dalle les deux vases du Japon que M. de Rougemont avoit mis avec soin

sous son bras. Cette besogne achevée, se dressant fièrement et frappant du pied sur les débris qui jonchoient le sol : — Maintenant, s'écria-t-il, je vous l'abandonne; tout cela est à vous, messieurs, ramassez! L'impétueux Fitz-Harris avoit exécuté ce sac avec une telle vitesse que pas un n'avoit eu le temps de se reconnoître assez pour y opposer résistance. M. le lieutenant pour le Roi au milieu de ce fracas, dans une consternation risible, restoit là comme une oie étonnée. Enfin, ne pouvant dissimuler son naïf désappointement : C'est dommage! lui échappa-t-il de dire avec l'accent d'une profonde mélancolie. — Fitz-Harris saisit l'oiseau au vol. — C'est dommage, en effet M. le lieutenant, qu'on vous ait cassé l'œuf que votre convoitise couvoit si tendrement! C'est dommage, en effet, vous comptiez dessus, n'est-ce pas? vous vous étiez dit : Je mettrai le clavecin au salon entre mes deux fenêtres, les vases du Japon sur ma cheminée, cela sera d'un bel effet! C'est dommage, oui-dà! la peau de l'ours étoit belle. Allons, monsieur, exécutez-vous de bonne grâce, remboursez gaiement le prix de cette peau. — Je hais d'avance les héritiers qui pourront se disputer mes dépouilles après ma mort, ce n'est pas pour avoir des hoirs de mon vivant. Quand on n'a plus soif, vaut mieux briser le verre dans lequel on a bu, que de le voir aller aux lèvres d'un pleutre ou d'un paltoquet.

Tandis que Fitz-Harris le croissoit ainsi impitoyablement, n'ayant pas l'air de faire grande atten-

tion à ces affronts sanglants qu'il dévorait comme un homme qui eût fait son métier de dévorer les affronts, M. le lieutenant pour le Roi s'étoit approché du porte-clefs et lui avoit glissé quelques mots à l'oreille, après quoi il étoit sorti. Au bout de quelques instants, accompagné de quatre sergents de garde, cet homme reparut. M. de Rougemont enjoignit sur-le-champ à ces valeureux fantassins d'entourer Fitz-Harris et Patrick, et de ne pas les quitter de l'œil jusqu'à nouvel ordre. Puis ses prisonniers de guerre une fois tenus en respect, il fit enlever tout ce que la pioche de Fitz-Harris avoit brisé ou épargné, ou plutôt il fit tout emporter, tout, jusqu'aux jouets, jusqu'aux cartes, jusqu'aux plumes, jusqu'au papier, jusqu'à l'encre, jusqu'aux livres. Patrick le pria instamment, bien qu'avec dignité, de lui laisser au moins sa Bible. Sans daigner répondre à cette prière, il ouvrit d'un air entendu le saint ouvrage; mais comme c'étoit une version angloise son nez se cassa sur le bois de la porte : il ne put en déchiffrer un mot. Pour sauver l'honneur de son ignorance il le rejeta avec mépris, disant d'un air plus entendu encore : — Bible de Huguenots, grimoire d'hérétiques, bon à mettre aux livres à brûler; emportez ça ! — Quand le cachot eut été rendu à sa nudité première, c'est-à-dire quand il n'eut plus que deux chaises de bois, un grabat, une table et une cruche égueulée, on se mit à fouiller les coffres, d'où l'on retira tout le linge et toutes les hardes que M. le lieutenant pour le Roi ne jugea pas, pour des

criminels, d'une absolue nécessité. Arrivé à la valise que M. Goudouly, l'ancien hôtelier de Patrick, avoit autrefois renvoyée de l'hôtel Saint-Papoul, et qui contenoit quelques riches et tristes dépouilles de Déborah, l'étonnement de M. de Rougemont fut grand de la trouver pleine de vêtements et de bijoux de femme. Il ne se tenoit pas de stupéfaction et d'aise intérieure. S'il l'eût osé, je crois qu'il auroit baisé de joie sa trouvaille. — Décidément, s'écria-t-il à la fin, refermant la valise, après une assez longue extase, et fourrant la clef dans sa poche, sous M. de Guyonnet c'étoit ici un donjon de cocagne. On y passoit les jours en plaisirs, les nuits en orgies. On y dansoit, on y donnoit des bals travestis. Dieu me pardonne ! Et c'étoit là vos habits de mascarades, n'est-ce pas, messieurs ? Dérision ! J'en ferai mon rapport au Roi. Allons, guichetier, emportez ces haillons. — Au mot de haillons, Patrick tressaillit et ne put retenir un râlement de rage. Il auroit donné sa main droite pour conserver auprès de lui ces reliques vénérées de son amie ; il eût donné sa vie pour arracher ces reliques aux profanations de ce laquais ; mais l'accueil qu'avoit eu sa première prière lui fit une loi de garder le noble silence qui convenoit à son orgueil. Il essuya seulement une larme, et détourna la tête pour ne point voir.

L'expédition étoit achevée ; M. de Rougemont renvoya les sergents de garde ; mais comme lui-même alloit se retirer, ayant apperçu par hasard le chien de Fitz-Harris, le pauvre Cork, qui s'étoit blotti sous

la table, il revint sur ses pas, et lui passant son épée sous le nez, d'un air triomphateur : — Tais-toi, mauvaise bête, lui fit-il. — Puis il ajouta : — Il seroit de mon devoir, messieurs, de faire jeter cet animal dehors ; mais je veux manquer en ce point à mon sacerdoce ; je vous le laisserai. Comme vous paroissez y tenir et lui donner vos soins, vous serez obligés de partager avec lui votre ration, qui sera mince ; ce sera ça de moins que vous mangerez ; ce sera ça de faim de plus que vous souffrirez ; gardez-le ! — A cet ignoble et dernier outrage, Fitz-Harris jeta un cri de dégoût, et répondit avec un courroux superbe : — Nouveau Barnaville, vous voulez, M. le lieutenant pour le Roi, nous pousser à bout ; vous voulez nous forcer, comme Jean Crônier, le frère du gazetier de Hollande, à arracher les pierres du mur, et à les aiguïser, et à vous casser le crâne, pour nous faire passer ensuite par une chambre ardente, pour nous faire envoyer à la mort ou ramer sur les galères du Roi ; mais vous vous adressez mal : nous n'en ferons rien, je vous le dis ! Ce n'est pas, croyez-le bien, que nous redoutions les galères : elles ont tous nos souhaits ! Là, du moins, nous aurions de l'air, nous verrions la mer et le ciel !...

Fidèle à sa hontuse parole, comme eût pu l'être un homme d'honneur, ce qu'il n'étoit pas, M. le lieutenant pour le Roi vérifia servilement sa prophétie de marmiton. La part de nos jeunes amis devint mince, en effet. Aux améliorations générales

qu'il avoit apportées, il ajouta à leur égard des améliorations particulières. Les porte-clefs avoient eu ordre de ne plus faire, quelle que fût la rudesse de l'hiver et du froid, que deux feux par jour aux prisonniers, c'est-à-dire de mettre, le matin en entrant chez eux, trois bûches dans les cheminées de ceux qui jouissoient du doux avantage d'en avoir, et trois bûches le soir au dîner; mais pour eux, il y eût suppression universelle des six bûches. Chaque prisonnier avoit droit, droit consacré par l'usage à six chandelles de suif en été, et à huit en hiver; mais, chandelles d'été, chandelles d'hiver, furent aussi pour eux mise à l'index; ce qui, vu la petitesse de leur lucarne, garnie, comme on sait, d'une multitude d'espaliers de fer, leur procuroit durant plusieurs saisons l'horreur de dix-neuf heures de nuit sur vingt-quatre. — Un fois, enfin, lassé de languir dans cette mortelle obscurité, lassé de tâtonner dans ces ténèbres, n'y tenant plus, Fitz-Harris fit prier M. le chevalier de Rougemont d'avoir la pitié de leur accorder un peu de chandelle; mais celui-ci eut le cœur de faire une dérision de cette triste demande. Il leur renvoya dire, par le porte-clefs, qu'il s'étonnoit qu'ils demandassent de la chandelle; qu'au défaut de bougie, des gentilshommes comme eux ne devoient brûler que du clair de lune.

M. le chevalier persévéra d'autant plus volontiers dans ce surcroît de mauvais traitements, qu'il y trouvoit son compte. Sa sordidité y trempoit pour le moins autant que sa vengeance personnelle, ou plutôt ces

dames s'entendoient comme deux larrons en foire. M. le chevalier ressembloit un peu, en ce cas, à ces crasseux teneurs d'école, qui, pour la moindre faute, heureux encore quand le budget domestique n'a pas fait une loi de la prétexter ! condamnent avec empressement leurs élèves à la privation du dessert ou au pain sec ; qui, sous couleur d'orner la mémoire, atrophient l'estomac ; qui ne châtient jamais qu'au profit de la cuisine ; et à qui leurs disciples affamés pourroient dire à bon droit : De grâce, maître, un peu moins de morale et plus de soupe.

Ainsi que ces piètres, ce n'est pas que M. le lieutenant pour le Roi eût un besoin urgent de ces petits tours de bâton ; mais un et un font deux ; mais les petits ruisseaux font les grandes rivières ; mais il thésaurisoit ; son avarice d'ailleurs l'eût fait le très-humble serviteur d'un scheling d'Allemagne, d'un liard effacé ; non, certes ! ce n'est pas qu'il en eût un besoin urgent, car sa place étoit bonne ; bonne tant que vous voudrez ! mais le bon comme le beau ont-ils des limites connues ? Le beau ne peut-il pas être embelli ? Le bon ne sauroit-il être bonifié ? Si le mieux est l'ennemi du bien, le meilleur n'est pas l'ennemi du bon. Le fait est que sa bonne place, toute bonne qu'elle étoit de son acabit, rendons-lui cette justice, il avoit eu l'art de la pratiquer si adroitement avec certains petits engrais artificiels, et de la féconder avec un système, à lui, d'irrigation si parfaitement approprié, qu'il l'avoit, vraiment, dans la sincérité de mon âme, parlant avec la plus grande

ouverture de cœur, considérablement bonifiée. Elle offroit alors l'image d'un printemps éternel ; fleurs et fruits y pendoient en toute saison. Il y moissonnoit tout le long de l'année. Mais sous ce tapis de verdure, si l'on avoit passé la bêche, comme dans un cimetière on eût fait sonner des ossements.

M. le lieutenant pour le Roi au Donjon ne recevoit régulièrement, pour son poste, que trois mille livres ; mais tous les revenant-bons, mais tout son savoir-faire, arrivoient, comme on a vu, et changeoient bien la thèse. Il souffloit si bien la bête morte, que la grenouille devenoit un bœuf. L'âne de carton se faisoit cheval de bronze. En un mot, les petits mille écus du commis se métamorphosoient en vingt ou vingt-cinq bonnes mille livres de rente, bon an, mal an. Vingt-cinq mille livres de rente !... mais cet or étoit le prix du sang, c'étoit les trente écus de Judas.

Vingt-cinq mille livres !... Tout bien compté, ce n'étoit pas trop, ce n'étoit guère, même, pour un si beau dévouement au Roi, à la Royauté, au Royaume ; car la chère âme se donnoit bien du mal. Quelle vigilance ! Quelle entente des affaires ! Quelle adresse ! Quelle intelligence ! Quel homme à la fois de cabinet et de fourneau ! Quelle tendre sollicitude pour le bien de la chose ! Comme il frappoit dru avec sa houlette ! Comme les chiens mordoient bien à sa voix !... Quel silence dans le Donjon ! quelle tristesse ! comme tout y étoit bien claquemuré ! comme tout y étoit bouché hermétiquement ! comme on y souffroit bien ! comme on y avoit froid ! comme on y

avoit faim ! comme le désespoir y régnoit !... Vingt-cinq mille livres ! tout ça ! ce n'étoit pas trop, ce n'étoit guère. Eh ! quel zèle ! Quelle imperturbabilité ! Quel cœur inaccessible ! Quel amour de ses devoirs ! Quelle ferveur ! Quel beau fanatisme ! si beau même, que ce serviteur à toute outrance eut plusieurs fois la douleur de ne pas se voir assez compris par ses maîtres. M. le marquis Paulmi d'Argenson, gouverneur du Château, un descendant du premier surintendant de la Police du Royaume, M. Marc-Réné de Voyer de Paulmi d'Argenson, celui-là même qui surprit la religion du Roi et de Pontchartrain pour se venger du marquis de Brurauté sur le comte de Thunn, comme on a vu ; M. le marquis de Paulmi d'Argenson, dis-je, fut maintes fois obligé de mettre le pied sur la queue de ce serpent pour le rappeler à l'ordre, tant il alloit loindans son royal enthousiasme !

La colère est un flux puissant qui soutient et entraîne. Dans sa colère contre le nouvel ordre de choses, Fitz-Harris puisa d'abord quelques forces ; mais quand la marée se fut faite, quand le flux amorti se retira, le flot manqua à sa barque, elle s'engrava de nouveau profondément ; le jusan la laissa à sec ; et, comme au milieu d'une grève solitaire, il se retrouva encore debout au milieu de son marasme. Que faire pour se distraire ? Qu'il soit de bois, qu'il soit de pierre, que faire pour se distraire dans un cercueil ? Parler ?... Depuis dix ans bientôt que ces deux pauvres jeunes hommes étoient seul à seul, face à face, ils s'étoient tout dit : souvenirs

d'enfance, sentiments de jeunesse, folies, rêves, désirs secrets, pensées d'orgueil, péchés, amourettes, amours, amour de la patrie ! souvenirs du village, souvenirs de leur père, souvenirs de leurs frères ou de leurs compagnons, souvenirs de leur mère, souvenirs de leur sœur. Ils avoient passé et repassé mille fois par les sentiers de la montagne. En image, mille fois ils étoient revenus jouer sur la rive du lac natal, cueillir des roseaux verts, amasser des cailloux, lancer des pierres aux hirondelles, ou troubler l'eau avec un long rameau de saule. Lire ? Fitz-Harris n'étoit pas un grand liseur ; sa tête active ne lui laissoit pas assez de cesse. Tandis que de l'œil il suivoit machinalement la ligne sur la page, il bâtissoit ailleurs des choses bien plus belles que ce que l'homme a écrit. Patrick, à la bonne heure !... Mais ils n'avoient plus de livres. Et eussent-ils été en assez bons termes avec M. le lieutenant de Roi, comme on disoit, pour lui en faire demander, qu'il en eût été à peu près de même. Il n'y avoit point de bibliothèque au Donjon comme à la Bastille. M. de Rougemont, d'autre part, n'étoit pas un homme littéraire ; il avoit bien un garde-manger, beau comme un buffet d'orgues, mais il n'avoit pas d'armoire à livres ; et il falloit qu'un prisonnier suppliât vingt fois avant d'obtenir quelque un des bouquins domestiques qui traînoient par la maison. Les prisonniers en bonne odeur parvenoient aussi quelquefois à se faire apporter un cahier de papier ; mais chaque feuillet en étoit soigneusement numéroté, et il falloit qu'il justifiassent de

leur emploi. Écrivoient-ils quelques lettres : on les remettoit ouvertes à M. le lieutenant, qui les lisoit toujours, mais les laissoit rarement sortir. Celles qui leur étoient adressées du dehors ne pénétoient jamais jusqu'à eux, pour ainsi dire. Dans ce désœuvrement, Fitz-Harris, c'étoit devenu sa manie, retiroit la couverture de laine de leur grabat, l'étendoit par terre, se couchoit dessus avec Cork, et là, dans un espèce de sommeil ou d'apathie, qu'on eût dit procurée par de l'opium, il passoit des journées, de longues journées, immobile, muet, la paupière baissée ou le regard fixé sur les pierres de la voûte, examinant les compartiments et les dessins bizarres qu'en son imagination engourdie sembloient former les joints des claveaux et des voussures contrariés dans leur appareil; et Patrick, durant ce temps-là, de son côté, assis devant la table et penché dessus, la figure appuyée sur ses bras et cachée, pleuroit quelquefois, et s'abymoît dans des rêves que Dieu lui envoyoit, sans doute, mais que nul n'a connus, mais que nul ne connoitra jamais.

Les soins de M. de Guyonnet pour ses deux enfants gâtés, le régime salulaire dont on jouissoit au Donjon sous son gouvernement, avoient contrebalancé les ravages de l'ennui chez Fitz-Harris; mais, alors, livré à l'ennui le plus dévorant, il dépérissoit comme une herbe annuelle sous les premiers vents froids de l'automne; il s'étioloit et pâlissoit comme une pauvre petite herbe des champs emprisonnée; il s'affoiblissoit, faute d'espace et d'exercice. Pour

toute promenade, de temps en temps on les faisoit passer de leur cachot dans la grande salle commune, qui recéloit, à chacun de ses angles, une chambre octogone pareille à la leur. Cette salle sombre et sans meubles, voûtée en ogive, n'avoit qu'un seul pilier au centre, autour duquel Fitz-Harris et Patrick tournoient et retournoient tristement comme autour d'une idée fixe : on eût dit deux chevaux aveugles attelés au manège d'un laminoir. Le dimanche, j'oublois, ils avoient encore quelquefois une sortie : quand l'aumônier disoit la messe à la chapelle du Donjon on les y conduisoit; et là, du fond des espèces de cages, toutes fermées de doubles portes, où l'on enfermoit les prisonniers un à un comme des bêtes féroces, semblant une couple de hyènes grises ou rayées, de Pologne ou de Coromandel, exposées à la curiosité publique, ils assistoient, le cœur triste et serré, à la commémoration du dernier repas que prit chez les hommes le prophète innocent, l'agneau sans tache si lâchement crucifié.

Comme une herbe annuelle sous les premiers vents froids de l'automne, Fitz-Harris dépérissoit, ai-je dit; et comme il avoit le sentiment de son dépérissement, qu'il se voyoit sécher et vieillir, cela creusoit encore son mal. Il avoit toujours la pensée de sa perte présente à l'esprit, qu'il prit la chose follement ou gravement, qu'il acceptât ou repoussât cette fatalité. Souvent, en regardant ses bras décharnés, ses jambes amaigries, il se prenoit à pleurer à chaudes larmes. L'idée sombre qui l'occupoit perçoit dans

tout, empruntoit toutes les formes pour se faire jour. Une fois, entre autres, en se versant à boire, il cogna le col ébréché de la cruche et le mit presque en morceaux. Ayant ensuite ramassé par hasard un des tessons, assez anguleux, une fantaisie lui vint, et il y obéit. — Patrick ! s'écria-t-il, une idée ! Je vais graver mon épitaphe ! Et après avoir tracé le contour d'un sablier et d'une faux, il écrivit :

CI-GIT

KILDARE FITZ-HARRIS,

NÉ LE 9 AVRIL 1744

A KULLARNEY, AU COMTÉ DE KERRY, EN IRLANDE,

ENSEVELI VIVANT DANS CE TOMBEAU DE PIERRE

LE 21 SEPTEMBRE 1763,

A L'AGE DE DIX-NEUF ANS CINQ MOIS

ET DOUZE JOURS.

AYANT SOULEVÉ LE COIN DE SON LINCEUL, D'UNE MAIN TREMBLANTE, SUR CETTE PAROI INTERNE, IL A GRAVÉ LUI-MÊME CES MOTS, LAISSANT A D'AUTRES, PLUS HEUREUX, LE SOIN DE L'ÉCRIRE SUR LE COUVERCLE.

DE PROFUNDIS.

Patrick, avec un sourire doux et triste, la tête mollement inclinée sur l'épaule, immobile, le regardoit faire.

— Eh bien ! mon beau Pat, lui cria Fitz-Harris affectueusement, tu ne me dis rien ? Ne trouves-tu pas cette épitaphe originale, insolite, et digne tout-à-fait de la célébrité de l'épitaphe énigmatique de

Bologne? Quant à la faux et au sablier, je ne suis pas fort en sculpture, je te les abandonne. Mes os en sautoir ne sont pas non plus très-merveilleux, et mes gouttes lacrymales, aux yeux des connoisseurs, je l'avoue, pourroient bien ressembler moins à des larmes qu'à des poires. A ton tour, maintenant; je te cède mon burin; voyons un peu, fais la tienne. — Non, merci, Fitz-Harris, tu es un fou de jouer ainsi avec des choses graves; d'ailleurs, je ne suis pas de force; sans flatterie, tu manies le ciseau comme un Grec. — Oh! mon Dieu! miss Patrick, si vous faites la sucrée, reprit malignement Fitz-Harris, après tout, on tâchera de se passer de votre talent; dictez seulement à votre page; il écrira.

Et il se remit à l'ouvrage, et Patrick, par condescendance, et peut-être aussi de peur qu'il ne gravât quelque impertinence sur son compte, lui dicta :

CI-GIT

PATRICK FITZ-WHYTE;

NÉ LE 15 JUIN 1742,

DANS UNE CRÈCHE, AUX BORDS DU LAC DE  
KILLARNEY,

AU COMTÉ DE KERRY, EN IRLANDE;

ENSEVELI VIVANT, SOUS CETTE MÊME LAME,

LE 2 SEPTEMBRE 1763,

A L'ÂGE DE VINGT ET UN ANS DEUX MOIS

ET DIX-SEPT JOURS.

ADIEU DÉBORAH!

NOUS NOUS REVERRONS LA HAUT!...

DE PROF.....

Fitz-Harris ne put achever ce dernier mot, un étourdissement l'avoit pris. Il se traîna tout chancelant jusqu'au bord de son lit, et c'est tout ce qu'il put faire. A cette époque il étoit déjà dans une telle faiblesse que l'application qu'il avoit mise à tracer ces inscriptions sur la muraille l'avoit épuisé. Depuis quelque temps, même dans l'inaction, sans qu'aucun effort apparent les provoquât, il étoit sujet à de pareilles défaillances. Il se plaignoit aussi de spasmes, de palpitations au cœur, de sueurs froides. Il avoit souvent à la bouche un mouvement convulsif pénible à voir. Un frisson mortel ne désemparoît pas de lui. Ces souffrances lui donnoient sur les nerfs, l'agacoient, et son irritabilité naturelle et son irascibilité augmentoient dans une proportion effrayante. Il faisoit attention à tout, il s'occupoit de tout, lui qui, dans son beau temps, ne songeoit à rien, et à qui rien n'importoit; et la plus petite chose, sans savoir trop pourquoi, le crispoit, le révoltoit. Il se levoit morose, et tout autour de lui et sur lui lui sembloit sale, mal fait, mal adroit, et il s'en affigeoit sincèrement. La chaleur si ardente qu'il avoit eue dans le cœur s'étoit refroidie. Ce qu'on pourroit appeler le pouvoir d'aimer avoit quitté son âme; il se détachoit de tout. Il devenoit dur, insensible, à son égard et pour autrui. Il tracassoit sans relâche les porte-clefs. Plus de caresses pour Cork. Cork avoit toujours tort, Cork l'importunoit, Cork étoit grondé sans cesse. Plus de bonnes paroles pour Patrick; il le grondoit, il lui disoit des duretés. Puis, quand, par hasard,

un mouvement de tendresse renaissoit, c'étoient alors des folies ! Il caressoit Cork sans miséricorde, il le baisoit, il lui demandoit pardon d'être resté si long-temps sans l'aimer. Il disoit les plus douces choses à Patrick; il le cajoloit et vouloit, dans sa prévenance, tout lui donner, même ses soins, le pauvre mourant ! même sa part de nourriture. Patrick, au demeurant, avoit beaucoup à souffrir; car ce commerce étoit, on le sent de reste, âpre et difficile. Mais que sa conduite étoit belle ! Faisant toute abnégation de soi-même, il laissoit passer, sans souffler mot, les reproches injustes, les épithètes cruelles; il se ployoit, il se courboit, il se prêtoit comme un esclave inepte; il obéissoit religieusement aux fantaisies les plus étranges, aux caprices les plus passagers. — Au temps où nous voici arrivés, le mal avoit fait un tel progrès chez Fitz-Harris, que ses jambes trembloient et fléchissoient sous le poids de son corps, qu'il avoit peine à se tenir debout. Patrick, vers le milieu du jour, l'aidoit à se lever, l'enveloppoit bien chaudement et l'asseyoit sur une chaise, d'où il ne bougeoit plus jusqu'au coucher. Seulement il falloit qu'il le changeât vingt fois de place. Fitz-Harris le prioit de l'asseoir vers la porte; puis, une fois là, il regrettoit de n'être pas auprès de la table; puis, auprès de la table, il souhaitoit d'être plus près de la cheminée. Quelquefois, dans ses dispositions de mélancolie plus douce, quand il avoit bien parlé de sa patrie, de l'Irlande, il demandoit à voir encore une fois le ciel; Patrick, alors, le chargeoit doucement sur

ses épaules, et se rangeoit le long de la muraille, au-dessous de la lucarne. Se haussant comme il pouvoit, agrippé aux barreaux intérieurs, Fitz-Harris parvenoit à dépasser de la tête l'embrasure, et là, tant que Patrick ne ployoit pas sous la charge, il demeurait tristement à contempler, à travers les clayonnages de fer et les vitres sales, quelques bribes d'azur, un reflet jaune ou une étoile solitaire. Scène déchirante et sublime! Chose horrible, à faire pleurer les pierres!... Pauvres jeunes hommes!

Fitz-Harris étoit depuis long-temps dans cet état de langueur et de consommation, quand, un matin, le porte-clefs, en leur apportant, à onze heures, leur pitance, leur annonça, pour l'après-midi, afin qu'ils aient à mettre plus d'ordre dans leur chambre, la visite de M. le lieutenant-général de la Police du Royaume.

Car M. le lieutenant-général de la Police du Royaume avoit pour habitude de venir, ordinairement, une fois dans l'année, à la Forteresse, pour y faire censément une soi-disant inspection. Rarement il y manquoit. Il aimoit beaucoup ça. C'étoit pour lui comme une partie de campagne, un rendez-vous de chasse, auquel il invitoit toujours quelques-uns de ses bons amis. Il y amenoit même, quelquefois, sa petite famille, en calèche, quand on avoit été bien sage. Il va sans dire que M. le lieutenant pour le Roi étoit averti d'avance du jour fixé par M. le lieutenant-général. A son arrivée chez le commandant, après les *bonjour, comment vas-tu?* exigés par la politesse,

ce dernier s'en alloit, droit comme un âne retourne au moulin, prendre place à la table qu'il savoit lui être servie. Alors se commençoit un somptueux, un splendide repas, où se trouvoit tout ce que l'opulence et la délicatesse la plus recherchée avoient pu inventer et réunir. M. le lieutenant-général baffroit, buvoit, se délectoit, s'extasioit, se confondoit en éloges, goûtoit, dégustoit, revenoit au même plat, se léchoit les barbes.

*Hosanna in excelsis!* quelle fête! quelle magnificence! O Amphytrion trois fois heureux!... Puis, une fois bien amorcé, dans le plus chaud moment de son enthousiasme, vite on insinuoit à ce magistrat, vite on lui couloit en douceur dans le tuyau de l'oreille que telle étoit à peu de chose près le régime ordinaire des prisonniers, et que le cuisinier qui venoit d'exciter ses transports étoit celui-là même du Donjon. Il l'entendoit ou ne l'entendoit pas, il l'écoutoit ou ne l'écoutoit pas, il y croyoit ou n'y croyoit pas, ce sera comme on voudra; cela ne fait rien à notre affaire; mais ce qui est toutefois positif, c'est qu'aussitôt que M. le lieutenant-général étoit bien pansu, bien repu, bien bu, comme on diroit en anglois, on le lâchoit tout rayonnant dans les tours, où il demouroit à peine une heure, et ne voyoit jamais qu'un certain nombre de prisonniers, les originaux, les plus amusants à voir, comme il disoit, qui, les infortunés, de peur d'aggraver leurs misères, n'osoient se plaindre du traitement qu'ils éprouvoient. A peine, d'ailleurs, avoient-ils le temps de lui

dire quelques mots sur la liberté qu'ils attendoient de sa justice. De la justice de M. le lieutenant-général de Police? Dérision!

Le porte-clefs avoit dit vrai : en effet, ce jour-là, M. le lieutenant-général fit sa visite annuelle. Dans l'après-midi, en effet, un bruit extraordinaire éclata aux portes du cachot, qui, tout-à-coup, s'ouvrirent comme par enchantement et laissèrent entrer avec fracas une suite nombreuse. Marchoit en tête, ou plutôt trébuchoit en tête, M. le lieutenant-général, pour plusieurs raisons, et parce qu'en outre, en entrant, son pied avoit heurté contre la marche qu'il falloit monter pour entrer dans la chambre; marche que, pour plusieurs raisons encore, il n'avoit pas vue au moment de son apparition triomphale. Vêtu de noir, il étoit comme tout magistrat bien né doit l'être. Du reste, personnage insignifiant. Derrière ses hauts talons venoient immédiatement quatre autres comparses de même couleur, principaux commis, sans doute; puis M. le lieutenant pour le Roi au Donjon, et les siens, en habit neuf. A ce coup de théâtre, Fitz-Harris, qui, enveloppé dans toutes ses hardes et dans la couverture, étoit assis le dos tourné à la porte, fit faire un demi-tour à sa chaise pour se mettre avec la cavalcade face à face. Les deux camps sont donc en présence. Fitz-Harris regarde tout ça de son air hargneux. Si l'on en vient aux mains, gare! la journée sera chaude. — M. le lieutenant-général, l'œil luisant, la lèvre épaisse, après avoir balbutié intelligiblement quelques paroles, parvint enfin à dé-

tacher assez sa langue pour dire d'une voix engluée : — Avez-vous, prisonniers, quelque réclamation à faire? Êtes-vous bien nourris? — A laquelle question Patrick répondit : — Nous le sommes assez mal, monsieur; oui, assez mal! Mais l'affaire de notre liberté nous intéresse davantage; occupons-nous du plus nécessaire, s'il vous plaît. C'est notre sort qu'il s'agit de changer, et non notre pâture. Faites-nous libres d'abord. Et, quand nous serons libres, nous vivrons comme les oiseaux du ciel, non pas comme il vous plaira, mais comme il plaira à Dieu. — Assez mal, reprit âprement Fitz-Harris; oui! puisqu'il faut le dire, nous le sommes assez mal, horriblement mal! Mais, monsieur, n'avez-vous pas de honte de venir parader ainsi la bouche pleine, dans l'ancre de la faim, devant de pauvres gents qu'on exténue par le jeûne? Oui, monsieur, vous le savez de reste, nous le sommes assez mal! Voyez mon état; voyez comme mes bras et comme mes joues se décharent. M. le commandant que voici est un valet infidèle qui fait, sans pitié, danser l'anse du panier que le Roi lui a mis au bras. Monsieur gagne sur tout : sur le pain, sur le vin, sur le sel, sur les fèves, sur les harengs, sur la viande pourrie qu'il nous donne. Il nous laisse sans lumière, sans feu, sans vêtements. Et, moyennant notre faim, notre soif, moyennant notre misère, et le linge sale qui nous ronge, et le froid qui nous gerce, monsieur, sans doute, monte son écurie, sème de l'or dans les tripots, entretient des filles! Monsieur achète des prés au

soleil, des robes de moires et des angleterres à madame! Monsieur fait le bon père! Monsieur élève sa famille! Eh! vous, le maître immédiat de ce laquais, vous savez ça, et vous le laissez faire! vous souriez à ces bassesses! vous connivez à ces infamies! Honte et opprobre!...

Tandis que Fitz-Harris jetoit ces dernières paroles à pleine gorge, M. le lieutenant-général de police, décontenancé au plus haut point, avoit prononcé quelques mots que la voix du prisonnier couvrit et qu'on n'entendit pas; puis il avoit fait un geste comme pour se retirer et se faire suivre. Mais, là-dessus, le pauvre malade, à qui l'indignation venoit de rendre quelques forces, s'étoit levé tout-à-coup, et, rejetant la couverture qui l'enveloppoit, s'étoit précipité contre la porte. La porte, sous ce choc, s'étoit refermée, et alors sans interruption, pour ainsi dire, et d'une façon plus téméraire encore, il avoit poursuivi: — Audience, monsieur, s'il vous plaît? qui vous presse? Votre festin n'est donc pas fini? Croyez-moi, ne rentrez pas à la buvette; d'ailleurs, chacun à son tour à vous avoir; vous êtes mon hôte à cette heure et je suis votre échanton. Oh! je le vois bien, c'est que mes paroles vous pèsent. Vous ne vous attendiez pas à ce bouquet de chardons que j'ai cueilli sur ces dalles. Il y a longtems que j'avois toutes ces choses sur le cœur; je vais mourir... mais, du moins, je ne mourrai point sans vous les avoir dites. Quand on me met le pied sur la gorge, comme le ver sur qui l'on marche, je me redresse; quand on m'éperonne, je rue!

Jusqu'à ce jour, j'avois fait l'âne pour avoir du son ; j'avois été gentil avec vous lors de vos visites ; à deux mains jointes, doucement, j'avois imploré de vous ma liberté, j'en avois flatteusement appelé à votre miséricorde et à la justice de votre cœur ; mais à quoi tout cela a-t-il abouti ? Quel mieux avez-vous apporté à notre sort, depuis onze ans que vous venez honorer notre cachot de votre présence ; depuis sept ans, depuis l'arrivée au Donjon de monsieur votre ami, que vous venez, entre deux vins, faire le petit Vincent-de-Paule, l'homme aux entrailles de père ? Pitié !... Hypocrisie !... Otez donc ce masque, il vous déguise mal, beau sanglier faisant le philanthrope ! Monsieur le lieutenant-général de la Police du Royaume, vous avez des hérauts ; envoyez-les donc, je vous en défie, proclamer par les carrefours de la ville ce que vous nous faites ici, et pourquoi vous nous le faites. Mais non, donnez-vous-en bien de garde, vos crieurs seroient massacrés. Ces choses-là, d'ailleurs, ne se divulgent pas : c'est le secret du ménage, c'est la bouteille à encre de la Police, c'est le pot au rose du Roi. — Depuis onze ans, monsieur, nous vous demandions la liberté ou la mort ; aujourd'hui, monsieur, que la mort habite dans mon sein, je vous demande la liberté ou qu'on m'achève !...

Comme Fitz-Harris en étoit là, les porte-clefs, qui depuis long-temps s'agitoient pour l'arracher de devant la porte, en vinrent enfin à leur honneur, et comme, tout débusqué qu'il étoit de son poste, il reprenoit haleine et brandissoit un nouvel épée, Patrick,

qui sentoit avec douleur qu'il n'en avoit déjà que trop dit, lui mit la main sur la bouche.... Il étoit temps. Les fumées du vin et de la colère montoient au nez de MM. les lieutenants. Ils menaçoient, ils caracoloient. Fitz-Harris, dans le fait, soyons francs, avoit frappé assez dru, sur les écailles de ces reptiles pour qu'ils sifflassent et montrassent leurs dards. — Sortons, messieurs, sortons, je n'y tiens plus, s'écrioit M. le lieutenant-général. De grâce, ôtez-moi de ce foyer de sédition ! De grâce, ôtez-moi du spectacle de ces furieux ! — M. le lieutenant pour le Roi, vous me ferez jeter sur l'heure ces régicides dans les cabanons de Bicêtre, en attendant pis. — Que son Excellence me laisse le soin de venger la Couronne, et se repose sur moi, répondit avec joie M. de Rougemont.

Et la troupe défila comme elle étoit venue, non sans trinquer, chemin faisant, avec les murailles. M. le lieutenant au Donjon formoit l'arrière-garde, il tordoit ses bras avec rage ; ses dents claquoient.

Aussitôt que le cachot fut débarrassé et que Fitz-Harris se fut retrouvé en face de lui-même, la raison lui revint ; mais les forces que lui avoit prêtées la colère s'évanouirent. Il s'affaissa tout-à-coup sur les dalles, et, promenant son regard autour de lui, il se prit à verser un torrent de larmes. Il frissonnoit. Patrick s'empressa de le relever, le fit asseoir : et renveloppa dans ses langes le pauvre enfant. — Oh ! mon frère, lui dit alors Fitz-Harris, nous sommes perdus ! qu'ai-je fait ? Que m'as-tu laissé faire ? Je ne sais plus dans mon délire, ce que j'ai dit à ces hommes,

mais il me semble que je leur ai dit des choses bien cruelles et qu'ils rugissoient. Oh ! mon frère, nous sommes perdus ! Cache-moi, ils vont revenir pour me tuer !... — Non, mon pauvre ami, lui répondit Patrick. Allons, courage, un peu de calme ! Ne crains rien ; ces gents-là font mourir, mais ne tuent pas.

Environ trois heures après cette échauffourée, M. le lieutenant pour le Roi, armé de sa canne, et les trois porte-clefs du Donjon armés chacun d'un bâton, tambour battant, mèche allumée, se précipitèrent inopinément dans le cachot. M. le lieutenant pour le Roi écumoit. — Holà ! A nous deux, maintenant, misérables ! se mit-il à hurler, renversant la table d'une main, et brisant la cruche d'un coup de pied pour se donner une allure formidable. Porte-clefs, rouez-moi de coups cette vile populace ! Un noble gentilhomme, un serviteur du Roi, traité ainsi devant son Excellence, par un petit va-nu-pied, un ver de terre, un enfant des rues ! Tu voulois donc, brigand, me faire chasser du poste où l'estime générale m'a placé ? Tu voulois donc arracher son gagne-pain à un pauvre père de famille ?... (Au mot père de famille, mot tant exploité depuis, M. de Rougemont donna à sa voix une inflexion sentimentale. S'il eût pu se cracher dans les yeux, je crois, dans son attendrissement, qu'il eût versé quelques larmes.) Tu mériterois, plat-gueux, d'être écorché tout vif, que je te fisse avaler mon poing comme une poire d'angoisse, que je te cassasse ma canne sur les reins ! Tiens donc ! — Tiens donc ! — Je te tuerai, — misé-

nable!... — Holà! monsieur, c'est une infamie; frapper ainsi un malade! Brute vile et féroce! cria alors Patrick en se plaçant entre M. le lieutenant et son ami, que ces coups avoient couché par terre. — A moi! porte-clefs, à moi! reprit M. de Rougemont; et deux porte-clefs s'élançèrent sur Patrick et le frappèrent violemment. Patrick ne broncha pas. Hausant les épaules de pitié, il se contenta d'arracher fièrement la canne de M. le lieutenant pour le Roi, de la briser sur son genou, et de lui en jeter les morceaux à la face.

Tandis que ceci se passoit, derrière Patrick se passoit une chose plus barbare, plus ignoble encore, digne d'un Bourguignon au temps des Armagnacs, digne du temps où, emmitouffé dans une robe de damas double de martre, et le couteau en main, régnoit dans la chambre le roi Capeluche. Le troisième porte-clefs, homme de carnage, s'étant saisi de Cork, et lui ayant brisé la tête sur l'angle de la cheminée et sur la grille, s'amusoit à barbouiller de sang Fitz-Herbert, étendu sans vie sur le plancher, en lui passant sur le visage le corps mort de son pauvre ami. Patrick, tournant la tête et voyant cette lâcheté, jeta un cri terrible; mais M. le chevalier de Rougemont y donna un sourire d'applaudissement.

Quel cœur ne seroit soulevé! Ma plume tremble et m'échappe. A cet endroit, tombera sans doute de plus d'une main. Qu'y puis-je? La vérité n'est pas toujours écrite en blanc comme une fille de ce; et, sur l'honneur! je n'ai dit que la vérité,

que je dois. Quand la vérité est de boue et de sang, quand elle offense l'odorat, je la dis de boue et de sang, je la laisse puer; tant pis! Ce n'est pas moi qui l'arroserai d'eau de Cologne. Je ne suis pas ici, d'ailleurs, pour conter des sornettes au jasmin ou au serpolet.

Ce dernier acte d'une férocité suprême avoit glacé Fitz-Harris et Patrick : ils restoient là à demi morts, anéantis, comme attendant le coup fatal. — Profitant de cette stupeur, deux porte-clefs ramassèrent Fitz-Harris et l'emportèrent hors du cachot; et M. le lieutenant pour le Roi et le troisième porte-clefs, le prenant chacun par un bras, entraînèrent avec eux Patrick. Dans la tour de la Surintendance, il y avoit quatre cachots de cinq ou six pieds carrés, où les lits étoient de pierre et, tout au fond, un grand caveau où l'on ne pouvoit pénétrer que par un trou pratiqué dans la voûte. Ce fut au bord de ce trou, dont la trappe étoit levée, et dans lequel on avoit placé d'avance une échelle, que furent amenées les deux victimes. Arrivé là, Fitz-Harris revint à lui, et, voyant que c'étoit là qu'on alloit le plonger, sa nature se révolta; il jéta un cri, fit lâcher prise aux porte-clefs, et se dressa sur ses pieds d'un seul bond. Patrick, alors, avec un phlegme sépulcral, se mit de lui-même à descendre l'échelle, en disant : — Il faut mourir, mon frère; mon frère, il faut mourir quand il plaît à Dieu! Viens!... Fitz-Harris, vaincu par ces paroles, se rapprocha de l'ouverture pour imiter son ami; mais comme il se penchoit pour saisir les

montants de l'échelle, M. le lieutenant pour le Roi, ou peut-être un porte-clefs, je ne saurois dire, le poussa rudement, le pied lui manqua, et il tomba comme une masse au fond de la citerne.

L'échelle fut remontée, et la trappe s'abaissa.





XV.

**N**ous avons laissé Déborah et Vengeance, une courageuse mère et son enfant échappés de l'esclavage, Geneviève de Brabant et son fils Bénoni, échappés à la hache du traître Golo, avec Icolm-Kill l'aventurier et ses compagnons, faisant force de voile sur le sloop. Après un séjour de près d'un mois aux îles Baléares, après bien des bonnes et des mauvaises fortunes de mer, qui, seules, pourroient donner matière à un livre plus gros et peut-être d'un intérêt plus palpitant que celui-ci, mais sur lesquelles, n'entendant rien aux choses maritimes, nous garderons un modeste silence, la vigie, ayant enfin reconnu la plage d'Irlande, cria trois fois : terre ! Et, de même qu'en quittant Lerins, dès qu'au soleil levant elle avoit eu crié trois fois : soleil ! les matelots, tête nue, entonnèrent l'hymne à la patrie ; mais cette fois ils le chantèrent d'un air triste et presque à voix basse. On n'étoit plus sous un ciel étranger et libre : on étoit sous le ciel natal, en proie à l'étranger. L'esclave étoit rentré sous le fouet du maître.

Sir John Chatsworth reçut Déborah avec une vive satisfaction. Il avoit peu compté sur le succès de l'entreprise, malgré toute l'habileté et toute l'audace qu'il avoit bien voulu lui-même reconnoître à Icolm-Kill. Sir John Chatsworth n'étoit pas un homme de poésie et d'aventure. Ce qu'on appelle le sort, le hasard, la providence, sonnoit à son oreille comme une parole vide. Les choses ne lui sembloient pas faciles et prospères; il ne voyoit pas en beau comme on dit; le présent, quelque triste et quelque mauvais qu'il pût être, à ses yeux étoit bien; l'avenir n'étoit qu'une brume épaisse au-dessus d'un abyme. Chez lui, point d'espérance, point d'espoir, jamais ! mais aussi point de déception.

Ce qui causa surtout l'admiration de M. Chatsworth, c'étoit le changement magnifique qui s'étoit fait dans la personne de sa pupille. De la jeune et folâtre enfant qu'il avoit vue à Limerick pour la dernière fois, peu de mois avant la mort de sir Francis Meadowbanks, son grand-père, le temps et le malheur avoient fait une grande et belle dame sérieuse. Plusieurs fois M. Chatsworth revint avec éloge sur ce changement. Déborah, comme on le devine bien, appela à elle les mots les plus suaves pour remercier son tuteur dans toute l'étendue de sa reconnaissance sincère et profonde, et elle lui prodigua les marques d'une affection si bonne et si vraie, que l'âme aguerrie de l'homme de loi ne se put défendre maintes fois de quelque émotion. Son arrivée répandit un peu de joie dans la maison de sir John, et lui donna, pendant

quelques jours, presque un air de fête; mais comme cette joie étoit sévère, mais comme cet air de fête étoit grave, car la maison de sir John étoit une de ces maisons anglaises où règnent la règle et l'austérité, cela ne déparoit pas la mélancolie séduisante que professoit la jeune infortunée, et qui convenoit au deuil de son cœur. Sir John crut devoir à ses amis de leur ouvrir les portes de ses salons pour qu'ils vinsent déposer leurs hommages aux pieds de sa pupille. Il donna plusieurs repas, il tint plusieurs cercles où Déborah, si c'eût été possible, se fût dispensée de paroître, mais où elle brilla dans tout son éclat. Les infortunes et le courage de cette belle prisonnière d'État excitoient les plus vives sympathies et ajoutoient un charme secret et irrésistible à ses charmes naturels. Les premiers temps de son retour s'écoulèrent ainsi quelquefois dans le trouble du monde, mais le plus souvent dans l'échange paisible des plus aimables témoignages d'amitiés et de gratitude, et dans la confidence et le récit du passé.

Déborah apprit alors que lord Cockermouth, son père, n'habitoit plus l'Irlande. Sans doute, sa disparition, qui avoit détruit le bon effet qu'il s'étoit promis du jugement de Tralée, qui pourtant lui avoit coûté gros, l'avoit déterminé à prendre ce parti. Il n'étoit retourné à son manoir de Killarney que pour le vendre à la hâte avant de passer à Londres, où, depuis la mort de sa femme, quelques-uns de ses anciens compagnons de table le sollicitoient de venir habiter; car, depuis qu'Anna Meadowbanks lui manquoit, il nour-

rissoit dans quelque coin inconnu de son cœur un chagrin assez véritable, et des regrets qui souvent, malgré lui, avoient transpiré jusque dans sa correspondance. Au fond de tout, lord Cockermouth n'avoit pas été sans quelque affection pour sa femme et pour sa fille. S'il avoit fait souffrir sa femme, ce n'étoit pas qu'il se fût donné à tâche le martyre de cette douce créature. Il ne s'étoit pas dit : Je vais être méchant avec elle, je vais payer d'ingratitude sa tendresse, son dévouement, sa résignation; elle avoit eu une vie triste et pénible, par cela seul qu'on l'avoit mise en contact avec un être lourd, grossier, brutal, et que sa nature délicate et choisie avoit été forcée de subir les lois d'un maître implacable et médiocre qu'elle n'avoit pas rêvé. Par convenance de famille, la tourterelle avoit été accouplée à un bœuf, et condamnée à tracer un sillon. — Si lord Cockermouth avoit fait souffrir Déborah, sa fille, ce n'étoit pas non plus qu'il fût pour elle dénué de toute espèce de tendresse et d'attachement : c'étoit à cause de Patrick. Malgré sa rustique enveloppe et ses mœurs triviales, ce lord, comme nous l'avons dit quelque part autrefois, entretenoit la morgue la plus fière et les plus hautes prétentions aristocratiques. Un sentiment mal digéré, mais inaltérable, de l'honneur de sa maison et de son sang, vivoit en lui, et ce sentiment vivace ne lui avoit pas permis de transiger en faveur des liaisons de sa fille. La seule pensée que le fils d'un bouvier, d'un laboureur, pût être l'ami et peut-être l'amant et l'époux de Déborah, le révoltoit, et allu-

moit en lui une indignation, une colère pleine d'une noble passion, comme on a pu le remarquer, à laquelle le caractère ordinaire de cet homme n'eût pas donné lieu de s'attendre. Il avoit fallu vraiment qu'il vît la chose bien en mal, que la tache dont son blason étoit menacé lui eût semblé bien inévitable et bien énorme, pour qu'il en fût venu à prêter les mains, sinon à commander l'attentat manqué sur Patrick dans le sentier creux de Killarney; car ce bourru à l'âme dure, qui profitoit volontiers des droits de la guerre, avoit toujours répugné à l'injustice; et une fois cette première injustice commise, une fois compromis par cette triste affaire, il s'étoit vu, sans doute, lui soigneux de la gloire de sa maison et de son honneur, entraîné, pour sortir de ce pas cruel, tout en pesant bien dans son cœur ce que valoit cette mauvaise action, à provoquer ou plutôt à acheter le jugement des juges de Tralée, qui avoit déclaré Patrick l'assassin absent de Déborah. Oui, à travers tout cela, il faut bien le reconnoître, lord Cockermouth avoit eu une affection assez réelle pour Déborah, et le grand trouble dans lequel il étoit tombé, lors de son retour dans la salle du festin, trouble allant jusqu'au délire, qui lui avoit fait jouer un rôle si inconvenant par-devant ses convives, qui lui avoit fait dégainer si inconsidérément son épée encore toute sanglante, avoit eu sa plus grande source dans la profonde douleur qui l'avoit saisi intérieurement à la vue de sa fille si horriblement mutilée par Chris, cet imbécille assassin. Après ce coup

pitoyable pour la rendre à la vie, pour faire disparaître ses blessures, il lui avoit fait donner avec joie, les soins les plus affectueux; et si, à peine convalescente, il l'avoit emmenée aux Assises de Tralée, c'est qu'une nécessité impérieuse, à ses yeux, ne l'avoit pas laissé libre en ce cas.

Soit que les bâtiments du château, pour la plupart de la plus vieille date, eussent besoin de réparations trop considérables, soit que, par une sorte de superstition, personne n'eût voulu venir habiter ce lieu maudit, comme on le regardoit, après un phantôme, un serviteur de Satan : car le bruit public, qui noircit et grossit tout, avoit fait tout cela et pis que cela du vieux commodore, lord comte Cockermouth n'avoit pu trouver un acquéreur; mais comme il s'étoit avancé, plutôt que d'en avoir le démenti, il avoit morcelé son beau domaine, et l'avoit livré pièce à pièce aux campagnards circonvoisins. Des fermiers avoient acheté, comme matériaux, la demeure seigneuriale, et l'avoient démolie, et en avoient extrait les pierres pour bâtir des murs autour de leurs clos. Quelques salles basses avoient été seules respectées, et servoient de granges et d'étables; aujourd'hui, c'est à peine si l'on en trouveroit quelques vestiges, et si, au fond de quelque hutte, on trouveroit encore quelque vieillard qui ait gardé mémoire des Cockermouth. Ainsi finit ce castel, qui étoit là debout depuis tant de siècles, qu'il n'avoit plus d'âge, comme les vieux chênes de la forêt. Ainsi finit Cockermouth-Castle, comme finissent autour de nous tant de mo-

numents, tant de ces belles horloges de pierre, qui semblent placées là pour compter les générations qui s'écoulent, comme un cadran compte les heures écoulées. Ainsi finit Cockermouth-Castle, ainsi finissent les plus saintes et les plus belles choses, sous la faux du temps et sous la faux de l'homme : c'est le sort commun. L'épée du conquérant s'en va à la ferraille ; le manoir, dont les tours escaladoient le ciel, est rasé à hauteur d'homme ; l'âne braie dans la salle du trône, et le sépulcre royal, à demi enterré, n'est plus qu'une auge à porcs.

Un jour, Déborah étoit seule au salon ; assise près de la cheminée elle lisoit, et Vengeance jouoit et se rouloit à ses pieds sur une peau de léopard. M. Chatsworth entra, fit glisser un siège sur le parquet, et vint se placer à côté d'elle. Déborah ferma son livre par respect et s'inclina, et M. Chatsworth lui prit la main, la serra affectueusement et lui dit : — Depuis long-temps, madame, votre tuteur avoit quelque chose à vous dire dans le secret ; mais, ne voulant rien brusquer, au lieu de provoquer une occasion favorable, il a attendu patiemment que cette occasion se présentât. Le temps et le lieu sont convenables ; écoutez-moi : — Me croyez-vous votre ami ? — En puis-je douter, monsieur. — Me croyez-vous assez votre ami pour n'avoir rien tant à cœur que l'intérêt de votre bien et de votre gloire ? — Oui, monsieur. — C'est que, voyez-vous, j'ai à toucher à des choses bien délicates, madame, auxquelles nul au monde n'auroit le droit de toucher, à moins qu'il ne fût ce que

je suis pour vous, et que vous n'ayez la foi en lui que vous daignez avoir en moi. Vous avez là, à vos pieds, un bel enfant, madame, que j'aime comme je vous aime, croyez-le bien, et pour qui je suis prêt à faire ce que je ferois pour vous; eh bien, votre ami va vous dire une parole cruelle : il faut que ce bel enfant soit éloigné de vous, il faut que cet enfant disparaisse. — Eh ! qui veut cela? — Le monde, madame. — Le monde !... — Le monde et votre honneur, madame. — Le monde et mon honneur !... je ne comprends pas. — Le monde a des lois et l'honneur est sévère, madame; et le monde et votre honneur, et votre avenir, exigent de vous ce sacrifice. A ces mots, Déborah tomba à genoux auprès de son enfant, et, le serrant contre son sein, elle le couvrit de baisers et de larmes. — Toi, mon Vengeance, toi, mon Patrick, mon fils, mon bien, mon âme, t'abandonner ! Oh ! non, jamais ! s'écrioit-elle. — Il faut que cet enfant soit éloigné de vous, madame; mais je ne dis pas qu'il faille qu'il soit perdu pour vous. — Je comprends bien, monsieur. — La naissance et l'existence de cet enfant est chose tout-à-fait ignorée. Depuis votre arrivée j'ai fait en sorte, sans vous en donner le motif, que cet enfant fût tenu à l'écart; ne divulguons pas ce que le Ciel, dans sa bienveillance, a voilé; confiez-moi ce doux être, je le ferai élever dans l'ombre d'abord, puis je le ramènerai près de moi, et je le soignerai, et je veillerai sur lui, et je le chérirai comme mon propre sang. Il passera pour l'enfant d'un parent à moi, éloigné et pauvre, ou

pour un orphelin, un adoptif. — Votre offre est grande et généreuse, sir John, et je vous en rends grâce; mais je sens là qu'il y a en moi quelque chose d'énorme, d'inexplicable, qui repousse la pensée seule de ce moyen, et qui ne me permettra jamais de m'y prêter. Cela, j'en conviens, pourroit sauver les dehors; ce qui se paie d'apparences pourroit être satisfait; mais mon cœur ne le seroit pas, mais cela ne me sauveroit pas du remords. — Vous voyez mal, mylady; une faute, et c'en est une, peut donner du remords; mais on n'a pas de remords pour avoir effacé une faute. — Une faute! mais de quoi parlez-vous? Je n'ai pas commis de faute. Mais que voulez-vous dire?... J'avois un époux de mon choix, un ami, un amant, je l'aimois, et voilà le fruit de notre amour, fruit que j'aime! et ce que j'ai fait je l'ai voulu, et je ne saurois vouloir une faute : il n'y a rien à effacer, monsieur. — En prenant les choses d'en haut, ma bonne amie, il se peut que devant la nature il n'y ai pas de faute; mais nous ne sommes pas ici au bord du fleuve Saint-Laurent, et c'est une faute devant les hommes? — Devant les hommes? pitié! Oh! qu'ils ont bien mon mépris ceux-là!... J'ai à me louer d'eux, en effet, je dois les ménager. Non, non, mon fils, non, non, mon Vengeance, je ne te renierai pas! tu ne seras pas sans mère! tu ne m'appelleras pas madame! je ne ferai pas la vierge à tes dépens!... N'insistez pas, ô mon tuteur; vous me faites souffrir horriblement! Je suis sa mère, sa mère, sa mère, et ne veux être que ça! Je ne

suis pas en quête d'une nouvelle alliance; qu'on me laisse pour ce que je suis, comme je laisse les autres. C'est fini! je suis à mon fils, et je pleure Patrick, et voilà tout!... Vous êtes bon, sir John, je vous aime; mais brisons là-dessus; vous êtes un homme régulier, et je suis une folle! vous êtes un archonte, et je ne suis qu'une pauvre Sapho.

Sir John ému, attendri jusqu'aux larmes, pressa contre son cœur la mère et l'enfant, Geneviève de Brabant et son fils Bénoni, et leur dit : Cela peut blesser mes sentiments, cela peut froisser un coin de mon âme; mais cela ne vous ôte ni mon amitié ni mon dévouement; à la vie, à la mort, je suis à vous; faisons la paix; baise-moi, pauvre enfant! embrassez-moi, pauvre femme!

Et depuis, l'honnête sir John Chatsworth, qui avoit à son service une noble intelligence, n'insista pas, ne toucha plus à rien dans ce sens. Là-dessus silence éternel.





## XVI.

L'ÉCHELLE fut remontée et la trappe s'abaissa, et il se fit une nuit profonde.

— Oh ! mon Dieu !... s'écria Patrick, fléchissant les genoux et se prosternant la face contre terre.

L'horreur et l'effroi avoient ouvert par surprise son cœur stoïque au désespoir ; mais sa courageuse raison reprit aussitôt son empire, et il s'ôta du cœur ce mouvement de faiblesse comme on s'ôteroit de la main une écharde.

Il se releva, et, guidé dans les ténèbres par ses gémissements, il s'approcha de Fitz-Harris, et l'appela et prêta l'oreille. Fitz-Harris ne répondit point. Il se pencha sur lui et lui prit la main : sa main étoit froide. Alors il s'éloigna de lui, et, se tenant à la muraille, il poussa du pied, dans un des coins du caveau, la paille, ou plutôt le fumier dont on avoit eu l'attention de joncher le sol. Sur cette litière, ayant porté doucement son ami, il l'appela de nouveau après lui avoir posé la tête comme sur un chevet ; mais toujours point de réponse. C'étoient là tous les soins qu'il pouvoit lui donner ; il se coucha

donc auprès de lui, dans une anxiété inexprimable, s'assurant de minute en minute du battement de son cœur, écoutant silencieusement son haleine, épiant l'instant suprême où il auroit enfin cessé de souffrir, où il auroit passé de la condition humaine si triste, et de la plus dure des conditions humaines, à un état digne d'envie : l'état de la mort. Il demeura long-temps, sans doute, dans cette cruelle position, car un sommeil de plomb, avec lequel il luttait corps à corps, finit par l'accabler et l'assoupir. A son réveil, Fitz-Harris se plaignoit assez fort; ses extrémités n'étoient plus froides comme le marbre. Patrick lui passa la main sur le front et l'appela presque à voix basse : — Harris! Harris, mon frère!... lui dit-il. Cette fois Fitz-Harris fit un mouvement. Peu à peu il se ranima, et quand il eut recouvré tout-à-fait le sentiment, Patrick lui dit : — Tu as fait une chute horrible, mon frère; tu souffres, où es-tu blessé? — Je souffre beaucoup dans les reins, et j'ai des élancements qui se croisent comme des épées dans ma tête. Tiens, touche là à mon crâne. Patrick y porta la main avec précaution; sous les cheveux trempés de sang, il rencontra une saillie énorme et la bouche d'une plaie. — Sais-tu où nous sommes, mon frère? dit ensuite Fitz-Harris. — Où nous sommes, demandes-tu, mon frère? dans une basse-fosse. — Et que fait-on de nous? — Ne te souvient-il plus, mon frère, que M. le lieutenant pour le Roi s'est chargé du soin de venger la Couronne? Ce qu'on fait de nous, mon frère? on venge la Cou-

ronne. — Dieu m'a-t-il retiré la vue, Patrick, ou sommes-nous au milieu de la nuit? — Non, Dieu ne t'a pas affligé comme son serviteur Tobie; mais je ne sais, mon frère, si nous sommes au milieu du jour ou de la nuit; cette fosse n'a ni meurtrière ni lucarne. — Mais c'est donc un tombeau? — Moins que cela, mon frère, un cloaque sans issue, un puisard immonde. — Un puisard! répéta Fitz-Harris avec effroi: un puisard! C'est donc avec des puisards qu'on venge la Couronne? — Avec des puisards, tu l'as dit.

Je ne sais là-dessus ce qui se passa d'affreux dans leur âme; ils gardèrent tous les deux un morne et long silence.

Ce fut Fitz-Harris qui le rompit: — Sans doute, dit-il, on nous a plongés dans cette basse-fosse, condamnés que nous sommes à y périr de faim: tant mieux! Il est bien temps que nos maux aient un terme. Quelle vienne donc la mort! Elle se fait bien prier la capricieuse! Diroit-on pas une bégueule, une mijaurée, une prude qui choisit son monde! Qu'on nous jette des aliments ou qu'on nous laisse sans nourriture, au demeurant, peu m'importe! C'est assez de misère comme ça, je veux en finir; si j'approche plus rien de mes lèvres, que je sois un lâche! — Tu parjureras ton serment, mon frère, reprit tristement Patrick, parce qu'il est beau de se laisser tuer et qu'il est honteux de se laisser mourir; parce que tu ne sais pas ce que c'est que mourir de faim.

Il y avoit, du moins leur sembloit-il, l'intervalle

de plusieurs nuits et de plusieurs jours qu'ils étoient là, et personne n'avoit reparu, et ils n'avoient entendu d'autre bruit que le bruit qu'eux-mêmes avoient produit, comme s'ils eussent été dans les entrailles de la terre. Déjà ils étoient en proie aux souffrances de l'inanition; l'opération de la pensée étoit déjà chez eux pénible et lente; leurs idées s'enchaînoient mal et ne se succédoient plus. Vers ce temps-là, Patrick, qui lui-même avoit eu plusieurs défaillances qu'il avoit cachées avec soin, prit la main de Fitz-Harris et lui dit : — Jusqu'ici je m'étois refusé à croire avec toi qu'on ait pu concevoir la pensée de nous plonger dans cet abyme pour nous y laisser périr; mais je vois bien que c'est là le sort qui nous attend; ta prévision étoit juste; et pour nous ravalier au niveau de la brute, on nous livre à la mort sans prêtre, sans conseil, sans assistance. Soit perdu! ceux qui ont su vivre comme nous avons vécu, ceux qui ont su souffrir comme nous avons souffert, ceux-là ne se dépouilleront pas, dans un moment suprême, de la dignité qui convient à l'homme; ceux-là sauront mourir. Frère, préparons-nous à paroître devant Dieu. Alors Patrick s'agenouilla, et, après un moment de recueillement, il poursuivit : — Je viens de descendre en esprit, ô mon Dieu, dans le fond de mon âme, je l'ai trouvée sans replis; j'y ai cherché partout un crime, et je n'y ai rencontré que des fautes dont ta miséricorde ne me refusera pas la rémission. Ce n'est pas, sans doute, ô mon Dieu! que je sois meilleur qu'un autre, et que je mérite plus à tes yeux; mais tu

m'as laissé si peu vieillir dans le monde que le temps m'a manqué pour le péché. Vous que le long du court chemin de ma vie j'ai pu offenser ; vous pour qui j'ai pu être un objet de scandale, je vous en demande humblement pardon ; pardonnez-moi comme je pardonne à ceux qui se sont faits mes ennemis, comme je pardonne à mes bourreaux. — A toi, Fitz-Harris, mon frère, qu'ai-je à dire, sinon que je te bénis et te porte en mon cœur, comme tu me bénis et me porte dans le tien ? — Après la vie la plus dure il te plaît, ô mon Dieu ! de m'envoyer la mort la plus cruelle ; que ta volonté soit faite ! puisqu'il faut mourir, j'accepte et meurs avec espérance. Tu m'avois donné une amie, ô mon Dieu ! puis tu m'en as séparé ; et tu me fais mourir sans l'avoir revue ! ô mon Dieu ! que cela est amer !... mourir sans l'avoir revue !... Heu !... que cette lame est froide ! qu'elle entre lentement, et qu'elle fait de mal ! — O mon Dieu ! — O mon Dieu ! — O mon Dieu !... Et sa voix s'étouffa dans les larmes. Fitz-Harris reprit alors avec audace : — Quant à moi, ô mon Dieu ! je ne meurs pas résigné comme mon frère, et je meurs sans espérance. Un bon tient vaut mieux que deux tu auras ; je suis franc, j'eusse mieux aimé, ô mon Dieu ! une pomme sur ma table qu'une orange dans le jardin des Hespérides. — Je ne reviendrai pas sur le passé, mon frère : il est oublié, il est expié, je crois. Je te dirai seulement, mon doux Patrick, que je t'aime, et puisqu'il faut que je meure, et puisqu'il faut que tu meures, que je suis heureux de mourir avec toi. — Embrassons-nous une der-

nière fois, mon frère, dit alors Patrick; et, s'étant rapproché de Fitz-Harris et s'étant penché sur lui, ils se donnèrent un long baiser, le baiser cuisant de l'adieu, d'un adieu éternel, le baiser qu'entre le billot et la hache deux amis se donnent sur le plancher de l'échafaud. Leurs lèvres se quittèrent enfin; Patrick reprit place à côté de son ami, et là, sur une couche de fumier, se tenant affectueusement par la main, semblant deux figures taillées dans l'épaisseur d'un tombeau, l'âme brisée par la douleur, le corps déchiré par la faim, ils se remirent froidement à attendre la mort, qui venoit à pas lents.

Après ceci il se passa encore un long intervalle. Le mal étoit devenu si violent qu'il arrachoit des plaintes à Patrick, et que Fitz-Harris pleuroit. — Tu souffres donc beaucoup, mon Harris? Ayons courage! disoit Patrick. A quoi Fitz-Harris répondoit : — Ce sont mes blessures qui me font souffrir, et puis la faim — un peu — aussi. — Ayons courage, Harris! encore quelques heures d'agonie, et le calice sera bu jusqu'à la lie; tout sera fini. On ne meurt qu'une fois; ayons courage, mon frère! — Oh! j'en ai du courage, mon Patrick; quelque cruelle qu'elle soit, j'accepte cette mort volontiers, parce que la mort est un terme. J'en ai du courage! je saurois mourir de même par ma volonté. Sur un plat d'argent m'apporteroit-on la chasse la plus succulente, que je la repousserois avec dédain. — O mon pauvre ami! ne pensons pas à ces choses-là : cela aiguise encore la faim.

A ces paroles avoit succédé un nouveau silence, ou plutôt de nouveaux gémissements. Nos deux martyrs se tenoient toujours attachés par la main. La mort ne venoit pas; mais le jeûne avec son râteau de fer leur déchiroit les entrailles. Tout-à-coup la trappe de la voûte se leva, une foible lueur de flambeau se répandit peu à peu dans la fosse, quelque chose qui pendoit à une corde descendit, et une voix connue, celle d'un porte-clefs, cria à l'extérieur : Voici votre pitance, prenez. La surprise leur fit jeter un cri. Il leur sembloit que c'étoit du Ciel que venoit ce message. Après être demeuré quelque temps suspendu à quelques pieds du sol, l'objet remonta, puis un instant après on laissa choir quelque chose, et la trappe se referma. — Qu'est-ce ? s'écria Fitz-Harris. — Je ne sais, répondit Patrick. — Va donc voir, mon frère. Patrick, non sans bien des efforts, se traîna sur les genoux du côté où le bruit s'étoit fait, et sa main ayant rencontré l'objet : — C'est du pain ! s'écria-t-il. Du pain ! répéta Fitz-Harris avec un râlement de joie; du pain ! du pain ! Saints-du-Ciel ! Donne-m'en, mon frère, donne-m'en ! La faim est une chose atroce ! puis, vois-tu, ce n'est pas vrai, je ne veux pas mourir.

Au bout d'un espace de temps qui leur parut assez court, le lendemain, sans doute, la voûte s'ouvrit de nouveau, une corde descendit de même, portant du pain que Patrick cette fois alla détacher. Depuis lors ils eurent rarement à supporter d'aussi longs jeûnes; on leur apporta assez régulièrement

leur pitance, à savoir : de temps en temps trois ou quatre onces de mauvais pain.

Pour compléter l'horrible de leur position, d'énormes rats, dont le nombre sembloit aller croissant, habitoient ou hantoient le même puisard. Ces hôtes immondes, pour qui nos deux victimes avoient la plus violente aversion, avec une familiarité et une audace révoltantes, les harceloient sans cesse et sans pitié. Ils s'attroupoient autour de la cruche à eau, sur le goulot de laquelle ils déposoient leur morceau de pain, et, dans leur acharnement, souvent ils la renversoient, ou combloient, en s'entassant sur le corps l'un de l'autre, la distance mise entre eux et leur proie. Pendant leur sommeil, pendant les moments de silence et d'accablement, ces animaux leur passoient dessus, leur rongeoient, leur déchiroient leurs vêtements, les couvroient de morsures à la face et aux mains. Fitz-Harris, qui ne se mouvoit qu'avec peine, en avoit le plus à souffrir; on eût dit que cette engeance avoit le sentiment de son état : elle bravoit ses menaces et s'attaquoit à lui sans plus de façon qu'à un cadavre. Continuellement étendu sur une paille pourrie et sur un sol humide, ses jambes peu à peu s'enroidirent et se paralysèrent, et, quoiqu'il eût tout le haut du corps dans un état d'amaigrissement, d'émaciation horrible à dire, elles devinrent comme oedémateuses, et s'enflèrent prodigieusement. Ses pieds acquirent un volume si énorme que Patrick fut obligé de lui ôter ses chaussures, qui les bridèrent comme un brodequin de

supplice. Ses pieds ainsi à découvert, une misère plus cruelle l'attendoit. Plusieurs fois des bandes de rats affamés se jetèrent dessus, et, malgré ses cris et les efforts de Patrick, mal servi par l'obscurité, ils lui déchirèrent et lui mâchèrent les orteils. Je n'insisterai pas sur l'atrocité de cette torture; on sait de reste quelle corrélation a le cœur avec les extrémités, et combien est aigu et foudroyant le frémissement du tétanos. Patrick ne put mettre Fitz-Harris tout-à-fait à l'abri de cette voracité qu'en lui enterrant les pieds dans de la litière, et en recouvrant cette litière d'une couche de terre, qu'avec la patience d'un captif il avoit arrachée du sol avec ses ongles.

Notre nature vivace est rétive à la mort. La mort nous enlève rarement de haute lutte. Ce n'est qu'après bien des menées sourdes, bien des combats, qu'elle nous terrasse. Sans employer le fer ni le poison, ce n'est pas chose facile que de tuer un homme, un jeune homme surtout, un brise-cou comme Fitz-Harris, né pour fournir la plus longue carrière, sain, vigoureux, et dont tous les ressorts de la vie étoient neufs et du plus pur acier. Dans l'état de dépérissement où il se trouvoit vers les derniers temps de son séjour dans la chambre octogone, qui n'eût pensé le voir s'éteindre prochainement? Un médecin l'eût ajourné au plus à quelques semaines. Et depuis, cependant, il avoit fait une chute terrible; il avoit supporté un jeûne de plusieurs jours, et avoit passé bien des mois couché sur des ordures humides dans un puisard infect, sans jour, sans air, accablé de dou-

leurs corporelles, rongé par l'ennui et le désespoir le plus profond, n'ayant pour mesurer le temps, qui ne passoit pas, que son imagination, que l'imagination, cette folle qui multiplie, qui amplifie, qui exagère; et pour toute subsistance que de l'eau, comme on sait, et de temps à autre quelques onces de mauvais pain. D'abord il avoit paru résister et végéter à peu près dans le même état, sans mieux ni pire, tandis que Patrick se minoit et tomboit en chartre à vue d'œil, comme un enfant arraché aux mamelles de sa mère, ou plutôt, devrois-je dire, comme un homme arraché aux mamelles fécondes de la liberté; puis tout-à-coup il avoit baissé, et baissoit de jour en jour et déclinait rapidement. Mais à mesure que son pauvre corps s'approchoit de sa dissolution dernière, il perdoit de plus en plus la conscience de sa position, et s'éloignoit en esprit de toute idée d'anéantissement. Son état n'étoit plus qu'un mal-être passager : il sentoit, disoit-il d'une voix mourante, sa vigueur revenir ; son horizon s'éclaircissoit, son ciel se peuploit d'étoiles, il n'avoit plus que quelques heures à passer dans ce puits ; il étoit sûr d'une prochaine délivrance ; il la voyoit venir ; elle venoit en effet : mais quelle délivrance !... pauvre jeune homme !

Bien loin de se détacher des choses de ce monde, il n'avoit la tête remplie que de projets d'ameublement, de toilette, d'équipage, d'équipement de chasse. D'où lui viendrait l'or qu'il faudroit pour faire face à ce luxe ? cela ne l'inquiéta pas une seule fois :

cette question étoit trop froide et trop terrestre. Pour raviver tout-à-fait la fleur un peu froissée de sa jeunesse, désormais il ne devoit plus quitter le cheval; il devoit s'incorporer comme un centaure à un impétueux et fringant andalou, au plus beau genet de toutes les Espagnes. Ce genet à tout poil devoit avoir un mors bosselé, des fers d'argent, une selle magnifique, un caparaçon du plus riche tartan d'Irlande, une housse de velours, une émouchette en réseau d'or; il ne devoit sortir qu'avec un bouquet de rose sur le front. Avec cela c'étoient des bottes faites à ravir; des éperons qu'on eût dits forgés par saint Éloi, une longue escopette turque, marquetée, sculptée, ciselée, niellée, damasquinée; une paire de pistolets de ceinture, des pistolets d'arçon, un couteau de chasse avec une devise sur la lame, un huchet d'ivoire, et une trompe de sonneur. Son souci cuisant étoit de paroître à Chantilly à la prochaine Saint-Hubert, et pour cela il devoit se commander une soubreveste de velours vert avec des passements d'or. Son imagination se berçoit sans cesse des plus séduisantes rêveries. Des caprices, des fantaisies merveilleuses naissoient et se succédoient en son esprit comme les vagues de la mer. Il bâtissoit des enfilades de romans dont il se faisoit le héros aventureux, et dont le dénouement le plaçoit toujours au sein des plaisirs, au comble de la fortune; et ces romans en l'air avec leurs additions, leurs améliorations, leurs variantes, il les contoit naïvement à Patrick. — Le prince, chassant dans la forêt, s'acharnoit à la poursuite d'une che-

vette et de ses faons, et s'égarait. Seul, loin du gros des chasseurs, dans une laie détournée, un sanglier furieux se jetoit sur lui ; mais, comme il alloit être blessé, Fitz-Harris, qui providentiellement se trouvoit là, je ne sais comment, déchargeoit ses pistolets dans le flanc de l'animal, et lui plongeait son couteau dans la gorge. Le prince, ainsi miraculeusement délivré, plein d'une splendide reconnoissance pour son hardi libérateur, l'attachoit à sa personne, le comblait de biens, et, l'introduisant dans son intimité, il devenoit un favori craint, puissant, admiré. — Patrick n'étoit jamais oublié dans ces coups du sort, il lui faisoit toujours la plus belle place dans son char. — Au loin, à l'horizon, sur un arbre jeté entre deux roches, au-dessus d'un torrent, une femme leste comme une biche s'élançoit ; mais, parvenue au milieu de l'abyme, son pied léger se heurtoit ; elle tomboit, elle disparoissoit sous les eaux. Fitz-Harris, qui d'aventure cueilloit des narcisses sur le bord, la voyoit ; une sympathie indicible aussitôt l'agitoit ; il couroit de ce côté, il se précipitoit dans le torrent, il plongeait et replongeait. Des bras s'étant enlacés à lui, il remontoit à la surface et amenoit au-dessus de l'onde le plus beau sein et la plus belle tête de jeune fille qu'on eût su voir. A la lueur douteuse de la lune argentée, Fitz-Harris, dans un ravissement céleste, contemploit éperdu cette pâle Ophélie ; avec un saint frémissement il posait ses lèvres amoureuses sur son front humide et renversé, et l'entraînoit sur le rivage. Là, se trouvoit une nacelle d'osier recouverte

de peaux de bisquain teintes en pourpre, Fitz-Harris y couchoit doucement la vierge évanouie. La richesse de ses vêtements indiquoit une damoiselle du haut parage. Fitz-Harris s'atteloit à la nacelle, et s'en alloit frapper à la porte d'un manoir voisin. C'étoit justement la fille unique, adorée, du châtelain de ce château. Le seigneur pleuroit sur sa fille, pressoit Fitz-Harris dans ses bras, il le nommoit son fils. Isabelle revenoit à la vie, et, la reconnaissance et l'amour s'en mêlant, elle offroit à Fitz-Harris sa main glorieuse; et Fitz-Harris passoit une vie filée d'or et de soie dans les voluptés paisibles de l'hymen, dans les plaisirs turbulents de la chasse.

Ces folies, ces visions, étoient l'œuvre de la fièvre lente qui l'emmenoit : il ne put long-temps en faire la confidence. Sa voix étoit devenue si foible que ce n'étoit plus qu'un bruit d'haleine : il avoit peine à lier deux mots. Voyant le triste état où il étoit réduit, Patrick conçut pour son ami les plus vives alarmes. L'heure d'une séparation cruelle approchoit, et jusque là il s'étoit peu appesanti sur cette idée; il n'avoit fait qu'entrevoir dans le vague, et comme chose possible, la perte de son compagnon d'infortune. Il étoit accablé. Il désiroit impatiemment faire connoître à M. le lieutenant pour le Roi, dans l'espérance que peut-être il en seroit touché, le péril où se trouvoit Fitz-Harris; mais comme il ne pouvoit le faire savoir au porte-clefs qui venoit apporter leur nourriture sans en même temps épouvanter le pauvre

mourant et l'ôter à ses illusions, il gardoit tristement le silence; et, comme un nocher dont la tempête a brisé la barque, et qui de la grève où il a été rejeté se voit forcé de demeurer le spectateur immobile d'un navire qui sancit sur ses amarres, qui coule bas, il assistoit au naufrage de Fitz-Harris dont la nef disparoissoit peu à peu sous le flot envahissant de la mort. Enfin, une fois, le hasard ayant voulu que Fitz-Harris sommeillât à l'heure où vint le porte-clefs, Patrick saisit l'occasion, et, se jetant à genoux sous le trou d'extraction, sous la trappe : — Au nom du ciel, porte-clefs, je t'implore! s'écria-t-il; rappelle-toi que nous sommes des hommes, que nous sommes tes semblables, que nous sommes de chair et d'os comme toi, et songe à ce qu'on nous fait souffrir. Au nom du ciel! si tu n'es pas une pierre, si tu n'es pas sans quelque reste de pitié, va dire, fais-moi la grâce d'aller dire à ton maître, M. le lieutenant pour le Roi, que Fitz-Harris, mon frère, se meurt; qu'il est entre la vie et la mort; s'il demeure une heure de plus dans cet égoût, il est perdu! Va, sauve-le! va, implore M. le lieutenant pour le Roi à deux genoux comme je t'implore; peut-être que sa vengeance est enfin assouvie, que sa haine est repue, et qu'il ne souhaite pas ce meurtre. Mon ami, prends une échelle, un flambeau, descends dans ce lieu d'horreur, tu verras notre misère, et tu ne pourras plus y songer sans verser des larmes. Au nom du ciel! porte-clefs, sauve-le, sauve mon frère! sauve ton frère : car nous sommes des hommes! car nous

sommes tes semblables! va et tu seras béni! — Mais le porte-clefs ne fit aucune réponse, et n'en rapporta point. Déposa-t-il le message aux pieds de M. le lieutenant pour le Roi, ou n'en tint-il aucun compte, je ne sais. Patrick grinça des dents d'indignation et de dépit. Honteux, il rougit en face de lui-même, comme un homme qui vient de faire une chute dans le péché, d'avoir, entraîné par son zèle pour Fitz-Harris, fait une humble prière, lui qui n'en faisoit jamais, et de l'avoir faite à un valet, et de l'avoir faite en vain.

Ce sommeil extraordinaire de Fitz-Harris se prolongea bien long-temps : ce fut sans doute une léthargie, et quand il se réveilla il avoit recouvré le sentiment et la parole. — Oh! mon Dieu! Patrick, dit-il d'une voix forte, une brèche s'est faite dans la muraille de ce caveau! Vois, comme on plonge au loin; comme la vue s'égaré dans l'immensité; quel beau spectacle! Enchâssée dans l'Océan, quelle est donc cette verte émeraude? Oh! mon Dieu c'est la terre d'Irlande. Vois-tu, sur son beau rivage, notre sauvage comté de Kerry, tourné comme une fleur vers le soleil? Quel parfum m'arrive au cœur! quel baume on respire! Ce ne sont plus les miasmes d'un puisard : c'est l'air libre des montagnes, c'est l'air pur de la patrie : — *Spiorad-naom!* comme tout-à-coup le jour s'est voilé! comme tout-à-coup la nuit s'est faite. *Spiorad-naom!* où sommes-nous donc, Patrick? Ah! dans la ville endormie de Killarney. Quel silence! tout repose. Reconnois-tu Kil-

larney, Patrick ? Killarney la simple, Killarney la hautaine ? Nous voici dans une de ses rues étroites et tortueuses. Qui sort de cette maison délabrée ? *Spiorad-naom!* c'est Donald, mon bandit de frère. A sa main est un bâton qui tourne et qui siffle. Trois compagnons le suivent. Comme ils sont faits, comme ils sont débraillés ! Les vois-tu, comme ils chancellent ? Le bandit passera donc toujours ses nuits dans les repaires et dans les tavernes. — Dieu ! voici la rue où je suis né ; voici le toit où je suis né ; voici la chambre où je suis né ! Auprès d'un feu couvert ma pauvre vieille mère veille, son rosaire à la main. Quel calme et quelle tristesse sur sa belle figure, symbole d'une âme sans reproche ! Quelle image de la vertu ! Elle veille, elle attend avec anxiété la tendre femme, mon frère, son fils Donald, qui, sans pitié pour elle, trôle encore à cette heure dans les rues évitées de la ville ! Elle pleure ! elle pleure sur moi, sans doute. Son esprit habite dans ma prison ; elle souffre ce que je souffre ; mes fers son rivés à ses pieds : elle traîne avec moi mes chaînes ; elle me croit perdu sans retour. — Me voici ! me voici ! pauvre femme ! console-toi, ma mère ! Les murs de mon cachot se sont écroulés Plus de deuil, plus de larmes ! Le fils est rendu à sa mère, la mère et le fils sont ensemble ! Presse-le sur ton cœur, pauvre mère, c'est bien lui, c'est bien Kildare, c'est bien ton Harris. Laisse, que je baise ta bouche de miel, tes cheveux blancs ; laisse-moi m'étendre à tes pieds et reposer sur ton giron ma

tête vieillie et rembrunie, comme autrefois j'y reposois ma tête rose et blonde. — Le jour renaît; Patrick, nous voici dans le chemin de Kenmare; le soleil se lève; des forges semblent s'allumer sur le sommet des montagnes, quelle splendeur! J'avois presque oublié le soleil. Que c'est beau! Gloire à toi, Dieu du monde! trois fois gloire à toi! Verse sur nous tes feux et tes rayons; réchauffe-nous; ranime-nous; reverdis-nous, toi! La tyrannie nous a pourris dans l'ombre. — Salut, roches escarpées, pitons hardus, mamelons de pierre, vallées profondes, bois épais, où se sont aventurés nos premiers pas, où tant de fois dans nos courses vagabondes nous jetâmes des cris déchirants pour faire sonner l'écho, qui se répercutoit de colline en colline. Tiens, Patrick, comme on découvre d'ici le Long-Leane, le beau lac de Killarney! C'est la mer apportée dans des montagnes. Quelle paix! quel calme! c'est ton image, Patrick; des éléments divers qui se heurtent en son sein, des combats qui s'y livrent, rien ne transpire à la surface. Là-bas s'élèvent les hautes crêtes des Mac-Gillicuddy's-Reeks et le Curran-Tual; mais les tours de Cocker-mouth-Castle sont encore cachées sous la brume matinale. Cet amas de pierres moussues, n'est-ce pas les ruines solitaires du Prieuré? et non loin, ce toit qui fume, n'est-ce pas, Patrick, la hutte de ton père? Quelle joie de revoir tout cela! Oh! mon Dieu! que la patrie est belle!... Suis-je le jouet d'une folle illusion? Une magnificence inconnue se déploie comme un éventail et m'éblouit. Une brise rose et parfumée

soulève une poussière d'or qui s'épand sur toute la nature. Vois-tu dans cette forêt magique, sur cette colline de marbre, passer Diane, la divine chasse-resse, son arc en main, son croissant d'opale sur le front? trois beaux levriers blancs qu'on diroit découpés dans l'ivoire suivent ses pas rapides. Comme sa tête est majestueusement tournée sur l'épaule! Phœbé, Phœbé, ô ma déesse!... Lève les yeux, Patrick; là-haut, là-haut, vois-tu cet ange qui traverse, comme une flèche, la voûte éthérée; ses lèvres pressent l'embouchure d'une longue trompette d'or; quelle fanfare éclatante il éparpille parmi les étoiles! Entends-tu au haut des airs ces concerts de voix et d'instruments? pluie harmonieuse qui descend des nuées, pénètre dans le cœur et le rafraîchit. Tout scintille, tout étincelle comme une escarboucle; tout est rutilant, tout chatoie, tout ondoie, tout poudroie. Cette magnificence, c'est la robe de Dieu! Ces pourpris, ce sont les pourpris célestes. Une femme noire et voilée va lentement le long d'un ruisseau de crystal; elle porte une touffe de scabieuses passées dans un anneau d'or. Il me semble que sa démarche m'est connue. La brise rose et fraîche a soulevé son voile. Grands dieux! c'est Déborah! Oh! mon Dieu! qu'elle est pâle!... Un jeune homme la suit, un tout jeune homme, ma foi. Oh! mon Dieu! Patrick, qu'il te ressemble!... c'est ton ombre. Sur les pierres du chemin il fait sonner une longue épée. Le voici qui lutte corps à corps avec un chêne, le frêle arbrisseau! Oh! mon Dieu! le chêne

se déracine, le chêne penche, le chêne tombe, le chêne l'écrase!... Hélas! il est tué, le pauvre enfant! — Qu'un grenadier en fleur est un bel arbre! Sous ce grenadier sauvage quelle est donc cette femme si belle? Est-ce Ève ou Vénus? Que d'abandon dans sa pose! quel feu et quelle douceur dans son regard! que d'amour sur sa bouche! comme son sein palpite et rebondit! quelle grâce dans ses contours! que de voluptés à cueillir! Oh! je mourrois si j'approchois seulement mes lèvres de son pied!... Suis-je en rêve? Non, non, ce n'est point une folie; l'orgueil ne m'égaré point. Elle m'a vu, elle me sourit, elle m'appelle!... Un charme irrésistible m'entraîne, me précipite vers elle. L'amour renaît pour moi : bénit soit le sort! je vais encore mourir sous un baiser. Un charme mystérieux m'attire et m'entraîne, te dis-je; je le sens bien, je suis vaincu, il faut céder. Viens, Patrick, suis-moi; viens, avec la liberté on recouvre l'amour.

A ces mots, Fitz-Harris, qui depuis vingt et un mois gisoit sur sa litière, se dressa subitement sur ses pieds, et, traversant à grands pas le caveau, il se précipita contre la muraille. Là, se tenant accroché avec ses ongles aux angles des pierres : — Viens, Patrick, viens, mon frère, poursuivit-il, ne m'abandonne pas dans la félicité. Une brèche s'est faite dans le mur, te dis-je; viens, suis-moi; les fossés sont pleins de bruyères; ce n'est qu'un pas à franchir. Viens, suis-moi; viens, nous serons libres!

En achevant ces dernières paroles , comme une pierre de la voûte il tomba pesamment sur le sol ; puis il se fit un profond silence. Patrick prit alors le pauvre infortuné dans ses bras ; il étoit froid.

Il étoit mort !...





## XVII.

**M**IEUX vaut la certitude la plus cruelle que le doute le plus léger, que l'incertitude la plus vague; rien ne ronge comme l'incertitude, rien ne creuse comme le doute; et Déborah vivoit dans l'incertitude la plus profonde à l'égard de la fin dernière de Patrick. Elle avoit bien vu le fer entrer dans son flanc, elle avoit bien entendu les cris qu'il avoit jetés et son adieu déchirant; elle avoit bien vu sa chute, elle avoit bien entendu rouler au loin le carrosse emportant sans doute le cadavre et les meurtriers; mais qui l'avoit tué? mais au nom de qui l'avoit-on tué? mais qu'avoit-on fait de ses restes? elle l'ignoroit. Aussi brûloit-elle de rentrer secrètement en France pour tâcher de lever un coin de ce voile, et pour recueillir les dépouilles mortelles de son ami, comme ces courageuses femmes de l'Antiquité qui, au temps des persécutions, se glissoient dans la nuit jusqu'aux lieux des supplices pour ensevelir les corps des martyrs et les mettre en sépulture.

Dès que ses affaires de succession, affaires toujours interminables, eurent été régularisées, laissant l'ad-

ministration de tous ses biens à sir John, elle prit donc congé de lui, non sans l'accabler toutefois de nouveaux et précieux témoignages de reconnaissance. Quant à Icolm-Kill, persévérant dans sa première et noble résolution, il ne voulut mettre aucun prix à l'action qu'il avait faite, il ne voulut rien accepter; il demanda seulement à Déborah, comme grâce ou comme faveur, de s'attacher à sa fortune. Un homme habile, entendu, à toutes mains, de l'espèce d'Icolm-Kill, étoit trop rare et d'une utilité trop immédiate pour que l'adroite comtesse Déborah négligeât l'occasion si belle de l'acquérir, et d'en faire un officier de sa maison. Elle s'empressa de se rendre à son désir, et lui donna la charge de gouverneur de son fils et d'intendant.

Un navire de France appareilloit dans le port; l'âme oppressée, le cœur déchiré dans tous les sens, Déborah quitta Dublin, Déborah s'éloigna à toutes voiles de son Irlande bien-aimée; mais cette fois ce n'étoit plus pour aller renouer ses amours avec son beau Patrick au rendez-vous qu'ils s'étoient donné sur le Continent. Une urne à la main, elle partoit la sainte femme?...

Afin de mieux échapper au ressentiment de la Cour et de la Police, dans le cas où son évasion de Sainte-Marguerite auroit été ébruitée, Déborah se déguisa sous le nom irlandois de Barrymore; mais Icolm-Kill, qui, à la Forteresse, avait joué le rôle d'un prétendu lord Cunyngham, pour se rendre parfaitement méconnoissable, n'eut simplement qu'à

ôter son masque. Ce ne fut pas sans effroi que notre jeune infortunée reprit la route de Paris; cependant elle approcha ses lèvres avec courage de ce vase rempli pour elle d'amertume, et le vida à longs traits; car il y a dans la douleur une volupté mystérieuse dont le malheureux est avide; car la souffrance est savoureuse comme le bonheur. Ce ne fut pas non plus sans trouble qu'elle revit la rue de Verneuil, si placide, si gentilhomme, où, dans la solitude, elle avoit habité avec Patrick et goûté quelques moments d'une félicité bien rare. Elle ne posa le pied qu'en frémissant sur le pavé de cette rue; il lui sembloit encore couvert du sang de son ami. La scène nocturne du meurtre de Patrick, comme une sombre tapisserie, vint alors se dérouler devant ses yeux : elle entendoit distinctement le choc des épées. — Depuis son absence l'hôtel Saint-Papoul avoit été tellement défiguré à l'extérieur, que Déborah hésita long-temps avant que de le reconnoître et d'oser entrer. La maison avoit changé de maître et de destination, et le nouveau concierge lui donna pour certain que M. Goudouly, après avoir vendu tout ce qu'il possédoit à Paris, s'étoit retiré dans son pays, dans le Béarn, il y avoit déjà plusieurs années. Voilà pourquoi, sans doute, cela paroîtroit s'expliquer assez bien aujourd'hui, toutes les lettres que Patrick avoit adressées à ce brave vieillard, dans les derniers temps de la lieutenance de M. de Guyonnet, étoient toutes demeurées sans réponse, à son grand crève-cœur. Sa première démarche n'étoit pas heureuse; c'étoit un

assez fâcheux pronostic; Déborah n'en prit que de trop vives alarmes. Elle avoit beaucoup espéré apprendre de M. Goudouly quelque chose sur le sort de Patrick; sinon quelque chose de bien positif, quelque chose au moins qui eût pu la mettre sur la voie et la guider dans ses douloureuses recherches. La perte des objets qui lors de son rapt étoient restés dans son appartement à la discrétion de son hôte, mais que cet hôte fidèle, comme nous l'avons vu en son lieu, avoit recueillis dans une valise et envoyés avec empressement au Donjon, lui causa aussi un grand chagrin. Aux chiffons, aux bijoux elle tenoit peu : donner une larme à ces choses-là eût été indigne d'elle; ce qu'elle regrettoit, ce qu'elle regretta amèrement, long-temps, toujours, c'étoient quelques billets de Patrick, quelques stances que, tout jeune homme, il avoit rythmées pour elle; c'étoient quelques fadaïses dont il lui avoit fait hommage; c'étoient quelques babioles qu'elle lui avoit offertes en présent; c'étoient quelques livres favoris, à lui ou à elle, excellents de soi, et excellents aussi pour les souvenirs qu'ils éveilloient, précieux comme l'or pour les ramilles, les feuilles de rose, les fleurs de violette séchées et conservées entre chaque page comme entre les pages d'un herbier. C'étoit surtout, c'étoit par-dessus tout l'épée de Patrick, cette épée qu'il avoit trempée dans le sang de ses assassins, et qui avoit été retrouvée à la porte de l'hôtel. Elle eût été si glorieuse de la voir suspendue au côté de Vengeance adulte, de la voir étinceler dans la main de Vengeance devenu homme !

L'absence de M. Goudouly laissoit Déborah dans une grande perplexité; et que faire pour sortir de cette inquiétude dont son âme étoit si lasse? Où creuser pour trouver le filon qui pourroit conduire à la mine? à quelle porte heurter? Le coup avoit été frappé dans l'ombre par des hommes aux gages de gents ayant tout pouvoir, et qui avoient dû faire disparaître jusqu'à la moindre trace de leur forfait; pas une tache de sang n'avoit dû rester empreinte sur la poussière du chemin détourné conduisant à la fosse où l'on avoit dû jeter le cadavre de Patrick. A tout hazard Icolm-Kill écrivit très-humblement à M. le lieutenant-général de police pour lui demander s'il n'avoit pas eu connoissance d'un attentat commis le 2 septembre 1763, sur la personne d'un jeune Irlandois nommé Patrick Whyte ou Fitz-Whyte, servant dans la première compagnie des mousquetaires du Roi; et dans le cas où cette affaire ne lui seroit pas inconnue, s'il ne seroit pas possible par ses soins de recouvrer le corps de cet infortuné, que sa famille souhaitoit de faire exhumer et transporter au pays de ses pères. M. le lieutenant-général de la Police du Royaume répondit à cette requête, ou plutôt fit répondre par ses Bureaux, qu'il n'avoit eu vent d'aucun fait semblable, et que c'étoit avec regret, le cafard! qu'il se voyoit dans l'impossibilité de rien faire pour la consolation d'une famille au chagrin de laquelle il prenoit sincèrement part. Cette réponse ne causa pas une grande surprise à Déborah; elle s'y attendoit ou à quelque chose de semblable; logique-

ment il devoit en être ainsi : les loups se sont-ils jamais dévorés entre eux ?

Icolm-Kill, opiniâtre, et que rien ne démontoit, prit encore sur lui de faire une autre tentative. Il se présenta avec hardiesse chez M. de Villepastour comme un oncle de Patrick, débarqué nouvellement, et chargé par sa famille laissée dans une grande inquiétude, de s'enquérir à tout prix de son sort. M. le marquis mordit parfaitement à la grappe. Il avoua, faisant le bon prince, que Patrick étoit un charmant jeune homme qu'il avoit beaucoup aimé, mais qu'il ignoroit absolument ce qu'il étoit devenu ; que depuis qu'il avoit été dans la pénible nécessité de le renvoyer de sa Compagnie, c'est-à-dire des gardes gentilshommes de sa Majesté, il n'en avoit plus eu de nouvelles, non plus que de la jeune personne irlandaise qui l'avoit suivi en France. M. de Gave, marquis de Villepastour, mentoit. M. le marquis en savoit plus long, beaucoup plus long qu'il ne cherchoit à s'en donner l'air : cela est évident pour tous ceux qui ont suivi pas à pas cette tragédie ; cela n'étoit pas aussi évident pour Icolm-Kill, mais cela ne le satisfaisoit guère ; volontiers il auroit souffleté le bêtête ; mais comme il tenoit à sonder son homme jusqu'au bout, prêtant le flanc de son mieux, il poursuivit avec candeur : — Cette jeune Irlandaise, du moins me l'a-t-on assuré, dit-il, est détenue pour quelque raison secrète dans une prison d'État ; et pour ce qui est de Patrick, un bruit vague et venant on ne sait de quelle source porteroit à croire qu'il a été assassiné

un soir comme il sortoit de son hôtellerie. — Assassiné! reprit M. de Villepastour, non, je ne le pense pas : ce n'est pas que j'en sache rien, ce n'est qu'un sentiment qui m'est personnel. Assassiné, dites-vous; et par qui? — De lâches spadassins salariés par de hauts personnages auxquels il avoit eu le malheur de déplaire ont fait le coup; du moins on a cette idée, monsieur le marquis. — Cette histoire, mon cher monsieur, est peu vraisemblable; en tout cas, à votre place je m'adresserois à M. le lieutenant-général de Police. Cette affaire est de son département, il lui seroit facile de vous faire donner satisfaction. M. le lieutenant-général doit connoître au fond et au clair le sort de M. votre neveu, cela est plus que présumable : voyez-le. — Icolm-Kill ne vit pas M. le lieutenant-général de Police, mais il lui fit parvenir une seconde lettre polie, flatteuse, pressante, suppliante, déchirante; et en réponse il reçut ceci : — « Monsieur, vous auriez dû vous en tenir à votre première demande, après la lettre que je m'étois donné l'honneur de vous faire; vous auriez dû sentir que toute insistance ne pouvoit qu'être fâcheuse. Que je connoisse ou non quel a pu être le sort de M. votre neveu, j'ai dit ce qu'il étoit de mon devoir de vous dire. Veuillez bien comprendre, s'il vous plaît, que ma charge est de faire exécuter les ordres du Roi, et non pas de divulguer les actes de son autorité suprême. »

Il fut parfaitement évident pour Déborah que ces deux hommes avoient dans leur main le secret qu'elle

cherchoit, et qu'ils fermoient le poing; mais comme elle savoit au juste ce que valaient ces deux cœurs sans pitié et sans remords, elle comprit aussi qu'il falloit s'en tenir là. Ce n'est pas qu'elle eût perdu toute espérance d'obtenir un jour, tôt ou tard, quelque certitude; seulement elle attendit plus de l'efficacité du temps, du hazard ou de la Providence que de ses propres efforts. Elle avoit quitté l'Irlande dans l'intention de se fixer en France; l'ignorance dans laquelle elle demuroit confinée touchant le sort de Patrick la confirma dans cette disposition; mais elle étoit dans la plus vive impatience de sortir de Paris, à qui elle gardoit une franche et profonde rancune. Elle y souffroit. Paris pesoit de tout son poids sur elle; il lui sembloit qu'on n'y respiroit que le souffle empoisonné de la convoitise et de la haine. Pas un visage qui ne lui parût une enseigne de prostitution, de bassesse et de lâcheté. Cependant elle ne pouvoit non plus s'en éloigner beaucoup : il étoit nécessaire qu'elle demeurât à portée de saisir le moindre bruit public, le moindre vent qui pourroit la conduire sur quelques traces.

Après avoir parcouru tout le territoire riche, varié, cossu et plein de hardes qui environne Paris, la grande mêlée d'hommes et de pierres; après avoir fouillé dans tous les coins les plus perdus de ce territoire, pour y surprendre quelque retraite belle, solitaire, ignorée, et visité tous les manoirs, tous les ménils, toutes les habitations un peu seigneuriales, libres, vides, délaissées ou infidèles et prêtes à se

vendre au premier écu d'or reluisant, elle fit rencontre d'un assez beau pavillon ayant appartenu à un magnifique traitant dont la fortune venoit de s'ébouler, et situé très-heureusement, très-pittoresquement sur le sommet d'un coteau se mirant dans un méandre de la Seine, entre Triel et Évêquemont. Séduite par la position, la majesté, la solitude de cette demeure, Déborah ne balança pas à en faire l'importante acquisition, et elle s'y retira avec joie pour vivre dans son deuil et dans l'amour de son fils, pour se consacrer toute entière à l'éducation de Vengeance.





## XVIII.

**M**A tâche est triste; mais puisque je me suis engagé à dire ces malheurs, je l'accomplirai. Je m'étois cru l'esprit plus fort, le cœur plus dur ou plus indifférent; j'avois cru pouvoir toucher à ces infortunes et en sculpter le long bas-relief avec le calme de l'artisan qui façonne une tombe; combien je me suis abusé! A mesure que j'avance dans cette vallée de larmes, mon pied soulève un tourbillon de mélancolie qui s'attache à mon âme comme la poussière s'attache au manteau du voyageur. Pas un outrage dont j'aie donné le spectacle, qui n'ait allumé en moi une colère véritable; pas une souffrance que j'aie peinte qui ne m'ait coûté des pleurs. Courage, ô ma muse! encore quelques pages, et toutes ces belles douleurs ramassées par toi avec un soin si religieux, toutes ces belles douleurs jusqu'à ce jour ignorées du monde, étouffées, perdues, comme de petites herbes sous les gerbes de faits éclatants et sans nombre qui jonchent le sol de l'histoire, auront trouvé leur dénouement et revêtu une forme qui ne leur permettra plus de mourir, de mourir dans la mémoire des hommes.

Devant le corps inanimé de Fitz-Harris, Patrick demeura anéanti. Ce qui se passoit en lui étoit trop profond et trop intérieur pour que rien en transpirât. De long-temps il ne donna pas une seule manifestation. Non, il étoit là immobile et muet. Le coup l'avoit percé de part en part. La douleur, comme le clou de Sisara, le tenoit adapté au sol. C'étoient deux cadavres en présence : l'un tout-à-fait froid, l'autre se refroidissant; l'un glacé par le désespoir, l'autre glacé par la mort.

Quand le porte-clefs vint comme de coutume apporter le morceau de pain de ses prisonniers, le bruit qu'il fit en ouvrant la trappe rendit tout-à-coup Patrick à l'existence. Il se souleva, et d'une voix déchirante jeta ces mots vers la voûte : — Mon frère est mort!...

Cette visite, en obligeant Patrick à rompre le beau silence que gardoit sa douleur, ouvrit une issue à son oppression : de profonds soupirs s'exhalèrent de sa poitrine gonflée; jusque là il étoit demeuré l'œil sec, et il se prit à fondre en larmes.

— O mon frère! s'écria-t-il alors, pourquoi m'as-tu abandonné? Après une aussi longue et aussi étroite communauté, ne devons-nous pas mourir ensemble? Pourquoi me laisses-tu seul dans cet abyme? Ne t'aimois-je pas assez, n'avois-je pas assez de tendresse pour toi?...

Mais non, que dis-je? tu as bien fait de mourir, ô mon frère! la mort a mis fin à tes souffrances. On a souvent tort de naître; on n'a jamais tort de mourir.

Naître pour en venir là, en venir là après être né, à quoi bon?... La vie, qu'est-ce donc après tout pour la plupart, sinon une longue suite, une longue multiplicité de douleurs, entre deux énigmes, entre l'énigme de la naissance et l'énigme de la mort?

Va, tu as bien fait de mourir, tu as bien fait de te dissoudre, ô mon frère! Quand, rendu à la liberté et au monde, tu eusses passé quelques heures de plus sur cette terre, qu'y aurois-tu acquis? N'avois-tu pas déjà épuisé toutes les moins pires choses humaines? N'avois-tu pas eu un berceau et le zèle d'une mère? N'avois-tu pas traversé l'enfance qui jouit sans arrière-pensée? N'avois-tu pas eu un premier amour? N'avois-tu pas eu vingt ans? Ce qui te restoit à connoître, ce n'étoit plus que des fripperies; ce qui te restoit à subir, ce n'étoit plus que des décrépitudes. Tu as bien fait de mourir, ô mon frère!

Mais je suis ton aîné, et j'aurois dû te précéder dans le chemin de la mort. Pourquoi, plutôt que toi, la mort m'a-t-elle épargné?... Oh! n'en sois pas jaloux, mon frère! Dieu, sans doute, a sur moi quelque secret dessein qu'il n'auroit su accomplir sur toi. Toi, tu pouvois mourir, tu n'étois pas lié; tu ne laisses rien derrière toi; mais moi, j'ai dans quelque coin perdu du monde une femme qui m'appelle, et qui a besoin de mon secours, et un fils, sans doute, qui a besoin que je secoure sa mère; et Dieu, qui sait? a peut-être la pensée de me rendre à eux, qui ont besoin de moi, et de les rendre à moi, qui ai tant besoin d'eux. — Si c'est là ton dessein, ô mon Dieu, béni

soit-il? Tu sais combien je suis résigné! Quelle que soit ta volonté sur moi, qu'elle s'accomplisse, je me prosterne.... Mais si je ne dois jamais les revoir, et si je dois, comme mon frère, mourir dans ce puisard, je ne te demande qu'une grâce, ô mon Dieu! de m'envoyer comme à mon frère, durant ma dernière heure, d'ineffables illusions, de m'envoyer la mort au milieu d'un délire.

Patrick, en proie aux angoisses les plus cruelles, s'attendoit de minute en minute à voir descendre un fossoyeur pour enlever le corps de son ami; mais personne ne paroissoit; et bien qu'il redoutât beaucoup l'instant de cette suprême séparation, où son compagnon s'éloigneroit sans pitié et sans retour, et le laisseroit abymé dans une morne solitude, cependant il l'appeloit de tous ses vœux. La nature a des lois de destruction et de décomposition inexorables pour le plus bel être comme pour l'objet le plus aimé; et Fitz-Harris étoit mort dans un si mauvais état, et ce puits étoit si malsain, que Patrick n'osoit plus, disons plus juste, ne pouvoit déjà plus l'embrasser, ne pouvoit déjà plus poser ses lèvres sur son front.

Après le même intervalle de temps qui s'écouloit d'ordinaire entre chaque apparition du porte-clefs, la trappe se soulevant enfin, Patrick s'avança incontinent sous l'ouverture, et s'écria avec indignation : — Monsieur le porte-clefs, ne vous ai-je pas dit que mon frère est mort? A quoi songe donc M. le lieutenant pour le Roi? Rappelez-lui, s'il vous plaît, qu'il est envers les hommes des derniers devoirs.

Mais, cette fois encore, sans daigner laisser tomber une seule parole, le porte-clefs se retira.

Abymé dans les pensées les plus amères, l'esprit brisé sous la roue de la réflexion, et le corps affaissé par une longue veille (depuis que Dieu avoit rappelé Fitz-Harris, il n'avoit pas fermé ses yeux remplis de larmes), Patrick s'assoupit enfin. Sur l'aile d'une rêverie, le sommeil l'aborda si doucement, qu'il ne put s'en défendre. Au fond de toute mélancolie il y a toujours quelques drachmes d'opium.

Ce sommeil duroit encore lorsqu'un des hommes du Donjon penché à l'ouverture de la voûte, et qui glissoit une échelle, enjoignit à Patrick de monter le corps de son ami. Ébloui par la lueur répandue dans le caveau et surpris par cette brusque arrivée, cependant Patrick se leva aussitôt et s'excusa sur cet ordre, en prétextant son état d'extrême foiblesse. Mais la même injonction ayant été répétée d'un ton plus brutal encore, et quelqu'un ayant ajouté avec un accent de raillerie : — Après tout, si monsieur ne veut pas se séparer de ce cadavre, les volontés et les goûts sont libres. Patrick, non pour obéir à cette insolence, mais pour les mânes de son ami, rassemblant toutes ses forces, chargea courageusement sur ses épaules le corps de Fitz-Harris et se mit à monter, je devrois dire à se traîner le long de l'échelle. Écrasé sous le poids, n'ayant qu'une main disponible, l'autre soutenant et retenant le cadavre, peu s'en fallut plusieurs fois qu'il ne se renversât et ne fit une horrible chute. Le plus cruel, c'est qu'il

n'avoit point de chaussure; de sorte que chaque fois qu'il s'appuyoit sur un échelon, cela lui scioit la plante des pieds et lui causoit une douleur excessive. Lorsqu'il eut gagné le caveau supérieur, il aperçut à quelque distance les porte-clefs et M. le lieutenant pour le Roi au Donjon, qui tous quatre se tenoient ainsi à l'écart, pour échapper sans doute à l'air putride qu'exhaloit le trou d'extraction. Les trois valets portoient chacun un falot. Quant à M. le lieutenant, il ne portoit rien; il étoit simplement coiffé d'un serre-tête et entortillé dans les ramages d'une robe de chambre non moins spacieuse que ridicule.

Sans lui donner le temps de reprendre un peu courage, ces quatre misérables se mirent en peloton, et entraînèrent au milieu d'eux Patrick, qui ployoit sous sa sainte charge.

Après avoir monté plusieurs vis, traversé plusieurs caves, plusieurs salles, plusieurs couloirs, plusieurs galeries, ils pénétrèrent dans un jardin, le jardin du Donjon. Le long du mur un trou assez profond avoit été pratiqué dans la terre. Quand Patrick y eut été conduit, il comprit de suite que c'étoit là, et déposa tout au bord son fardeau. Sous le poids qui l'accabloit, il avoit tant employé d'efforts durant cette longue marche à travers ces sombres détours, qu'une sueur froide couloit de son front à grosses gouttes, et que ses jambes fléchissoient. L'imagination pourroit-elle concevoir un spectacle plus lugubre, une scène plus propre à glacer d'effroi? De tous côtés de grandes

murailles noires emprisonnant des ténèbres et du silence; des hommes d'un sinistre aspect, avec des figures pleines d'ombre; un personnage odieux dans une robe longue, comme un homme de Palais; trois lanternes jetant quelques lueurs sourdes et n'éclairant que par-dessous le feuillage appauvri de quelques arbres; un trou en terre, puis un cadavre immobile porté par un cadavre mobile couvert de cheveux et de haillons.

Ayant posé leurs falots le long de la muraille, et s'étant saisi chacun d'une bêche, les trois porteclefs poussèrent le corps de Fitz-Harris dans la fosse, et déjà ils avoient jeté sur lui plusieurs pelletées de terre, lorsque, à cette vue, retrouvant quelque force, Patrick se releva, et avec un geste terrible leur commanda d'arrêter. Puis, s'approchant lentement de M. le lieutenant pour le Roi, qui, les mains sur le dos et son bonnet de nuit sur la tête, regardoit faire : — Au nom du ciel! monsieur, lui dit-il avec la noblesse qui accompagnoit toujours ses moindres expressions, ce n'est pas ainsi que s'enterrent les hommes! La haine la plus cruelle s'arrête ordinairement où le néant commence; mais la vôtre, qui passe toutes bornes, à ce qu'il paroît, passe aussi le seuil de la tombe. Ce n'étoit donc pas assez, monsieur, d'avoir lâchement assassiné mon frère et de l'avoir laissé mourir sans les secours de l'art et de la religion?... Allons, qu'on le porte à la chapelle et qu'on appelle un aumônier!...

A ce coup de hache, M. le chevalier de Rougemont

répondit avec perfidie qu'il n'y avait point au Donjon de prêtres à l'usage des religionnaires; mais Patrick lui ayant humblement représenté qu'ils étoient Irlandois et catholiques : — Assez, jeune homme, lui répliqua-t-il impudemment, je ne dois compte de ma conduite qu'à sa Majesté.

M. le chevalier savoit parfaitement que ses prisonniers n'étoient ni Anglois ni anglicans, et la raison qu'il avoit paru vouloir donner n'étoit que pour tenir lieu d'une plus véritable qu'il n'avoit pas voulu mettre en avant. M. le chevalier, qui devoit à chien et à chat, au dedans et au dehors du Donjon, à ses fournisseurs, à son boucher, à ses porte-clefs, à ses garçons de cuisine, devoit aussi au curé de la Sainte-Chapelle les honoraires de plusieurs inhumations; et ce dernier, ne pouvant arracher un sou de ce fripon, venoit, poussé à bout, de l'attaquer en justice. — Ce fut là pourquoi, ce que Patrick ignora toujours, Fitz-Harris fut enterré sans prêtre et sans obsèques, comme un chien.

Les expressions me manquent; la parole n'a pas assez de ressource et de souplesse; je ne sais que dire, je ne sais quel signe employer pour dépeindre la stupeur profonde dans laquelle Patrick retomba, lorsqu'après ces insultantes funérailles il se retrouva seul dans le puisard. Si la perte d'une âme qui nous est chère, au milieu du mouvement, des soins et du fracas du monde nous porte un coup terrible et laisse à nos côtés un vide que rien ne sauroit combler, quel vide ne doit pas faire autour

du captif, de quelle mortelle horreur ne doit pas le cerner la perte de la seule âme sa compagne, de la seule âme qui partage le froid de son abyme. Si Patrick n'eût été soutenu par la pensée de Déborah, par une lointaine espérance, il auroit sans doute succombé sous sa douleur ; peut-être même que cette pensée n'eût pas suffi pour défendre de la mort ce qu'il y avoit en lui de périssable, s'il fût demeuré plus long-temps dans ce cachot. Mais au bout de quelques heures, dix ou douze heures, je pense, une voix étrangère, inconnue, vint frapper tout-à-coup son oreille. La voûte s'étoit ouverte sans qu'il s'en fût aperçu, tant il étoit absorbé, et la voix disoit : — Quoi ! dans ce trou, au fond de ces ténèbres, il y a un être vivant, une créature de Dieu ? Lâche abomination !... Je ne sais pas quelle a pu être la faute de cet homme qui est là dans ce gouffre ; mais ce que je sais, monsieur le lieutenant, c'est qu'il ne faut pas se faire criminel envers le criminel ; qu'il ne faut pas punir le crime par un châtement pire que le crime, par un crime sans fin, surtout, et sans profit, et que ne demandent ni la loi, ni le Roi, ni mon Roi, qui est le vôtre, monsieur le lieutenant. A ces réflexions simples et austères qui rabrouoient un peu le chevalier de Rougemont, M. le chevalier, empêché dans sa confusion, sans doute, ne souffla mot. Mais la même voix, après un moment de silence, ayant ordonné qu'on plaçât une échelle, et demandé des flambeaux, qu'on l'éclairât, craignant sans doute que son prisonnier, s'il étoit visité, ne l'accusât, monsieur le lieutenant recouvra soudain

son éloquence accoutumée, et se prit à dire d'un ton de candeur, le Pharisien ! — De grâce, monseigneur, je vous conjure, je me mets à vos pieds, ne descendez pas dans cette loge, c'est un fou furieux, farouche, inabordable, qui l'habite; il iroit de vos jours; cet homme a des heures terribles. De grâce monseigneur!.. Mais, sans paroître faire aucun compte de cette insinuation perfide, la même personne étrangère répondit : — Bien, bien, monsieur, des flambeaux, qu'on m'éclaire! j'en jugerai par moi-même. N'oublions jamais, monsieur, que l'insensé et le méchant sont, avant tout, des malheureux dignes de notre sollicitude : nous devons à l'un nos soins, à l'autre notre pitié. Dieu ne met au monde que des hommes; c'est le monde, monsieur, qui engendre les méchants et les fous. Les méchants et les fous sont son œuvre, sont notre œuvre, monsieur le lieutenant.

Quand l'étranger eut descendu l'échelle et posé les deux pieds sur la croûte noire du sol, il porta ses yeux sur la croûte grise et luisante des murailles et de la voûte; il regarda autour de lui, il laissa tomber son regard, et l'arrêta long-temps sur Patrick, spectre aux cheveux et à la barbe sauvages, aux muscles affaissés et mal cachés sous quelques restes de haillons, qui demeuroid là dans la plus morne immobilité; et, après avoir fait bien des efforts visibles pour rallier son cœur qui se fendoit devant ce spectacle, devant tant de souffrances, de misère et d'abjection, il put enfin trouver assez de calme pour dire, avec un accent plein d'encouragement qui eût

gagné la créature la plus farouche : — Ne craignez rien, prisonnier, je ne viens point pour vous faire du mal ; je viens pour vous consoler, si je puis, et vous ôter à l'horreur de ce cachot. A ce geste d'une bienveillance marquée, Patrick se leva et s'inclina respectueusement. Ce charitable étranger étoit habillé de noir ; une épée d'acier étinceloit à son côté. Son air de visage étoit doux et noble, sa bouche gracieuse : son front beau et pur déceloit un cœur sans limon et sans remords. La limpidité de son regard proclamait la limpidité de son âme. Tandis que Patrick l'admiroit, il poursuivit : — Votre malheur est grand, monsieur, et me pénètre de douleur, et surpasse à coup sûr votre faute ? — Més malheurs, en effet, monsieur, sont inouis, lui répondit tristement Patrick, mais je suis sans reproches devant Dieu, devant la loi, devant ma conscience. Avoir plu et déplu à une aduleresse, voilà mon crime, qui fut celui de Joseph, et qui, comme lui, m'a fait jeter dans une prison où je suis condamné à mourir. — Il ne faut pas vous désespérer ainsi, monsieur ; il n'y a de condamnés que ceux que Dieu condamne. Dieu souvent se plaît à abaisser son serviteur, pour le mieux élever. Joseph sortit de sa prison pour régner sur l'Égypte. Depuis combien d'années êtes-vous céans ? — Ce fut le 2 septembre 1763 que je fus amené dans ce Donjon ; et depuis le mois de septembre ou de décembre 1773 j'habite cette fosse. — Quoi ! depuis vingt et un mois on vous retient dans cette abyme ? O mon pauvre jeune homme ! il faut vraiment que Dieu vous réserve pour

quelque grande chose, que sa main vous ait soutenu, pour que, sous le faix de tant de maux, vous n'ayez pas succombé. — Je n'ai pas succombé encore, moi; mais, monsieur, j'avois un ami, un frère, un compagnon d'infortune et de captivité, qui, exténué, tué par le désespoir, a rendu l'âme sous cette voûte. Son cadavre, il y a peu d'heures, étoit encore là étendu. Oh! que n'êtes-vous descendu plus tôt dans ce puisard! O'étoit un brave et bon jeune homme. La terre l'a perdu, le ciel l'a gagné. O Fitz-Harris! ô mon ami! tout pour toi fut cruel, ta vie, ta mort, ton destin!... L'étranger, remué jusque dans ses entrailles, prenant alors la main de Patrick, la lui serra affectueusement. Patrick, dans une émotion non moins vive, se mit à genoux, et reprit : — Ce qui se passe dans votre cœur se trahit; vos yeux sont mouillés de larmes. Je ne sais pas qui vous êtes, monsieur; mais je vois bien que vous êtes un honnête homme; souffrez que je me prosterne à vos pieds. — Non, relevez-vous, mon bon ami, lui dit l'étranger, et suivez-moi. Sortons au plus vite de cet air empoisonné; venez, vous serez libre; venez, je suis la clef qui ouvre et qui ferme la porte de la liberté. — Vous êtes, monsieur, je le vois bien, vous dis-je, reprit encore Patrick, avec une émotion toujours croissante, un messenger du ciel envoyé de Dieu; j'accepte volontiers ce que vous daignez me rendre, non pour moi-même, mais à cause d'une femme, objet de tout mon culte et de tout mon amour; mais cette liberté que je perdis avec un compagnon, et que seul je vais recouvrer,

sera toujours pour moi bien sombre et pleine de deuil.

Quand l'étranger fut ressorti de la citerne, il prit par la main Patrick, qui l'avoit suivi, et dit à M. de Rougemont : — Monsieur le lieutenant, je vous présente un jeune homme dont je m'honorerois d'être l'ami, plein de raison et de réserve, et d'une dignité qui m'édifie. C'est mal à vous, monsieur le lieutenant, d'avoir cherché à me tromper. Vous êtes, monsieur le lieutenant un officier cruel; tant pis! vous ne serez jamais le beau-cousin de notre jeune Roi. Faites conduire monsieur, s'il vous plaît, dans une chambre du Donjon, et que les soins les plus attentifs lui soient prodigués sur-le-champ. En achevant ces dernières paroles, l'étranger s'éloignoit avec empressement et modestie pour se soustraire aux marques d'une touchante reconnoissance que Patrick lui donnoit.

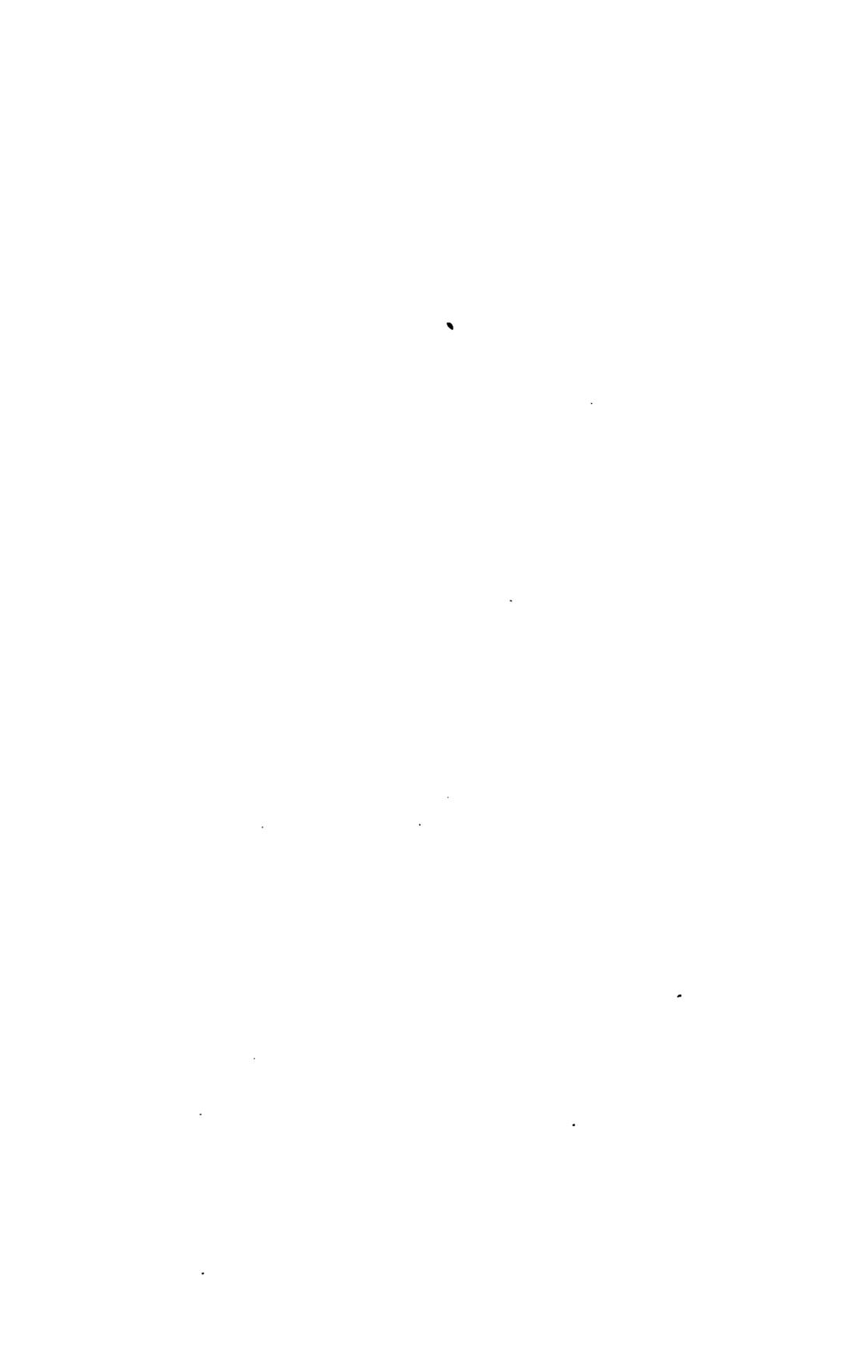
Mais quel étoit donc cet étranger à la voix douce et puissante, et que tant de respects semblent entourer? C'étoit... Eh bien, oui! cet homme, dont la main s'appliqua à détacher tant de fers, horrible destinée! vienne le temps, et lui-même à son tour sera chargé de chaînes qui ne seront pas détachées. Vienne le temps, et sa tête blanchie roulera sur l'échafaud! Cet homme..., inclinons-nous; vice, égoïsme, indifférence, rentrez dans votre honte! cet homme, c'étoit la vertu, c'étoit Chrétien-Guillaume Lamoignon de Malesherbes, ministre de Paris, et plus tard — dernier conseil de Louis XVI.

Patrick avoit été conduit dans la chambre octogone, où il avoit passé tant d'années de souffrance avec Fitz-Harris, et il étoit assis tristement, essayant de se réchauffer aux rayons d'un feu énorme, quand M. d'Albert, le nouveau lieutenant-général de Police, se présenta avec affabilité et lui dit : — M. de Malesherbes n'a point voulu, monsieur, quitter le Donjon sans vous donner, par ma bouche, un dernier mot de courage. Soyez tranquille, avant peu vous serez libre. M. le ministre attend de votre déference que vous voudrez bien lui adresser prochainement un mémoire circonstancié de votre captivité et de ses causes. En outre, à ce mémoire, il vous en prie, vous serez assez bon pour joindre une liste de la somme d'argent et des effets que vous jugerez vous être nécessaires pour reparoitre convenablement dans le monde : ce sera pour M. le ministre un vrai plaisir que d'y pourvoir.

Patrick s'inclina gracieusement pour témoigner de sa gratitude, et répondit, après avoir paru réfléchir un instant : — Ce mémoire que M. le ministre daigne me demander, bien qu'il me fende le cœur de redescendre dans ma pensée et d'y remuer l'amas de mes infortunes, je le ferai selon son désir. Mais, qu'il me soit permis, monsieur, de m'abstenir d'y joindre aucune liste; je n'ai besoin de rien. La liberté me suffira. Il parut encore réfléchir quelques instants; puis il reprit : — Cependant, monsieur, tant de bonté m'encourage, que je me donnerai la hardiesse d'implorer humblement de M. de Malesherbes une

chose qui, dans mon affliction, m'a bien fait faute, dont la vue m'aidera à supporter les dernières heures que je dois passer encore dans ce cachot, et qu'en sa mémoire je garderai toujours saintement — UN CRUCIFIX.







## LIVRE SEPTIÈME.

---

### XIX.

**A**DOSSÉ contre un bois, accodé entre deux bois, le manoir de Déborah étoit posé comme une couronne crénelée sur le front d'une colline rapide, et se mirant amoureusement dans un méandre de la Seine, ce qu'il me semble, si j'ai bonne mémoire, que j'ai déjà dit. Un large fossé passoit par-devant et se replioit sur lui-même, à chaque extrémité, comme l'ornement d'une frise grecque, pour embrasser à droite le logis des gardes, à gauche les écuries et le chenil. Un ponceau de pierre l'enjamboit avec son arche vis-à-vis d'une magnifique grille ouvragée au marteau, et dont les ailes de fer, pareilles aux ailes membraneuses de Satan, étoient scellées dans les flancs de deux énormes piliers de

briques qui supportoient sur leur tailloir des figures de sangliers terribles, à la gueule béante, à l'œil hors de l'orbite, aux soies hérissées. Une longue allée de sable découverte, entre des parterres géométriques, conduisoit à la demeure seigneuriale, dont le perron étaloit, avec grâce, son parquet de dalles, et ses degrés, chargés d'urnes à fleurs, et sembloit dire à l'étranger de l'air le plus aimable : — Montez, venez, entrez; soyez le bien-venu, soyez notre hôte. Toutefois l'étranger, avant que d'arriver à la bienveillance de ce perron, avoit à subir de rudes épreuves; et qui n'eût été gent de courage ne l'eût jamais atteint. La longue avenue de sable étoit garnie, sur ses deux rives, de dix en dix pas d'élégantes petites cabanes d'où s'élançoient, au bruit de la marche la plus légère, des chiens enchaînés, d'un volume formidable, qui ne laissoient qu'un passage étroit entre leurs dents acérées, entre leurs aboiements effroyables.

Ce séjour isolé, esseulé, éloigné, ceint tout à l'entour de la solitude la plus vraie, étoit dans un si bel état de conservation et d'une disposition si heureuse, répondant si bien au rêve de Déborah, qu'en en prenant possession, elle n'avoit pas eu à y déranger une syllabe. Seulement, sous l'abri d'un arbre résineux, dont la ramure horizontale s'ouvroit comme une ombrelle au centre de la vaste pelouse, qui, s'enclavant de toutes parts dans les bois, dérouloit le velours de son tapis vert au pied de la façade intérieure, fidèle à sa douleur et à son espoir, elle avoit fait élever à grand frais, sur un caveau souterrain, un magnifique

sarcophage de marbre blanc, à la mémoire de Patrick, et destiné à recevoir sa dépouille terrestre, si jamais, selon ses vœux, le Ciel permettoit qu'enfin elle la recouvrât. Ce sépulchre, dont l'écusson étoit voilé et le cartouche muet, éternellement agenouillé comme un pénitent sous le poids du remords; immobile, impassible, inaltérable au milieu des variations et des renouvellements sans nombre et plein de charmes de la nature, produisoit un effet d'art superbe; et, répandant autour de lui le parfum d'une grande tristesse, il faisoit planer et veiller sur la solitude de ces lieux la pensée uniforme qui habitoit l'âme si grave de Déborah.

Dans les premiers temps de sa retraite au désert, notre sombre châtelaine avoit envoyé Icolm-Kill à son castel de Limerick pour y décrocher les peintures précieuses que son grand-père lui avoit religieusement léguées, et les faire passer en France, ainsi que sa bibliothèque italienne, dont il a été question autrefois, je ne sais plus au juste dans quel ancien argument de cette triste épopée; et, profitant de l'absence de cet homme, elle avoit amené de Paris quelques artistes et quelques artisans qu'elle avoit occupés à des travaux secrets, dans une pièce située à l'extrémité de son appartement, contiguë avec sa chambre à coucher, fermée comme un coffre-fort, dans laquelle personne au monde qu'elle ne pénétrait, et dans laquelle, pour obéir à la loi de ce poème, nous-mêmes nous ne pénétrons pas encore.

Il y avoit déjà plusieurs années que Déborah me-

noit une vie calme et solitaire dans ce nid d'aigle, suspendu au ciel et couvert du mystère des bois. Son cœur, où l'affection et l'enthousiasme n'étoient pas encore desséchés, s'étoit passionné pour ces lieux pleins de séduction et d'empire. La nature agreste, cette amie discrète, généreuse, caressante, y mêloit son parfum et sa rosée à l'amertume de son fiel, au sang qui couloit de sa plaie; et je ne nierai pas qu'au fond de sa mélancolie, quelque sombre et quelque opaque qu'elle fût, un rayon de bonheur n'essayât une pâle et craintive lueur, au feu de laquelle son âme transie se réchauffoit.

Déborah portoit rarement ses pas au-delà des limites de son domaine, encore son pied dénouoit-il plus volontiers les réseaux du lierre jonchant le sol du bocage qu'il ne fouloit la fleur de la prairie promise à la faux : lorsque des besoins, quelque affaire indispensable l'appeloient à la ville, à Meulan, à Saint-Germain, à Paris, elle s'y rendoit au fond de son carrosse et, pour échapper aux regards, enfermée sous un voile épais. Ce n'étoit pas qu'elle redoutât beaucoup l'œil louche et rancunier de la police; c'étoit plutôt par un sentiment de mépris et d'aversion pour ce monde qu'elle avoit repoussé, et dont elle aimoit à se garer comme d'une bête venimeuse. Hors les domestiques et les gents de son service, personne ne l'approchoit, personne n'étoit reçu au château. La paix extraordinaire au sein de laquelle se replioit, dédaigneuse de ce que la foule recherche, une jeune femme inconnue, étrangère, d'une beauté aussi extraordinaire

que sa règle, comblée des dons de la terre et du ciel, faite pour jeter autant d'éclat, de bruit, de retentissement qu'elle répandoit de silence, n'avoit pas été, comme on le pense bien, sans susciter un intérêt général de curiosité, d'étonnement, d'admiration; chez quelques-uns même un intérêt coupable. Chacun avoit cherché à sa manière, selon l'étendue de ses ressources, à percer le brouillard, à écarter de ses mains la haie compacte, pour tâcher de voir par-dessus. Les interprétations les plus inimaginables et les conjectures les plus folles furent produites et goûtées. Long-temps tous les brillants gentilshommes des fiefs d'alentour avoient mis leurs soins et leur gloire à tenter de s'ouvrir un accès auprès de la mystérieuse comtesse de Barrymore, mais, quoiqu'ils eussent provoqué maintes fois les incidents les plus romanesques, pas un n'en étoit venu seulement à dépasser le saut-de-loup de la porte.

Comme Déborah, pour les mânes de Patrick, alloit toujours vêtue de deuil, les paysans l'appeloient la déesse noire, et plus volontiers encore la bonne dame noire. Les hommes des champs ne sont pas flatteurs : elle étoit bien acquise cette épithète de bonne. En effet, la bonté de Déborah, comme un arbre immense et ployant sous les fruits, abritoit sous ses rameaux toutes les cabanes d'alentour; en effet sa bonté se partageoit comme un pain et sembloit se multiplier sous la lame qui faisoit la part de chacun. Elle savoit habilement se faire livrer le secret de chaque souffrance, et, tandis qu'elle restoit fidèle à

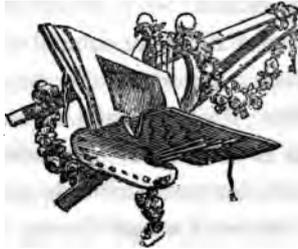
sa solitude, sa charité les mains pleines s'en alloit de seuil en seuil. Là elle se penchoit au chevet du malade; ici elle rallumoit le four du pauvre; là elle atteloit la charrue du laboureur, qui pleuroit ses bœufs morts sur le sillon, ou retrempoit la hache et les forces du bûcheron ébréchées aux pieds des chênes.

Pour ce qui étoit de l'administration du château, de ses terres et de ses bois, Déborah s'abandonnoit entièrement à Icolm-Kill. Ses soucis, elle les réservoit pour un objet plus saint et plus digne, pour son fils, pour Vengeance, sur qui elle répandoit incessamment le vase intarissable de ses soins, pour qui elle eût voulu effeuiller toutes ses heures. — Derrière les premiers halliers du parc, il y avoit une source qui sortoit d'une pierre et couloit sous un fourré de cresson. Ce lieu étoit plein de repos et de charme. Dans ses moments de loisir Déborah aimoit à venir s'y asseoir. Vengeance jouoit dans les hautes herbes; elle, elle lisoit, ou se laissoit aller au désordre d'une rêverie. Chaque jour aussi, sans y manquer, elle faisoit d'assez longues absences; elle disparoissoit au fond de son appartement dans la pièce secrète où nous ne pouvons la suivre; et souvent aussi elle y passoit une partie de ses soirées et de ses nuits.

Le scion se faisoit l'image fidèle de l'arbre abattu. La beauté encore enfantine de Vengeance rappeloit de plus en plus la beauté virile de Patrick, et promettoit de l'égaliser. Quant à son caractère, il sembloit formé d'un heureux mélange. Aux qualités généreuses et solides de son père, s'étoient jointes la réso-

lution, la hardiesse, la spontanéité de Déborah. Nourri dans la plus grande liberté, laissé à toute sa fougue, sans chaîne, sans collier, sans mors, sans joug, sans devoir, sans étude, sans rien qui pesât sur lui, sans rien qui l'opprimât ou le réprimât, il grandissoit sauvage, irrégulier, volontaire. Rien au monde de ce qui pouvoit développer chez lui la vigueur, la force, la fierté n'étoit considéré avec indifférence. Déborah pensoit que l'homme n'a besoin que de deux choses, d'une santé de fer et d'un haut sentiment de l'honneur. L'éducation de Vengeance étoit donc toute militaire : des rhéteurs l'eussent trouvée barbare. Icolm-Kill, l'ancien factieux, l'ancien pirate, son gouverneur en titre, lui enseignoit à monter à cheval, à tirer le pistolet, à nager, à ramer, à manier l'espadaon, à faire des armes; les gardes lui montroient à se servir du fusil, à chasser au tir, à chasser à courre, à sonner de la trompe, en un mot tout ce qui concerne le bel art de la chasse; et pour endurcir son corps à la fatigue souvent ils l'emmenoié avec eux battre les bois. Vengeance apportoit une disposition rare à tous ces exercices; il s'y adonnoit de toutes ses forces et y réussissoit à ravir. Ces habitudes turbulentes qu'on lui donnoit, ces goûts ardents qu'on lui inspiroit ajoutoié encore à sa pétulance, à son audace, à son courage naturel : il étoit devenu indomptable. La vive affection qu'il vouoit à sa mère ne suffisoit plus pour l'enchaîner à ses côtés. Le salon ne l'avoit pas souvent sous son lambris. Sans cesse en action, sans cesse dans le tumulte, c'étoit bien le plus

inexorable des démons; c'étoit un diable! Pas de ravage, pas d'exploit qu'il n'imaginât! Il se battoit avec ses chiens, et prenoit leur chenil d'assaut; il chassoit au sanglier avec les porcs de la basse-cour; il brûloit la cervelle aux carpes de la pièce d'eau; il cueilloit les fruits du verger à coups d'arquebuse. A toutes ces algarades, qui eussent désolé tant d'autres pauvres femmes, Déborah applaudissoit tout bas; c'étoit son œuvre; elle en étoit fière. Déborah ne vouloit pas que son fils fût un clerc précoce, mais un lionceau; non pas un marjolet, mais un brave. Comme il devoit avoir à vivre avec les hommes, elle le prémunissoit contre eux; — il se pouvoit d'ailleurs qu'il eût un jour son père à venger, et un père ne se venge pas avec une fleur de rhétorique.





## XX.

**N**EUFS jours après sa sortie du puisard, Patrick reçut le crucifix qu'il avoit demandé. Le Christ étoit d'argent; la croix étoit d'ébène et garnie d'orfèvrerie; tout au bas se lisoit, gravé, le nom de M. de Lamoignon de Malesherbes. Patrick, acceptant ce signe avec reconnoissance, l'approcha de ses lèvres, et se livra aux émotions d'une joie douce, intérieure, presque exempte de tristesse, appuyée qu'elle étoit sur une espérance certaine. L'homme puissant, généreux, qui l'avoit tiré avec tant de zèle de sa basse-fosse, qui s'étoit prêté si gracieusement à un simple désir, ne pouvoit manquer à une promesse formelle. Aussi Patrick voyoit-il la liberté à sa porte. Sans cesse il prêtoit l'oreille; au moindre bruit il l'entendoit frapper. — Cependant l'impitoyable M. de Rougemont, avec une complaisance invraisemblable de sa part, s'attachoit à faire prodiguer à son prisonnier, selon l'ordre de M. de Malesherbes, les soins les plus délicats. On eût dit son cœur tout-à-coup ouvert à l'humanité. Mais il y avoit dans cette conduite nouvelle une sorte d'affectation et de parade qui, assurément, aux

yeux de quelqu'un moins intéressé que Patrick à prendre ce fourbe au sérieux, eût pu le faire paraître d'une foi douteuse. — Dans le dépit on goûte une sorte de satisfaction à faire plus qu'il n'est nécessaire. Nous voulons accorder plus qu'on ne nous demande; nous nous plaisons à dépasser les bornes. Condamnez un enfant qui porte son plein tablier de fruits, à en offrir un seul contre son gré, il vous les jettera tous à la face.

Patrick vit alors reparoître autour de lui tout ce dont on l'avoit dépouillé; depuis ce qui lui avoit été ôté à son arrivée au Donjon jusques aux confiscations de M. le dernier lieutenant. La bague surannée que sir Francis Meadowbanks avoit donnée en mourant à sa fille Debby, que Déborah avoit confié à Patrick en signe d'alliance, et que la Putiphar n'avoit pu desceller de son lieu, étincela de nouveau à son doigt avec orgueil! Ce fut pour lui une satisfaction bien douce que de recouvrer tant de vieux amis perdus, dont le souvenir de plusieurs même alloit s'effaçant de jour en jour de sa mémoire; mais son cœur saigna aussi, et il lui resta des regrets bien amers : les bijoux et les parures de Déborah ne se retrouvèrent pas dans la valise. M. le chevalier de Rougemont déclaroit ignorer ce que c'étoit devenu; mais il mentoit par sa gorge, le voleur!

Dès que les bains et le vin vieux eurent remis un peu de vie et de sève sous son écorce desséchée, Patrick, rassemblant ses forces bien modiques encore, s'appliqua à rédiger le mémoire que souhaitoit M. de

Malesherbes; et aussitôt qu'il l'eut achevé M. de Rougemont se chargea avec empressement de le faire parvenir. — Patrick avoit pensé, avec assez de raison, que sa mise en liberté suivroit de près l'envoi de son factum. Il comptoit dessus; c'étoit chose promise, sûre, immanquable. Ses chaînes entre ses serres, il battoit de l'aile pour essayer son vol. Il bouillonnait, il aspirait, il appeloit; hors du bord, penché à la mer, les bras nus, il étoit prêt à lever l'ancre au premier signal. Mais les heures, biches légères pour l'homme de plaisir, tortues paresseuses et pesantes pour l'âme en peine! s'écouloient; mais les semaines, qui rampoient lentement comme des chars embourbés, s'entassoient, et la voix qui devoit venir crier à travers les barreaux : Levez-vous et soyez libre! ne retentissoit point. — Ce silence devenant de plus en plus inexplicable, et voulant à tout prix sortir de cet état d'attente qui le tuoit, Patrick se résolut à la fin d'écrire à son bienfaiteur, et il lui adressa cette lettre brève, mais superbe, mais bien propre à le faire ressouvenir, si tant est que M. de Malesherbes eût oublié. — « Monseigneur, — Le prisonnier à qui dans votre miséricorde vous avez bien voulu donner un Christ, le simulacre le plus saint, attend de vous la chose la plus sainte, la liberté. »

Cette démarche fut un coup frappé à la porte d'une maison déserte : personne ne parut à la fenêtre et ne répondit. Le silence qui régnoit devant, régna après. L'écheveau ne se démêloit point, et le temps passait toujours; chaque jour amenoit plus de

désespérance dans l'espoir de Patrick. L'édifice de son bonheur prochain, lézardé de toutes parts, tomboit pierre à pierre. Patrick, qui avoit compté sur les doigts de rose de la liberté, les délices que la liberté alloit lui rendre, se reprenant, les décomptoit tristement sur les doigts de bronze du Destin.

Quelque cruelle que fût cette inquiétude dans laquelle il vécut, durant plusieurs mois, si c'étoit vivre, elle n'arriva que trop tôt à son terme. Un changement violent opéré dans le régime salulaire dont il jouissoit depuis la visite de M. de Malesherbes, vint tout-à-coup l'éclairer sur son sort. Révolté des nouveaux traitements qu'on s'apprétoit à lui faire subir, ayant fait porter son indignation aux pieds de M. le lieutenant pour le Roi, celui-ci, levant enfin le masque, lui avoit répondu : — Perdez, s'il vous plaît, je vous en prie, tout espoir d'être jamais libre. M. de Malesherbes n'est plus au ministère, et vous êtes mon ennemi; je vous tiens; pas de plainte; la fosse où vous devriez être n'est pas comblée.

M. de Malesherbes, pour suivre Turgot dans sa retraite, venoit effectivement de se démettre de son département, malgré les instances de son Roi; mais qu'il l'eût fait sans avoir ordonné la mise en liberté de Patrick, c'est ce qui sera toujours inadmissible. Il se peut, comme quelques-uns l'affirment, que durant sa trop courte administration, de douce mémoire, surchargé de travaux et d'affaires, à travers mille devoirs et mille préoccupations, embarrassé dans la foule de détenus qu'il vida des bastilles,

M. de Malesherbes ait oublié quelques infortunés dans les cachots, dont sa vertu auroit dû briser les fers; mais que Patrick ait été de ce nombre, — impossible! Patrick, sur qui sa charité s'étoit arrêtée d'une façon particulière; Patrick à qui sa bonté paternelle avoit fait avec empressement et complaisance un don si saint, si précieux. Non, cela, dis-je, n'est pas possible! Non, M. le chevalier de Rougemont dut tromper M. de Malesherbes comme le pensa Patrick, et comme il nous faut bien le penser avec lui. A coup sûr ce méchant dut retenir entre ses mains le mémoire et la lettre de son prisonnier; à coup sûr il dut recevoir l'ordre de son élargissement, auquel il désobéit. Cet homme féroce, ce stupide forfante qui gardoit dans son cœur, si toutefois il en avoit, une haine implacable pour Patrick, surtout en mémoire de Fitz-Harris, n'avoit pu sans doute se faire un seul instant à l'idée de perdre la proie dans les chairs de laquelle ses ongles entroient chaque jour avec une hideuse et nouvelle volupté.

Jusques alors l'esprit élevé de Patrick s'étoit maintenu dans sa force. Son âme étoit demeurée belle, noble, judicieuse; son corps seul avoit fléchi sous le malheur, et subi d'attristantes détériorations; mais ce dernier assaut le vainquit. Sa raison en fut profondément ébranlée. Sa sagesse s'égara et se fêla du haut en bas comme un crystal qui reçoit un choc; et, dérogeant à son essence native, sa nature douce et distinguée dégénéra. Tombé dans le dégoût profond de toutes choses, il commença dès lors, peu à peu, à

manquer à la culture de soi-même, aux soins quotidiens qu'on se doit; triste symptôme! — Lui qui, dans la souffrance, s'étoit toujours montré avare de plaintes et de pleurs, laissoit voir sans cesse une larme arrêtée sur la rive de sa paupière, ou dans le creux de sa joue décharnée et livide. — Prosterné devant son épitaphe, que Fitz-Harris autrefois avoit gravée, comme on sait, sur la muraille, la bouche accolée à son crucifix, il passoit régulièrement toutes les heures de sa longue journée. Où l'automne l'avoit laissé, le printemps le retrouvoit. — Neuf des plus belles années qui soient comptées à l'homme, il les dépensa ainsi, sur ce gril, en proie à une douleur monotone, déchiré dans tous les sens par les vexations obséqueuses d'un geôlier infatigable et cruel. Ces neuf années qui se déroulèrent si lentement pour Patrick, dont chaque jour fut une coupe amère à vider, nous allons d'un seul pas les franchir. — Qui donc trouveroit en soi assez de courage pour suivre crise à crise une telle agonie?

Enfin, par une nuit d'hiver, le 27 février 1784, si je suis bien servi par ma mémoire, les triples portes de son cachot s'ouvrirent précipitamment, et M. de Rougemont paraissant avec un flambeau au poing, s'écria : — Levez-vous, prisonnier, et suivez-moi; vous êtes libre! Dans la cour un carrosse attendoit portière ouverte; M. de Rougemont le pria de vouloir bien y monter. — C'est beaucoup trop de tendresse, monsieur, lui dit alors Patrick, en souriant : je n'espérois pas, je l'avoue, de m'en aller en carrosse

à la liberté, il eût suffi, monsieur, d'ouvrir ce guichet et de baisser le pont. Comme il obéissoit à cet ordre, deux personnages qui se trouvoient déjà placés dans la voiture se reculèrent à son aspect avec un geste d'effroi et de pitié; hérissé de barbe et de chevelure, pâle, blême, décharné, les lueurs blafardes et les ombres foncées de la nuit lui donnoient la physionomie et la transparence d'un spectre. Deux autres personnages, de mines communes, s'étant aussi embarqués à sa suite, la portière se ferma et les chevaux se mirent en marche. Lorsque les deux hommes qui s'étoient reculés à la vue de Patrick eurent repris leur assurance, ils lui adressèrent quelques questions avec politesse. Quelles étoient-elles, ces questions? et qu'y répondit-il, je l'ignore; mais il est à croire toutefois qu'elles touchoient à sa misère; car, après qu'il eut parlé quelques instants, ils lui prirent la main l'un et l'autre et la lui serrèrent cordialement. Une commisération sincère et douce ne se trouve guère que dans les cœurs où le malheur habite, ou par où le malheur a passé: ces deux personnages, qui, oubliant leur propre infortune, s'étoient si fort émus du sort de Patrick, étoient eux-mêmes des prisonniers comme lui, qui comme lui venoient d'être retirés du Donjon; l'un des deux, celui aux vêtements modestes, n'étoit qu'un gentilhomme toulousain, le comte de Solages, arrêté sous le ministère Amelot, et à la requête de son père, pour dérangement de conduite, pour quelques folies de jeunesse; mais l'autre — c'étoit une des gloires de la France, — un martyr qui n'arriva à son cal-

vaire qu'après avoir été tour-à-tour enfermé au château de Chaufour, au château de Saumur, à la Conciergerie, au château de Miolans, deux fois à Pierre-Encise, exilé à la Coste, incarcéré à Vincennes, puis, au temps où nous sommes, transféré à la Bastille.

On s'obstine à vouloir faire honneur à la haute sagesse de Napoléon de l'emprisonnement, dans la maison des fous, de cet homme célèbre entre les célèbres; c'est écrit, c'est dit; mais on en a menti; mais on ment; mais c'est faux! Non, cette cruauté n'est pas l'ouvrage du bon sens imaginatif de Napoléon. Au mois de juin 1789, cet homme, à la suite d'une scène burlesque qu'il avoit eue avec l'état-major de la Bastille, avoit déjà été conduit au couvent de Charenton, d'où il étoit sorti durant les troubles révolutionnaires, en vertu d'un décret qui ne le concernoit point; et on l'y avoit déjà réintégré que Buonaparte n'étoit pas seulement encore empereur en herbe. — C'eût été mal d'ailleurs de la part de l'empereur corse d'accommoder ainsi un empereur romain.

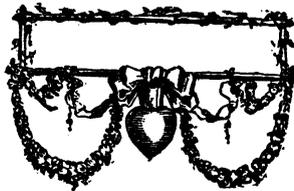
Ce que j'entends par cette gloire de la France, s'il faut le dire, c'étoit l'illustre auteur d'un livre contre lequel vous criez tous à l'infamie, et que vous avez tous dans votre poche, je vous en demande bien pardon, cher lecteur; c'étoit, dis-je, très-haut et très-puissant seigneur, monsieur le comte de Sade, dont les fils dégénérés portent aujourd'hui parmi nous un front noble et fier, un front noble et pur.

La plus grande partie des bagages déposés sur une espèce de charrette qui suivoit le carrosse apparte-

noient à ce gentilhomme, qui, joignant à ses goûts impériaux un goût impéieux pour les vêtements splendides, possédoit une garde-robe qui se composoit bien, sans mentir, sans exagération, de plus de deux cents habits galonnés ou chargés de broderies, — que nous aurons bientôt le triste avantage de voir figurer dans une sanglante mascarade.

Le carrosse rouloit lentement et toujours dans la même direction. L'épaisseur de cette nuit de février ne permettoit guère à nos prisonniers de se reconnoître; cependant tout les portoit à croire qu'ils s'approchoient de Paris. Enfin, après plusieurs qui-vive qui retentirent dans le silence, quelques sourds bruisements, quelques bruits de ferrement et de porte, le carrosse s'arrêta court et s'ouvrit; les deux mines basses et taciturnes qui avoient été du voyage descendirent immédiatement, et, faisant leur fonction d'exempts de police, elles invitèrent nos trois prisonniers à les suivre. Un groupe d'officiers et de sergents de garde, l'épée au côté, et des geôliers armés de flambeaux et de clefs, qui se tenoient à quelques pas de la portière, se saisirent de Patrick comme il quittoit le marche-pied. — A cet attentat, comprenant toute la trahison, Patrick promena un œil hagard sur les hautes murailles qui l'environnoient, et, reconnoissant tout-à-coup la cour intérieure de la Bastille, que, vingt-un ans auparavant, joyeux, il avoit traversée pour porter à Fitz-Harris les lettres de grâce qu'il venoit d'arracher à la haine de la Putiphar, il poussa un cri terrible et tomba le front sur le pavé.

Éclairé surtout, assure-t-on, par le livre des lettres de cachets de Mirabeau, sur les abus et le régime exécrable de la prison de Vincennes, le nouveau ministre de Paris, M. le baron de Breteuil, venoit d'en ordonner l'évacuation. — Commandance du Château, Lieutenance du Donjon, M. Paulmi d'Argenson, avec son capitaine et ses trente hommes de garde, M. le chevalier de Rougemont, avec ses guichetiers et ses bénéfices, tout fut rasé et balayé en un clin-d'œil; et, à quelque temps de là, après qu'on en eut dispersé tous les prisonniers dans divers châteaux forts, après que l'intraitable le Prévôt de Beaumont qui se refusoit à subir une nouvelle translation, eut capitulé et ouvert de bon cœur son cachot dont on avoit fait en vain le siège, cette Tour fameuse et redoutable, demeure d'une longue suite de rois, prison d'État pendant une longue suite de siècles, devint l'humble théâtre d'une boulangerie qui fournissoit à Paris du pain à un sou meilleur marché les quatre livres; et où l'on eût pu faire, pour peu qu'on eût fouillé le sol, du pain sans froment, comme au temps de la ligue; du pain de farine d'ossements.





## XXI.

**D**ONNEZ-MOI votre main, seigneur lecteur; donnez-moi votre main si jolie encore sous son gant parfumé, ma belle dame, et remontons ensemble le sentier rapide qui ondoie et va s'attacher comme un ruban sur l'épaule de la colline. Déjà les chiens de garde grondent à notre approche; déjà leurs aboiements se répandent et retentissent. Voici la grille du menil d'Évêquemont; sonnons sans peur. — Suivez-moi.

Vengeance atteignoit sa seizième année. Développé magnifiquement par une jeunesse féodale, et maintenu en dehors de cette souillure humaine qu'on appelle éducation, il avoit déjà la taille et la prestance d'un homme; mais quelque chose de svelte, de candide et de fin qui tenoit tout à la fois, si j'osois dire, de la fleur et de la vierge. Harmonieux et placide comme une statue antique, ont eût dit un jeune athlète grec amène et suave, un chevalier normand dont la grâce ne s'est point encore enroidie sous l'armure. Il se livroit toujours avec ardeur à l'art du cheval et de la chasse; cependant Déborah, sa douce mère, commençoit à

étendre sa royauté chaque jour davantage sur les sentiments de son cœur. Il demeurait plus volontiers auprès d'elle; il paroissoit attacher plus de prix à sa compagnie, la rechercher souvent et s'y plaire. Le brusque et fier écuyer se faisoit à ses côtés un ange de douceur; un page amoureux n'eût pas été d'une prévenance plus jolie et plus attentive. L'âme à cet âge s'amende et s'ouvre à l'approche d'un sens, d'une passion qu'elle ignore et qui bientôt va l'envahir; elle s'emplit de tendresse; elle se vêt de velours pour qu'on la caresse; elle se fait des mains de velours pour mieux caresser. — Les femmes ne sont d'abord pour le jeune homme, dans ses premières années, qu'une vaste et douce prairie d'herbe pareille et uniforme; mais à mesure qu'il avance dans l'allée de saules de la vie, cette prairie s'émaille, se diapre, s'individualise, et de mieux en mieux il discerne parmi le foin veule et fourré les fleurs élégantes qui çà et là le dominant, ou celles qui, plus modestes, se cachent et qu'il étouffe. Les regards du jeune homme s'arrêtent alors pour la première fois; pour la première fois il remarque sa mère, ses sœurs, les amies de ses sœurs et sa nourrice; alors ce n'est plus seulement sa mère qu'il aime, c'est une femme divine; un vase d'onyx rempli des plus suaves essences; ses sœurs se révèlent à leur tour pleines de charmes, de qualités et de grâces; dans les amies de ses sœurs il en compte plusieurs qui sont belles, belles à vous troubler; et sa vieille nourrice lui apparôit toute chargée de beaux vestiges qui donnent des regrets.

L'affection si distinguée et si tendre de son fils eût été pour Déborah une source de consolation bien douce, si la plus vive inquiétude n'eût troublé la limpidité de cette source. Une tristesse profonde, que surtout depuis un an Vengeance portoit peinte sur son jeune front, et qui devenoit de plus en plus sombre, alarmoit son amour. Il paroisoit sans cesse occupé tout bas d'une pensée secrète qui l'isolait. Quelquefois il demuroit silencieux et froid à ses côtés; quelquefois il recevoit ses baisers comme une idole insensible, ou tout-à-coup, semblant écartier d'un geste une image fâcheuse, il la pressoit tendrement sur son cœur; et lui donnoit dans son effusion les noms et les caresses les plus tendres. Déborah le questionnoit-elle sur son air rêveur, sur la cause de sa mélancolie, il répondoit nonchalamment : — Je n'ai rien, ma mère, que voulez-vous que j'aie, moi? Je n'ai pas de chagrin; je ne suis qu'un enfant frivole.

Les peines cachées ont une raison plus cachée encore, que l'esprit le plus fin sait rarement pénétrer. Déborah attribuoit à la vie retirée et monotone du château, l'ennui qu'elle remarquoit en Vengeance et qui l'affligeoit. Afin d'y porter d'une main sûre un prompt remède, elle résolut donc dans sa sagesse de l'engager à entreprendre, avec Icolm-Kill, quelque long et beau voyage sous le ciel de l'Europe le plus chéri; et elle ne balança pas à lui en faire la proposition. Tant que ce voyage fut un projet, une chose lointaine, Vengeance parut s'y prêter avec assez de déférence; mais enfin Déborah ayant pris sur elle de

fixer le jour du départ et donné des ordres pour qu'on hâtât les préparatifs, Vengeance, après avoir longtemps lutté avec lui-même, vaincu par ses propres efforts, vint la trouver un après-midi dans sa chambre, et là, dans un trouble à fendre le cœur, il lui dit : — Croyez-moi, ma mère, ce n'est pas l'ennui qui me ronge!... Je n'ai que faire de passer les Alpes ou les Pyrénées! Ne m'éloignez pas de vous, ma mère, vous me feriez mourir! J'aurois sans doute, peut-être pour ma perte, pu conserver encore au fond de mon sein le mal que j'y nourris; mais votre décision me pousse à bout; je n'y tiens plus! Il faut à tout prix que je sorte de mon affreuse condition! — Ma mère, je vous aime! vous savez combien je vous aime! eh pourtant je vais vous faire du mal! je vais vous plonger plus d'un trait dans le cœur, moi, qui ne voudrais être que votre bouclier; car malheur, opprobre au fils qui n'est pas le rempart des flancs qui le portèrent! Moi, à peine sorti des langes de l'enfance, moi, éclos sous vos baisers, moi, grandi sous vos ailes; moi, qui vous dois tant de veilles et tant d'amour, qui ne devois approcher de vous qu'avec un front timide, un regard caressant, le cœur satisfait et plein de reconnaissance; les mains jointes par vénération; je vais me dresser contre vous, et vous tourmenter comme feroit un méchant ou un juge. O ma mère!... pourtant je vous aime! pourtant je ne voudrais être pour vous qu'un sujet de gloire et de joie. Pardonnez-moi, ma mère!... — Je sais peu de chose; j'ai lu peu de livres, mais j'ai remarqué davantage, mais

ré beaucoup. J'ai porté mes regards partout  
ture. Je suis remonté à la source, à l'origine  
des choses. Je me suis penché sur chaque  
tré dans l'étable et dans la bergerie. Je  
roduit dans les familles; j'ai écouté; et j'ai  
ue tout dans le monde avoit un père, excepté moi!  
Cette injustice m'a navré. J'ai cherché à en pénétrer le  
mystère. Je me suis creusé l'esprit; j'ai souffert; je  
souffre; mais pour moi, comme aux premiers jours du  
réveil de mon intelligence, rien ne s'est expliqué.  
Voici, ma mère, la cause de cet ennui qui m'accable,  
et vous comprenez bien que ce n'est pas un voyage  
qui m'en peut guérir. Pourquoi suis-je ainsi maltraité  
par le sort? En quoi suis-je donc indigne que je re-  
çoive moins du sort que la plus abjecte créature. Où  
est mon père? où est-il? et quel est-il? Je vous en  
supplie, ma bonne mère, parlez-m'en! montrez-le-  
moi! Cette ignorance dans laquelle je suis me trouble;  
ce vide que j'apperçois à votre côté m'effraye! — Ne  
le presserai-je donc jamais dans mes bras, cet homme  
qui comme vous doit être si bon, si noble, si beau,  
si plein d'amour, et pour qui je dois être un objet si  
précieux et si cher? — Quoi! il est un homme sous  
le ciel qui m'a donné ce qu'un homme peut donner  
de plus grand, la vie! qui m'a donné son sang, dont  
le sang coule dans mes veines, et passe par mon  
cœur! Eh! cet homme! eh! ce bienfaiteur! je ne le  
connois pas! eh! je ne suis pas à ses pieds! Parlez  
sans crainte, ma mère, vous n'y perdrez rien; je ne  
partagerai pas en deux parts ma tendresse; une même

piété vous confondra tous les deux! — Autour de moi, je n'ai vu que choses obscures et douteuses, rien qui pût me mettre sur la voie : je me suis demandé : Suis-je orphelin ? Mon père est-il mort ? S'il est mort, d'où vient qu'il ne nous reste rien de lui ? où donc est son sceau ? où donc est son épée ? S'il est mort, et que la tombe de la pelouse soit sa tombe, d'où vient qu'elle n'a pas d'épithaphe, qu'elle porte un écusson voilé, et qu'elle ne contient pas d'ossements ? Pous-sière de mon père, avez-vous donc été dispersée par les vents !... S'il est mort, et que vous soyez veuve, d'où vient que vous n'en avez que le deuil, et non pas le titre ? Si mon père est mort, — le père de mon père, sa mère, votre père et votre mère sont-ils donc morts aussi ? Êtes-vous une étoile tombée du ciel qui dans sa chute a brisé le fil qui la menoit, que sur cette terre où je vois bien que tout est lié, pas un lien ne vous lie?... — Oh ! que je suis coupable et cruel ! Ingrat que je suis, de porter une main lourde et si hardie sur la plus sainte douleur et la plus inviolable ! Ma mère, ne pleurez pas ; vos larmes tombent sur mon cœur et le brûlent comme du feu !... Ici la vérité n'est pas ce qui se montre : on a jeté sur elle un voile épais. Il y a derrière nous un passé qui se cache à tous les yeux, mais dont tout révèle l'existence. O ma mère ! de grâce, j'implore cela de votre amour, ne me tenez pas plus long-temps dans cette sombre perplexité ! Pourquoi me taire qui vous êtes ? qui je suis ? où je vais, d'où je sors ? Suis-je donc si indigne de cette confiance ? Je suis tout jeune encore, il est vrai,

mais je suis grave; mais vous m'avez fait une âme solide; le poids et le prix des choses me sont connus; je n'abuserai pas du secret que vous me confierez, ma mère, si tant est qu'il y a un secret au fond de tout cela! O ma mère! dites-moi, soyez bonne, si j'ai mon père; si je l'ai vu, si je dois le revoir; si vous l'aimez, s'il faut que je l'aime? Oh! ne me cachez pas où il est, sa retraite, son exil ou son refuge! Je serois si joyeux, si heureux de voir cet homme, de lui baiser les mains et de lui dire: — Bonjour, mon père. — Mais si le destin a voulu qu'il nous fût enlevé, qu'il soit arraché à votre amour, et que je sois privé du sien, oh! conduisez-moi vers son urne, et je l'arroserai de mes larmes! Oh! dites-moi son nom, qui est le mien, que je le bénisse! dites-moi sa vie, que je marche sur ses traces! dites-moi ses vertus que je m'efforce à les imiter! De grâce, ma mère, ou mon père, ou son urne, et son épée!..

Cette démarche inattendue, l'émotion de Vengeance, son air pénétré, sa voix pleine de passion, ses précautions tendres et respectueuses, ses craintes avant que d'oser aborder son aveu, avoient fait tout d'abord une impression violente sur l'âme de Déborah. Dans une pénible angoisse, immobile, couvant du regard son enfant, elle écoutoit avec anxiété, elle buvoit chaque parole. Mais quand il eut prononcé tristement cette plainte, que tout dans la nature avoit un père excepté lui; anéantie sous ce coup qui frappoit sans pitié sur toute sa douleur, qui rouvroit du haut en bas ses blessures; remuée jusqu'au fond de ses entrailles, oppressée, son cœur se renversa dans sa poitrine comme

un flambeau qu'on éteint, et de ses yeux tombèrent d'abondantes larmes. Mais enfin, ayant repris un peu d'empire sur elle-même, elle répondit avec bonté : — Si le passé a été caché avec soin à tes yeux, mon cher enfant, c'est qu'il est sombre, c'est qu'il est horrible ! c'est qu'il eût été cruel, bien inutilement cruel, d'en attrister ton jeune esprit, d'en troubler le ciel pur de ton enfance. Jouis en paix de ta jeunesse, goûte le présent, rêve à l'avenir, qui sera beau ; mais ne jette pas tes regards en arrière. Il est des choses qui enveniment, et le cœur du jeune homme doit être sans venin. Vois-tu, notre passé c'est une éponge trempée de fiel : plus tu la presserois, plus elle répandrait d'amertume. Ne cherche pas à regarder par-dessus ta mère, à percer au-delà. Que ta mère et son amour te suffisent. Je ne veux pas te tromper ; je n'ai rien à déguiser pour toi, attends encore ; tu sauras tout un jour, il le faudra bien ; mais prie le bon Dieu que ce jour vienne le plus tard possible, car ce jour remplira ton cœur de colère ; tu grincerai des dents, et tu mordras avec rage dans un pain de cendre et de poison. Aime-moi, pense à moi, vis pour moi ! je ne veux pas de deuil sur ton front. Laisse le passé ; sois heureux. — Les fleurs sont belles, les femmes adorables ; tes chevaux ont du sang ; le chevreuil abonde au viandis. Allons, monsieur le penseur, venez dans mes bras ; venez que je vous baise ! Je ne vous en veux pas de votre incartade ; je suis fière au contraire de l'excellence de votre esprit, de votre sensibilité, de vos beaux sentiments !

Déborah avoit mis tant d'onction dans ces paroles; une douceur si ineffable avoit coulé avec elles sur ses lèvres; son désordre avoit ajouté tant de grâce à ses charmes, que Vengeance, troublé, attendri, se jeta avec ivresse à ses genoux, et lui couvrit les mains de baisers; mais, surmontant aussitôt ce spasme, son souci accoutumé reparut sur son front; il se releva d'un air insoumis, et s'écria, avec une passion plus grande encore : — Non, non, ma bonne mère, n'insistez pas! je ne puis vivre plus long-temps dans l'incertitude où je suis. Je vous en conjure, ôtez-moi de cette ignorance! Quelque sombre que soit le passé, il ne m'aterrera pas; il me fera moins de mal que le doute; il ne flétrira pas ma jeunesse, il n'enveloppera pas chacune de mes pensées de sa glu âcre et fétide. Où est mon père? où est-il, de grâce, et quel est-il? Je ne sais! affreuse condition! Sur chaque face humaine j'ai peur de l'y démêler. Un froid mortel me saisit devant le vieillard qui pleure au bord du chemin, comme devant le gentilhomme qui passe magnifique. Ainsi qu'un agneau désolé cherche sa mère égarée dans le troupeau, je cherche mon père parmi les hommes. — Au tribunal de la nature et de la raison il n'y a qu'une sorte de père, mais je l'ai appris; devant le monde il y a des paternités coupables et des fils désavoués. Comment porterai-je le front dans le monde? Dois-je y entrer par la porte ou par une issue dérobée? Me montrera-t-on au doigt, ou s'inclinera-t-on sur mon passage. Ce n'est pas que je veuille, si je suis marqué d'une tache originelle,

prendre de l'humilité et demander merci; non, je veux seulement marcher dans ma voie. A l'homme, selon le monde, le chemin est tracé; il est droit, il est fait; à l'autre appartient l'audace, la rebellion, la gloire, l'aventure! Le monde veut que le bâtard rachette sa bâtardise. Bâtard! ce mot paroît vous froisser, ma bonne mère; tranquillisez-vous : si je suis bâtard, l'on ne m'en verra pas rougir. Mieux vaut être le fruit d'un amour, que le fruit d'une habitude; j'ai entendu dire cela quelque part, et je le tiens pour bien dit. Malheur à qui voudra m'en faire honte!... — Vous pleurez; ces paroles vous déchirent; mon cœur ne m'avoit pas trompé : je suis bâtard! bâtard! bâtard! Tant mieux, ma mère! Une épée! et ce monde qui me rejette sera rempli de moi! Une épée! et l'on se courbera sous mon pas, et je légitimerai ma race illégitime dans le sang légitime des vaincus!

Eh bien! ma mère, maintenant que je viens de me découvrir, de me laisser paroître tout entier devant vous, me trouvez-vous assez mûr? Suis-je digne d'une confiance? Il en est toujours ainsi; la mère s'obstine à voir encore l'enfant dans le fils fait homme. Qui d'ailleurs eut jamais la mesure de ce que l'enfant sait et pense. Tandis qu'on le croit occupé d'un hochet, il rêve à soulever le monde, il rêve la colère d'un Luther ou la gloire d'un autre Alexandre. Parlez, ma mère, parlez! que craignez-vous? Vous le savez, je vous aime de toute mon âme! Rien que je sache pourroit-il me détacher de vous! Je suis votre main droite et votre armure! vous êtes mon ciel,

mon idole, ma vie ! Parlez sans crainte ; fussiez-vous la plus vile pécheresse... Oh ! de grâce, parlez ! vous me feriez venir d'affreux soupçons, vous me feriez croire à des choses bien mal... Au nom de Dieu, madame, qu'avez-vous fait de mon père?... Je vous dis qu'il est temps de rendre compte du passé !

Déborah, dans une agitation dont il est facile de se faire l'image, se leva alors avec courage, et, après avoir ouvert avec empressement la porte qui donnoit sur la pièce secrète, et qui étoit fermée comme un coffre-fort, elle prit Vengeance par la main et l'entraîna sur ses pas. Arrivée vers un portrait devant lequel brûloit une lampe : — Tiens, cruel, s'écria-t-elle d'une voix déchirante, voici ton père, voici Patrick, — mort assassiné !

— Assassiné ! eh par qui, s'il vous plait, ma mère ? reprit lentement Vengeance avec énergie et en la regardant fixement comme un juge terrible.

Froissée, étonnée, épouvantée peut-être, devrois-je dire, de la violence et de la rébellion de ce tout jeune enfant, l'âme accablée sous le poids de bien des souvenirs sombres, affreux, amers, que cette scène fatigante avoit provoqués, brisée, affoiblie, anéantie, Déborah tomba alors sur les genoux, puis s'affaissa, puis les bras pendants et fermés ainsi qu'un bracelet, la tête tristement inclinée, demeura désolée et muette comme l'image de Magdelène au pied de la croix. — Debout, non loin d'elle, Vengeance, qui avoit jeté le feu de son emportement, promenoit çà et là des regards

pleins d'effroi. Un spectacle étrange s'étoit offert subitement à sa vue et le dominoit. Cette chambre mystérieuse, dans laquelle il venoit d'être entraîné par sa mère, où personne, pas plus que nous-mêmes, n'avoit jusque là pénétré, où Déborah avoit vu s'écouler tant d'heures silencieuses, étoit toute tendue de draps noirs, murs et plafond, tandis que la lampe d'argent qui brûloit devant la ressemblance de Patrick, étoit la seule lueur qui diminuât l'épaisseur des ténèbres de ce lieu de réflexion.

Dans sa posture si touchante, Déborah paroissoit s'oublier depuis quelque temps, quand tout-à-coup, se relevant avec dignité : — Monsieur, reprit-elle d'une façon sévère, le fils est donné à la mère pour l'honorer et la vénérer, et non pour l'interroger ! Un doute, un soupçon, de la curiosité à son égard, c'est une chose laide et condamnable ! Vous êtes bien coupable envers moi, monsieur ; je devrois vous punir, et élever entre nous une barrière infranchissable !... Mais je suis bonne.... Daignez cependant croire, s'il vous plait, que si je balance, ce n'est pas qu'il y ait rien dans le passé qui soit à ma honte ! — Vous le voulez, monsieur ? — Vous l'exigez ? — soyez satisfait ! — Qu'il en advienne ce qu'il plaira à Dieu !

Elle s'avança alors jusque vers le lit de repos, y prit place, et fit signe à Vengeance de s'y asseoir. Vengeance ayant obéi, leurs mains se rapprochèrent, se serrèrent tendrement ; puis la mère dit au fils : — Je vais reprendre les choses à leur origine, je ne passerai pas un iota ; la vérité entière va sortir de ma

bouche : regardez chacune de mes paroles comme inaugurée dans le sang de Patrick.

Déborah cependant revint encore au silence. Sa bouche éclose se referma encore devant la révélation pénible qu'elle alloit faire, comme certaine fleur sensitive à l'approche des ombres du soir ; elle se recueilloit sans doute ; tout bas elle s'essayoit aux flots, comme le baigneur craintif, avant que d'oser se plonger dans l'onde du passé amère et saumâtre ; comme un pêcheur d'Ischia, assis au cap Misène, et qui rêve et projette son regard amoureux et sévère sur la mer azurée de Baya, de l'île de Caprée au golphe de Naples, de la rive au fond de l'horizon ; attendrie, elle promenoit ses regards dans tous les sens sur ses années écoulées ; elle en mesuroit le deuil. — Enfin, cédant sous le poids du souvenir comme une touche sous le doigt qui la presse, après s'être entourée encore de quelques douces précautions, elle commença le récit simple et fidèle de ses malheurs, dont le sillon, prenant sa source au pied de son berceau dans le castel de Cockermouth, s'avançoit en replis tortueux, creusé par une main fatale, jusques au ménil d'Évêquemont, — et n'étoit pas achevé.

Déborah, dont l'esprit se montrait si fin dans ses ressources, apporta une extrême habileté dans cette ouverture si délicate. Guidée par son sens exquis, judicieux, elle s'efforça de s'appesantir sur toutes les circonstances qui ne pouvoient éveiller chez l'âme de son jeune révolté que des sentiments doux et tristes, elle laissa aller jusqu'à l'éloquence sa phrase naturel-

lement pleine de séduction; mais avec toute l'adresse d'un vieil écuyer, chaque fois aussi qu'elle avoit vu s'approcher quelque incident, quelque choc cruel, elle avoit su réprimer sa parole, et l'avoit faite sobre et modérée. — Pendant tout le temps qu'avoit duré cette douloureuse confidence, accoudé sur les sculptures du lit de repos, le front appuyé dans sa main, l'œil fixe, Vengeance avoit écouté dans l'apparence d'un grand calme, avec une application qui n'étoit pas de son âge, et lorsqu'elle avoit été achevée, sans empressement, sans marque de passion, il s'étoit mis aux genoux de sa mère, lui avoit pris les mains, les avoit approchées plusieurs fois amoureusement de ses lèvres, et levant sur elle un regard mêlé de chagrin et d'admiration, après avoir balbutié quelques remerciements et quelques douces formules de consolations : — Regardez-moi bien, ma mère, lui avoit-il dit, je ne suis plus cet enfant d'autrefois ! je suis un homme — que l'inquiétude a mûri, que tout ce qu'il vient d'ouïr mûrira plus encore !... — Ne craignez rien, ma mère; du secret que vous me confiez ma jeunesse n'abusera pas !...

Lady Barrymore, qui s'étoit attendue, après l'état d'exaltation dans lequel Vengeance s'étoit d'abord montré, à quelque violente explosion, se laissant prendre à ce dehors de sagesse et de réserve, rapporta tout l'honneur de cette amélioration aux ménagements qu'elle avoit su mettre dans ses confidences; elle se félicitoit tout bas de son adresse et de sa politique.... Pauvre femme ! pauvre mère !... — Hé-

las! la face humaine est un rideau de théâtre chargé de peinture et de fard, au travers duquel rien ne transpire, pas même les apprêts de la plus sombre tragédie.

Il fallut que la cloche du manoir vînt deux fois les tirer doucement par l'oreille et les semondre au souper pour les arracher enfin aux doux propos qui avoient succédé, et dans lesquels tous deux ils se reposoient de leurs émotions si réelles et si diverses. En quelques heures quel changement s'étoit fait! Les deux camps s'étoient rapprochés et mêlés. — L'assiégeant avoit ouvert sa tente, et la place assiégée sa porte. — L'épée sortie pour immoler avoit donné l'accolade. — La mère éplorée, qui, véhémence comme une ménade, avoit entraîné son fils emporté et terrible dans la chambre funèbre, maintenant quittoit cette chambre, calme et radieuse, lui glorieux et caressant. Ils alloient maintenant comme deux personnes amoureuses et pleines de sympathie, heureuses, orgueilleuses l'une de l'autre, se cherchant du regard à chaque pas. — Le bras mollement enlacé à la taille élégante de Déborah, la tête appuyée sur sa belle épaule, Vengeance marchoit sous une pluie de baisers.

La soirée, comme d'habitude, Vengeance la passa au salon, auprès de sa mère, dans un aimable désceuvrement; Déborah travailloit à de la broderie, tandis que lui, nonchalamment jeté dans une causeuse, tenoit un livre à la main qu'il ne lisoit pas. — Sauf, peut-être deux ou trois questions insignifiantes en

apparence, et qu'il fit d'un air d'indifférence, peut-être même un peu trop affecté, ce à quoi Déborah ne prit pas garde, il n'y eut pas un mot de retour sur les choses si graves qui venoient d'être agitées, pas un coup de pioche donné derechef dans l'amas de décombres fraîchement remué. En voyant l'extérieur d'un si parfait oubli, on eût dit qu'un mois entre le midi et le soir s'étoit écoulé; que le temps avoit effacé sous son pas des impressions faites dans le sable. Sur la surface unie de l'onde retrouve-t-on les traces des vagues apaisées! — Chaque fois que Vengeance aiguillonné par sa mère reprenoit la parole, il ne manquoit pas d'enjouement; mais comme s'il eût été en proie à un reste de souci intime qu'il auroit eu peine à déguiser, souvent il laissoit en beau chemin sa période, donnoit seulement deux ou trois coups de serpe à son idée, et par une pente insensible revenoit promptement au silence; mais dans le silence même la fierté nouvelle qu'ils avoient dans l'âme se trahissoit. On voyoit, cela perçoit comme le bourgeon sur l'écorce, qu'ils venoient de grandir dans leur estime mutuelle; qu'ils venoient en leur faveur réciproque d'entériner dans leur cœur de nouvelles lettres d'noblesse et de crédit. On voyoit, cela transpiroit par tous les pores, que l'enfant étoit devenu tout-à-coup pour sa mère un homme sûr, une âme droite, éprouvée et d'une riche complexion; — une épée d'une trempe forte et choisie, pénétrante, acérée; — un champ prêt à s'ouvrir sous le soc du monde, prêt à jeter moisson; — un terrain ferme où fonder l'édifice

d'une vie remplie par la gloire; — et que de son côté la mère pour l'enfant n'étoit plus une femme sans avenues et sans issues; — un caillou arrondi autrefois dans le lit de on ne sait plus quel fleuve; — un lambeau déchiré au pavillon du ciel, ou sorti du limon; — une femme, en un mot, avec une flétrissure creusée au diamant sur le front; cavale de Cour réformée dans une remonte, défroque de quelque princelet coulé bas ou fait ermite; Aspasia tombée en désuétude, catin abdiquée!

A onze heures, Vengeance se leva pour prendre congé de sa mère : ils s'embrassèrent long-temps savoureusement, avec délices; mais, au lieu de se retirer comme de coutume dans son appartement, Vengeance, ayant gagné le perron, se glissa doucement dans le parc, sur les bords préférés de la source. — La brise répandoit une senteur de chêne; — le firmament étoit du bleu le plus pur; — Phœbé regardoit amoureusement la terre; — et les étoiles scintilloient comme si Dieu les eût nouvellement refourbies.

Là, l'esprit tout-à-fait isolé au milieu de ce spectacle sublime, pensif, silencieux, souvent assis sur une pierre, quelquefois marchant à grandes enjambées dans les broussailles, la tête plus fièrement portée, le poing fièrement sur la hanche, notre jeune orphelin demeura fort avant dans la nuit, comme ces mouches qui s'oublient à jouer dans les rais argentés de la lune. — Puis, tout d'un coup, comme s'il avoit enfin cueilli dans les genévriers la fleur si rare de la résolution, quittant brusquement le parc, il se rendit

dans sa chambre, où sa lampe qui l'attendoit à demi voilée, inondée des splendeurs nocturnes, sembloit le flambeau d'une veille funèbre. — Ayant pris sur la muraille son épée, ses pistolets, et sa fidèle carabine, puis une miniature de sa mère qu'il couvrit de baisers et plaça sur son cœur, il écrivit quelques mots à la hâte qu'il laissa sur la table, s'enveloppa dans son manteau, et ressortit aussitôt avec une extrême précaution. Arrivé sur la pelouse, auprès du cénotaphe de Patrick, il mit alors le genou en terre, — le plomb d'acier de son épée brilloit à son côté dans l'herbe comme une luciole, — et s'appuya sur le fût de son mousquet. Après avoir gardé quelque temps cette attitude pieuse, il se releva avec enthousiasme, et s'écria : — Dites, mon père, est-ce pas que je fais bien? — que c'est votre conseil? — eh! que je serois un lâche, indigne des entrailles de ma mère!... Mais cela ne sera pas! cela ne peut pas être!... Est-ce pas, poussière de mon père? est-ce pas? — Jamais! vois-tu, mon père, pensée ne s'est offerte à mon esprit avec plus de charmes! sans cesse elle s'en revient vers moi, cette pensée, plus jeune et plus séduisante!... Rose, amoureuse, fraîche, elle m'aborde couronnée de pampre et de fleurs! elle me baise sur le front! elle pose ses lèvres sur mes lèvres! elle me serre voluptueusement la main, et me dit : — Courage! — va! — va!... — au fond de cette action, vois-tu, tu trouveras une satisfaction ineffable, un assouvissement, une estime de toi-même, que rien autre au monde ne t'apporteroit!... va!... — Bien! bien! ombre de mon père! — Bien! bien! mon es-

prit, plus de calme ; allez ! je connois et je comprends mon devoir, et je saurai l'accomplir!... Étrange chose que le monde ! il y a quelques heures encore, si l'on m'eût parlé de cet homme, j'aurois écouté avec bienveillance ; si je l'eusse rencontré sur mes pas je lui eusse donné mes respects ; que de fois ainsi, dans la vie, ne doit-il pas arriver que la victime serre affectueusement le bras qui forgea son malheur ! que l'opprimé et l'oppresser, inconnus l'un à l'autre, se donnent le baiser de paix ; que l'infortuné courbe révérencieusement la tête devant l'auteur de son abjection ; que le pauvre pleure à la porte du carrosse où se fait mener triomphalement le fils de ceux qui dépouillèrent ses ancêtres !... — Oh ! mais, moi, mon père ! béni soit le ciel ! tout m'est révélé ! je ne serai pas de ce nombre ! je remonterai jusqu'à la source de mon mal, et je la tarirai !... — Étrange chose que la haine ! cela gonfle tellement le cœur, que la terre, si vaste pour ceux qui s'aiment, manque d'espace et ne peut contenir deux cœurs remplis de ce venin !...

En achevant cette obscure invocation aux mânes de son père, Vengeance, qui chanceloit, appuya son front brûlant sur le marbre, et attacha ses lèvres avec ardeur sur l'écusson voilé, taillé dans le couvercle du sépulchre. — Comme l'amant qui a jeté son bras autour du col de son amante, il ne pouvoit se séparer de cette froide pierre.

Enfin, ayant gagné après un long détour le bâtiment des écuries, et sellé en un tournemain son palefroi, à petits pas, sans bruit, il entra dans une allée

de sycomores, bien sombre, au bout de laquelle existoit une petite porte basse qui donnoit sur des terres empouillées.

D'un bond ayant franchi cette barrière, il piqua des deux, et fendant l'espace avec la vélocité de Wilhelm emportant Lénore, il disparut bientôt au loin, parmi les masses d'ombre, dans la plaine.





## XXII.

**Q**UAND Vengeance entra dans Paris, le jour succédoit tout d'un coup à la nuit, ainsi que cela se voit à la comédie; et des coulisses commençoient à sortir les personnages : — Crispin et Sbrigani, Oronte et Mascarille, Chrysalde et Lucinde, Dandin et Dorine, Sganarelle et Scapin : — chacun pour son rôle mettant le pied en scène. — A travers toute cette foule d'acteurs vigilants, Vengeance traversa comme une flèche décochée. Entraîné par la pensée qui s'étoit emparée de son cœur avec force, il se jetoit en avant. Il avoit en lui un besoin impérieux qui entendoit être obéi. Mais dans quel val écarté, quel ravin rapide, sous quel ombrage épais, sous quel tablier d'herbes vertes, gisoit la source empoisonnée et mortelle où le cerf altéré devoit trouver à étancher sa soif?... Comme un homme réveillé en sursaut par un bruit, qui, l'épée à la main, s'avance et tâtonne pour tuer dans les ténèbres, Vengeance marchoit — aveuglément — arquebuse au poing. — La colère étoit prête; mais la victime manquoit! — La lame s'agitoit dans le fourreau, impatiente de creuser une plaie; mais où battoit la poi-

trine exécrée? mais s'offriroit-elle jamais sous les coups!...

La passion sait aller au but sans être informée et sans qu'on la guide! elle trouveroit un anneau tombé dans l'Océan! Les fumées de la bête forlancée qu'elle poursuit ne s'effacent jamais pour elle. Avec elle pas de gîte sûr pour le lièvre! — pas de bauge pour le sanglier! — pas de tanière pour le lion!...

Au quartier de MM. les Mousquetaires du Roi, l'adjudant de service répondit à Vengeance que M. de Villepastour avoit pris sa retraite depuis le nouveau règne; mais que s'il souhaitoit d'arriver jusques à lui, qu'il le trouveroit en son hôtel, rue de l'Université. — Et à l'hôtel de la rue de l'Université, le suisse répondit que M. le marquis habitoit pour la saison son château de Colombes.

Jusque là Vengeance avoit ignoré s'il ne courroit pas après une ombre vaine; s'il ne chassoit pas une bête morte, un renard dont la peau étoit déjà chez le fourreur : aussi quand il eut acquis la certitude que son ennemi ne lui manqueroit pas, quand il eut dans la main le fil qui le devoit conduire sûrement à son repaire, un commencement de satisfaction s'ébaucha au fond de son âme. Son esprit gagna un peu de calme, et sa précipitation se ralentit; car il alloit comme un éperdu. — Tranquille alors, comme s'il eût eu devant lui une tâche sans péril, il ne repartit de Paris qu'après avoir fait reposer sa monture, et s'être donné à lui-même quelques heures d'un bon sommeil.

Les flèches de feu du midi tombaient du carquois embrasé du soleil, les gryllons seuls remplissoient de leur cliquetis l'air silencieux des campagnes, lorsque Vengeance atteignoit la sombre tonnelle de verdure qui, s'avancant dans la plaine comme une jetée dans la mer, comme une couleuvrine hors du rempart, conduisoit au château de Colombes; vieux castel, de féodal devenu Louis-Quinzesque; — casque de pierre peinturé, enrubanné, et plein de fleurs.

A l'entrée de l'avenue la lice de bois, couleur vert-naissant ou vert-pomme, étoit ouverte; — au fond de l'avenue la grille aussi étoit ouverte. Vengeance s'avança donc sans hésiter; et, comme il s'approchoit sous les fenêtres, il aperçut dans les jardins, descendant les degrés d'une terrasse, une dame dans un galant et riche appareil. D'une main elle relevoit une basque de sa robe, de l'autre elle hochoit un éventail avec grâce. Elle se renversoit avec majesté, se dodelinoit comme une rose que Zéphire agite, et jetoit avec élégance comme un aviron son pied qui soulevoit les flots transparents de sa jupe, son petit pied, grand à peine comme un biscuit, captif dans un soulier de soie jaune, haché par des zébrures plus sombres, et qui, échafaudé au haut d'un haut talon et la pointe prosternée, terminoit une jambe divine par une douce déclivité. — Une suivante, ravissante soubrette, venoit derrière, flairant une branche de romarin, et portant nonchalamment, repliée sur son bras, la queue démesurée de sa maîtresse.

A la vue de cette grande dame inattendue, Ven-

geance tourna court, et chevaucha plein de fierté jusques auprès de la terrasse. — Là, ayant mis pied à terre, tenant sa bête par la bride, il se découvrit, et saluant plusieurs fois de son chapeau, en bon gentilhomme, avec une suprême courtoisie, il demanda M. le marquis de Gave de Villepastour, à cette délicate personne, qui lui répondit d'une façon suave et d'une voix sucrée : — Mon mari, monsieur, est en ce moment dans le parc. — Veuillez prendre en face cette allée, et d'honneur vous l'y trouverez. — Sur quoi Vengeance s'inclina de nouveau en signe de remerciement. — Pendant toute cette brève entrevue, tandis qu'ils avoient parlé ou s'étoient fait leurs révérences ils avoient eu l'œil attaché l'un sur l'autre, leurs regards s'étoient cherchés; il y avoit eu de part et d'autre un mouvement d'admiration inopinée. On eût dit que le dieutelet Cupidon, ce petit archerot malin, les avoit sur-le-champ fêrus tous deux de la même salette. — Vengeance étoit le beau jeune homme antique que vous savez! — La marquise, d'une taille élevée, femme de trente ans toute jeune encore, étoit bien belle aussi! — Une tête noble et superbe, comme on en voit sur des médailles de Syracuse; un col d'un galbe imaginaire, animé et flexible, avec un doux balancement; une poitrine à rendre Junon jalouse, et deux admirables commencements de sein, car le surplus étoit caché; de la prestance, une parure rare, une abondance majestueuse de costume; — mi-partie reine et déesse! — Comment Vengeance auroit-il échappé à tant de prestige si bien à sa mesure!

Quel derviche même y eût échappé!... Enfin, ayant rompu le charme qui le lioit et le retenoit encore après la réponse reçue, il remonta avec beaucoup d'aisance sur son impatient palefroi, et s'enfonça à toute bride dans le parc par l'allée indiquée.

— Célimène, dit alors la marquise à sa caudataire, ne trouves-tu pas ce jeune homme un enfant superbe? Quel port! quelle grâce! quel visage! — Oh! j'en suis toute bouleversée!

La soubrette fit un petit bruit de lèvres railleur, et répondit après un silence plus moqueur encore : — Mon cœur sur la main, ma foi, madame, je le trouve un charmant berger. — Si charmant! que, s'il daignoit vouloir m'offrir des nids de tourterelle et m'orner de fleurs ma houlette, — je lui laisserois volontiers m'offrir et m'orner tout ce qu'il voudroit.

— Célimène, que vous êtes terrestre! Vous ne pouvez rien voir sans penser de suite à votre lit. Oh! je n'aime pas ce genre d'esprit grossier! — Mais venez, et suivons ce chérubin dans le parc. J'ai besoin de le revoir, ce bel ange! — Oh! s'il le veut, ce bel amour, il verra bien des défaites!...

Au détour d'une petite allée Vengeance rencontra M. le Marquis de Gave de Villepastour, qui, l'épée nue à la main, poursuivoit un papillon d'un riche plumage qui fuyoit effaré devant lui, voltigeoit et se posoit de branche en branche. — Un valet à quelques pas plus avant tenoit au bout d'une chaîne d'argent un singe en frac de velours, portant suspendue à son col une petite corbeille de figes qu'il ravageoit.

— M. le marquis, s'il vous plait, s'écria alors Vengeance en réprimant brusquement sa course. — C'est moi, monsieur, que me voulez-vous ?

Prompt comme la foudre, ayant sauté à bas de son cheval, et rejeté son manteau, Vengeance dégaina son épée. Puis, l'œil enflammé et marchant droit sur lui : — Marquis, ce que je veux, reprit-il avec force, ce que je veux, infâme ! c'est ta vie ! ça, défends-toi ! — Je viens de la part de mon père et de ma mère !

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, misérable ! regarde-moi bien ! que je suis le fils de Patrick ! et que Déborah est ma mère ! et que je viens demander le paiement des outrages que ma mère a subis, et le prix du sang de mon père que tu as assassiné.

— Décidément, c'est donc une manie de famille, mon jeune brave, de vouloir que Patrick soit mort, et que moi j'en sois l'auteur ! — fit alors le marquis d'un air tout-à-fait calme et réjoui ; — puis il poursuivit avec indifférence, en froissant dans ses doigts les plis d'une dentelle : — Ah ! vous êtes, mon cher, le fils de madame Déborah ! une charmante, une adorée personne, ma foi !... Comment va-t-elle ?... Oh ! je me la rappelle parfaitement ! vous lui ressemblez : cependant plus encore à M. votre père. aussi je me disois en vous regardant tout à l'heure : Mais, c'est étonnant ! je connois ce garçon-là.

— En garde ! monsieur, vous dis-je : — Mais défends-toi donc !... misérable !

— Hola ! tout beau ! vous faites bien l'emporté, mon mignon ! Quelle mouche vous a donc piqué ? — Venez à la maison ; qui sait ? peut-être j'aurai bien des choses à vous dire : nous causerons tranquillement.

— Tu railles, infâme !... Défends-toi, ou tu es mort !

— Mort ! — non. — Tout beau. — Pas si vite...

— O mon père ! je n'en finirai donc pas avec ce lâche !...

Vengeance frappoit du pied la terre. — se heurtoit le front ; — et brandissoit son épée d'une façon terrible.

Ah ! tu ne savois donc pas, mirliflore imbécile, qu'il ne faut insulter ni l'enfant ni la femme ! — Parce que la femme devient mère, parce que l'enfant devient homme !

En garde ! — Encore un coup, te dis-je, défends-toi donc !

— Mon pauvre apprentif, c'est de la vraie folie ! vous voulez donc mourir, mon cher, vous n'y pensez pas ? vous voulez donc me forcer à vous faire du mal ?

— Mourir ! moi ! non, monsieur le marquis, non, je n'en crois rien. Moins de tendresse, je vous prie. Dans ceci, ne voyez-vous pas que la justice et Dieu sont avec moi !

— Dieu ?... mon garçon, ceci auroit fait bien rire M. d'Holbach. Vraiment vous êtes délicieux !

Comme Vengeance se précipitoit sur lui, et qu'il

n'y avoit plus de temporisation possible, M. de Villepastour, se retournant vers son valet, lui dit alors d'une façon résignée : — Tu vois, Jasmin, que monsieur m'y oblige.

Les fers étoient croisés, Vengeance attaquoit comme un lion. — Le vieil homme d'armes se contenta d'abord de parer élégamment; mais, peu à peu, animé par l'ardeur et l'audace de son implacable adversaire, il prit une part plus active à cet horrible jeu, et devint à son tour terrible.

Ils en étoient là, tantôt rompant, tantôt allant à fond avec fracas, quand tout-à-coup la marquise éperdue apparut au détour de l'allée, et, poussant des cris de grâce, vint se jeter entre les combattants, essayant de couvrir Vengeance de sa protection, — ce qui le perdit.

Une botte portée trop brutalement par M. le marquis, et qu'il ne put modérer, se fit jour sous le fer de son ennemi, lui cloua sur la poitrine l'éventail d'ivoire de la marquise dont elle s'efforçait de faire un bouclier, lui perça le cœur, et s'insinua sous le poids du bras jusques à la garde.

Vengeance recula d'un pas, jeta un long regard sur la marquise. Et criant : O ma mère ! — Il étoit mort.

— Barbare ! quoi ! vous avez tué ce bel enfant !... s'écria alors madame de Villepastour avec un geste d'effroi — horrible, et se laissant tomber sur la poitrine de Vengeance, que déjà le sang inondoit.

— Jasmin, dit là-dessus M. le marquis, sans au-

cune marque d'altération ni de trouble, — j'ai la main meilleure encore que je ne pensois.

Madame de Villepastour fut détachée du corps de Vengeance, qu'elle tenait embrassé en versant d'abondantes larmes, et ramenée au château par Célimène, où les plus tendres soins ne pouvoient la rendre à ses esprits, tandis que Jasmin, aidé de M. de Villepastour, conduisit le cheval de Vengeance dans l'épaisseur d'un bosquet, l'y attacha, — cacha sous un fourré le jeune mort, — et poussa du sable avec le pied sur la mare de sang répandu.

— Ceci, Jasmin, n'est que provisoire... La cloche appelle; viens. — Nous reviendrons ce soir quand nous aurons avisé à ce que nous devons faire de ce butin.

A la nuit, en effet, M. le marquis et Jasmin reparurent. — Après avoir tiré du bosquet le cheval, ils chargèrent sur la selle le cadavre, puis, l'ayant lié avec de bonnes cordes, ils conduisirent hors du parc, par une porte pour ainsi dire dérobée, ce lugubre équipage. — Là, ayant frappé chacun avec un caillou sur les flancs du cheval, l'animal, qui hennissoit à l'odeur du sang, s'emporta et s'enfuit — épouvanté.

En regardant partir cette triste cavalcade, M. de Villepastour ne put se défendre d'un mouvement de regret. — Pauvre garçon!... fit-il. — Est-ce pas, après tout, Jasmin, qu'il étoit beau et brave! Que c'étoit après tout un jeune preux!

— Preux ou non, rentrons, monsieur le marquis, et souhaitons-lui un bon voyage. — Bonne chance,

mon drôle ! En voilà un du moins, cher maître, qui, voyageant à dos de mulet, ne craint pas qu'on lui prenne ou la bourse ou la vie.

— Connois-tu, Jasmin, l'histoire de Mazeppa ?

— Non, maître.

— La besogne que nous venons de faire m'y fait songer : — je te conterai ça.

Le cheval ne sembloit déjà plus au fond de la plaine qu'un corbeau voletant sur la crête d'un sillon. — Le maître et le valet rentrèrent dans l'enceinte du castel : — la chose avoit réussi ; ils étoient satisfaits.





### XXIII.

**Q**UAND je pris la plume pour écrire ce livre j'avois l'esprit plein de doutes, plein de négations, plein d'erreurs ; — je voulois asseoir sur le trône un mensonge, — un faux roi ! Comme le peuple, sujet à la démence, pose quelquefois le diadème impérial sur un front dérisoire, et que devrait plutôt fleurdelyser le fer rouge du bourreau, je voulois ceindre du bandeau sacré une idée coupable, lui mettre une robe de pourpre, lui verser sur le chef les saintes huiles, — l'élever sur le pavois ou sur l'autel, — la proclamer Cæsar ou Jupiter — et la présenter à l'adoration de la foule, qui a moins besoin de pain que de faux dieux, que de faux rois, que de fausses idées, que de phantômes ! — Mais je ne sais par quelle mystérieuse opération, chemin faisant, la lumière s'est faite pour moi. — Le givre qui couvroit ma vitre et la rendoit opaque comme une gaze épaisse, s'est fondu sous des rayons venus d'en haut, et a laissé un plus beau jour arriver jusques à moi. — Où l'eau étoit bourbeuse, j'ai trouvé un courant limpide. — A travers les roseaux j'ai plongé jusque sur un lit du gravier le plus pur, sillonné

par l'ombre fugitive des poissons argentés qui passent entre deux ondes comme un trait, — comme une barque qui a mis toutes voiles dehors, — comme une navette qui courroit sans repos de la main droite à la main gauche, de la main gauche à la main droite de Neptune. — Le brouillard s'est déchiré, et la cime des monts, pareille à une armure gigantesque dorée par les flammes du soleil, au fond de la gerçure ouverte dans la brume, s'est offerte à mes yeux. — Au travers de cette vapeur d'eau bouillante, mon regard a pénétré, et la ville assise sur la colline et la forêt étalée dans la plaine, qu'elle céloit, m'ont enfin apparu dans toute leur beauté.

Oui ! il y a un Destin !

Oui ! il y a une Providence pour l'Humanité et pour l'homme !

Non ! les méchants ne triomphent pas sur la terre !  
— Non, sur la terre chacun reçoit le salaire de ses œuvres.

Non, il n'y a pas besoin d'une seconde vie pour redresser les torts de la première, — pour faire la part du juste, et refaire la part du méchant. — Rien ici-bas ne demeure impuni !

Non, il n'y a point de désordre dans le gouvernement du monde !

Non, les bons ne payent point pour les mauvais, — la vertu pour le vice !

Non, il n'y a point d'hommes qui soient donnés en proie aux hommes sans que Dieu n'en ait la raison.

Les bons qui souffrent ne sont des bons qu'en ap-

parente, ou si ce sont des bons réels, — comme le fils du mauvais peut être juste, — c'est qu'ils expient les torts de leur race.

Oui, je crois à l'expiation!

Non, la destinée fatale originelle n'est point une atrocité! mais une loi sublime!

Dieu est un Dieu vengeur!

Sa vengeance est quelquefois invisible, souvent elle est longue et tardive, mais elle est sûre! — Dieu a devant lui l'espace; rien ne le presse; rien ne lui fait un devoir de punir le prévaricateur dans soi-même plutôt que dans la postérité qui doit sortir de son flanc.

Nous qui ne sommes que d'un jour, si la vengeance n'est pas au bout de notre courte et fragile épée, elle nous échappe! — mais rien n'échappe à l'épée éternelle de Dieu!

Cette opinion, j'en conviens, est une opinion terrible! Soit! tant mieux! Qu'elle aille trouver le crime heureux dans le bain de ses prétendues délices, qu'elle lui troue la poitrine avec sa vrille de fer, qu'elle s'y insinue, et lui fasse égoutter le cœur!...

La vérité est un jeune arbre inflexible que nulle force au monde ne peut ployer, et dont rien ne sauroit faire un arc! — C'est un rocher qui retombe sur celui qui le déplace!

Je me suis efforcé tout le long de ce livre à faire fleurir le vice, à faire prévaloir la dissolution sur la vertu; j'ai couronné de roses la pourriture; j'ai parfumé de nard la lâcheté; j'ai versé le bonheur à plein

bord dans le giron de l'infamie; j'ai mis le firmament dans la boue; j'ai mis la boue dans le ciel; pas un de mes braves héros qui ne soit une victime; partout j'ai montré le mal oppresseur et le bien opprimé... — Eh tout cela, toutes ces destinées cruelles accumulées, n'ont abouti après tant de peines qu'à me donner un démenti!

Lord Cokermouth, un méchant cœur, fils peut-être d'un cœur plus condamnable encore, n'expie-t-il pas ses torts par lui-même et par sa race. Il est puni en soi. Il est puni dans sa compagne. Il est puni dans sa fille. Sa fortune se détruit, et vivant il assiste à la ruine de sa maison. Le bras de Dieu le poursuit jusque dans sa descendance, et ne s'arrête qu'après avoir tout effacé.

Lady Cokermouth, la pauvre tourterelle accouplée à un bœuf; c'étoit une âme droite; mais elle dut payer pour son père, un marchand parvenu. — Vous savez, messieurs, si c'est l'honnête homme qui parvient!

Quant à Déborah! n'étoit-ce pas la dernière raison d'une race doublement maudite, et qu'on vient de voir s'éteindre dans la personne de Vengeance, son jeune fils, enfant appartenant à deux souches condamnées; car Patrick que nous voyons étendu sur le plus dur chevalet, procède d'une antique famille dégradée après des troubles populaires durant lesquels cette famille séditieuse avoit trempé sans doute dans plus d'un forfait.

Pour Fitz-Harris, n'auroit-il eu contre lui que sa

trahison envers son ami, envers son frère Patrick ; — la trahison est le crime le plus grand aux yeux de Dieu, — qu'il n'eût reçu que son salaire.

O vous, que mon sophisme flattoit, berçoit, caressoit, consolait!... qui vous êtes si follement réjouis de me voir mener dans un char de triomphe la corruption; qui avez pu voir avec joie souffrir ce qui est honnête, car tout ce qui est honnête souffre dans mon livre, et qui avez pu croire un instant avec moi au destin aveugle, à l'impunité! mettez sous vos pieds ce doux mensonge! — voilez votre face hideuse dans vos mains coupables! — Tremblez! oui, tremblez! car l'heure approche où toutes ces infortunes que j'ai chantées et des montagnes d'autres vont faire pencher le plateau de la colère de Dieu! — car Dieu à cette heure attise un châtiment comme le forgeron le feu de sa forge! — car l'heure d'une immense expiation va sonner sur un timbre funèbre, épouvantable, horrible! car Dieu et le peuple, — ces deux formidables ouvriers, vont se mettre à la besogne! — et car leur besogne comme eux sera terrible!

La monarchie décomptera longuement devant Dieu ses orgies! — et ses suppôts! le peuple les tordra dans ses mains puissantes comme un haillon!

Pas une plainte secrète, pas une larme dans l'ombre, pas un soupir étouffé, pas une goutte de sang que Dieu ne recueille — et ne pèse — et ne venge! Ce sont autant de grains de poudre qui s'amassent sous le projectile, et qui font le coup d'autant plus fort, d'autant plus redoutable au jour de l'explosion!

— De là vient, de ces causes infimes et partielles, le bouleversement des empires.

Au jour de ces bouleversements avec sa propre massue Dieu tue Hercule. — Alors il divise les nations en deux parts : à l'une il met une toison, à l'autre il met une gueule : et suscite ces deux parts l'une contre l'autre jusqu'à ce que la part qui a la gueule ait dévoré la part qui n'a que la toison !

Quand l'expiation est enfin accomplie, et que Dieu n'a plus besoin de son outil, il le brise !

Dieu, tout-à-l'heure, se servira du peuple ; mais dès que cet outil sera ébrêché dans sa main et sera teint de sang, à son tour il le rejettera !

Il enverra alors un homme sorti d'où l'on ne sait où, qui lavera le sang dans le sang, qui à mesure que les mères enfanteront prendra leurs fils et les écrasera sur la pierre ! — Puis à son tour cet outil sera brisé ! Alors les dernières ombres d'une race qui doit disparaître de la terre reparoîtront. Mais Dieu, pour achever l'holocauste, derechef se choisira un outil dans la propre maison de cette race, et fera régner sur le peuple, jusqu'à ce qu'il ait expié ses nouveaux forfaits et sa nouvelle trahison, ce dernier outil ; un homme aux mains crochues portant pour sceptre une pince ; — une écrevisse de mer gigantesque ; — un homard, n'ayant point de sang dans les veines, — mais une carapace couleur de sang répandu !





## XXIV.

**L**ORSQUE le vase de la colère de Dieu est plein,  
une larme de femme, — et le vase déborde!  
Le roi Don Rodrigue força Florinde, et il  
perdit l'Espagne!

Pharaon força Déborah, et il perdit la France!

Ce n'est pas que sur une faute isolée Dieu se résolve jamais à rayer un empire, — mais c'est qu'il est temps enfin de porter la hache sur une nation lorsqu'elle en est venue à ce point d'ignominie, que d'avoir pour maître un homme qui pratique le crime ou qui l'organise!

Florinde en appela à son père, et son cri de vengeance trouvant un horrible écho dans le cœur du comte Julien, celui-ci, égaré par un soin farouche de son honneur, en appela aux Maures, et leur livra traîtreusement la clef de sa patrie!

Mais Déborah, plus sage que Florinde, la Cava! ainsi que la nommèrent les Maures eux-mêmes, c'est-à-dire la Mauvaise! comme nous l'avons vu, s'en remit simplement au peuple et à Dieu! — Des philosophes étoient déjà suscités, et le peuple déjà buvoit avidement le venin qu'ils suintoient; — la France,

assise alors sur son arrière-train comme une bête vorace, fouilloit déjà du museau dans ses propres entrailles et se mâchoit le cœur !

Ainsi finit en France, ainsi finit en Espagne, la domination des rois Goths, — DE LOS GODOS !

Hélas ! au temps funeste où voici que notre esquif aborde, pareille au roi Don Rodrigue après la bataille, chassée de sa tente royale, seule et pitoyable, si abattue qu'elle en avoit perdu le sentiment, mourante de faim et de soif, si teinte de sang qu'elle sembloit un brasier, portant des armes bossuées, brisées, jadis de pierreries, une épée faite scie sous les coups qu'elle avoit reçus, un casque fracassé, enfoncé dans sa tête, la face couverte de poussière, image de sa fortune tombée en poudre, sur son cheval Orelia, harassé, poussant à peine sa respiration courte, baisant parfois la terre, la MONARCHIE s'en alloit par les campagnes de Xerez, — nouvelle et pleurante Gelboé ! — s'enfuyoit avec de tristes spectacles sous les yeux, avec la peur dans l'oreille et un grand bruit de guerre confus ; craignant tout, redoutant tout, ne sachant que faire de son regard : le lever au ciel, le ciel étoit gros de colère ! le jeter sur la terre, la terre n'étoit plus sienne, elle étoit foulée, elle étoit aliénée ! le plonger dans soi-même, dans ses souvenirs, dans son âme : un plus grand champ de bataille encore s'y trouvoit !...

La tête gonflée par la peine qu'elle enduroit, comme le roi Don Rodrigue, elle monta aussi, vers la fin du

jour, sur le sommet de la colline; et de là, cherchant ses gents vaincus, ses bannières, ses étendards gisants, et que la terre couvroit, ses capitaines disparus, son camp trempé de sang qui couroit par ruisseaux, triste de voir ce désastre, en proie à sa douleur profonde, les yeux baignés de larmes, elle s'écria comme lui : — Hier j'étois reine d'un royaume, aujourd'hui pas une ville! — Hier villes et châteaux, aujourd'hui rien! — Hier des serviteurs, aujourd'hui personne! — Maintenant je n'ai pas un créneau que je puisse dire mien! — Maudite soit l'heure où je naquis, où j'héritai d'une si grande seigneurie, puisque je l'ai perdue, puisque j'ai tout perdu en un jour! — O malheureuse! si ceci tu l'eusses fait en d'autres temps, si tu eusses fui de tes désirs au pas dont maintenant tu vas! si aux assauts de la passion tu n'eusses pas montré une lâcheté indigne d'une Gothe, et plus encore d'une reine qui gouverne, la France jouiroit de sa gloire! et de cette formidable puissance qui là, sur le sol, gît et change la couleur de l'herbe! — Maudits soient l'instant et l'heure où mon destin me donna au monde!... Mamelles, qui me donnâtes du lait, que ne me donnâtes-vous plutôt le sépulchre!... — O mes ennemis! ô vous les vengeurs dont Dieu se sert! oh! tuez-moi à coups de poignard, et bien vous ferez!... Mais le traître est un couard, jamais il ne fait une bonne action!

Puis son cheval Orelia étant tombé mort, étendue entre ses jambes, elle fit aussi, comme le roi Don Rodrigue, en attendant que se dissipassent les ténè-

bres, un oreiller de ses arçons, en disant : Adios, España, que el barbaro señoorea!... Adieu, France, que la barbarie seigneurise!...

Auprès de son Orelia chéri ainsi elle attendit la lumière ennemie.

Puis encore, comme le roi Don Rodrigue, qui s'enferma vivant dans la tombe, la couleuvre du remords la dévora, et, dans l'excès de ses tortures, — son cœur fournissant de l'eau à ses yeux qui pleuroient, ses yeux à sa bouche qui buvoit des larmes, — comme lui encore elle cria : — Mords-moi, couleuvre! achève-moi! découvre-moi la face de la mort!... — Hélas! mon déshonneur sera éternel! la renommée me maintiendra pour mauvaise, comme elle en maintient d'autres pour bons! Oh! si la renommée, la mémoire, le monde, pouvoient devenir muets! les chroniqueurs aveugles, afin que ceci ne fût pas écrit!... — Oh! si ma vie s'achevoit! oh! si la mort venoit!... Mais je crois que je suis si méchante que la mort même ne me veut pas! — déjà pourtant mon haleine s'affaïsse! déjà pourtant mes dents se serrent! Déjà pourtant ma langue inerte et pendue darde la pointe!... Mords-moi, couleuvre, achève-moi! découvre-moi la face de la mort!...





## XXV.

**L**A fin si douloureuse de Fitz-Harris dans le puisard, après vingt-un mois de débats avec la mort, après une agonie déchirante et tenace; la perte de ce frère d'infortune, de ce compagnon d'enfance et de misère, et pour surcroît l'inefficacité de la promesse si formelle de M. de Malesherbes, promesse qui sembla n'être venue rallumer le pâle flambeau de son espérance que pour donner l'occasion à M. le chevalier de Rougemont de le lui souffler sous le nez avec son insolence et sa cruauté habituelles; la prolongation de sa captivité, qui décidément n'offroit plus que le mirage d'une plaine aride et mortelle, sans horizon et sans bornes; tout cela, toutes ces amertumes, toutes ces odieuses manœuvres, toutes ces afflictions profondes avoient fini, comme nous l'avons vu, par ébranler la raison de Patrick, qui, jusques alors s'étoit sans cesse maintenue élevée, noble et fière, qui jusques alors comme un mât robuste, n'avoit pas oscillé un seul instant au milieu des orages et des sinistres les plus sombres.

La translation du Donjon à la Bastille porta le der-

nier coup. Ce fut un choc, un désappointement terrible pour l'âme de Patrick, qui s'étoit encore ouverte naïvement à l'espoir d'une délivrance (tant l'âme du malheureux est disposée comme le faucon à venir sur le leurre le plus grossier); lorsqu'au lieu de la liberté qu'on venoit tout-à-coup de lui promettre, il s'étoit vu derechef dans une enceinte de murailles et sous la voûte d'une nouvelle fosse.

Les neuf dernières années de son séjour au Donjon, Patrick les avoit passées dans l'état d'esprit le plus veule et le plus morne, abymé en Dieu et abymé dans la prière. Cette dévotion extrême s'exagéra encore. Il rompit alors entièrement tout commerce avec les hommes. Sourd à toutes questions, n'adressant aucune demande, se défendant rigoureusement toute parole, il ne s'entretint plus qu'avec le Ciel. A genoux ou accroupi, pelotonné pour ainsi dire autour de son Christ, il demeuroid sans cesse dans la triste immobilité d'un loir engourdi. L'obligeoit-on à sortir de son cachot pour aller respirer un peu sur les terrasses des tours, il s'asseyoit tristement sur l'affût d'un canon et n'en quittoit plus. Quelquefois, après avoir suivi long-temps du regard un ramier qui voloit librement au haut des airs, son cœur se gonfloit et il se prenoit à fondre en larmes. Il avoit alors dans le cœur un besoin si réel et si impérieux d'isolement et de mystère qu'il ne s'adressoit même jamais à Dieu, comme s'il eût oublié tout-à-fait la langue qui se parloit autour de lui, que dans l'idiôme de sa chère et malheureuse patrie. — « O thiarna, répétoit-il souvent

en se prosternant contre terre, dean trocaire ormsa mor-pheacach ! »

Certes, Patrick avoit reçu du Ciel une âme forte, un esprit solide ; mais tant de douleurs l'avoient abreuvé, tant de souffrances l'avoient épuisé.... Hélas ! qui de nous n'eût pas succombé comme lui sous le faix d'une pareille peine, et l'horreur d'une éternelle prison !... Quand on songe, ô mon Dieu ! rien qu'à cette pensée mon sang se glace dans mes veines, qu'il y avoit, à l'heure où nous sommes, vingt-cinq ans dix mois et onze jours qu'arraché au monde, à la liberté, à son amie, Patrick avoit été chargé de fers et habitoit l'ombre mortelle des cachots !

Pauvre martyr!!!

Mais tandis que Patrick s'éteignoit dans ce calme et qu'un silence sépulchral régnoit au fond de sa prison, de grandes rumeurs s'élevoient au dehors. Toute une nation s'agitoit comme une armée ; tout un peuple parloit et s'enivroit au bruit de ses propres paroles ; et dans son ivresse et son abêtissement, ce troupeau d'esclaves crioit : — « Nos bergers sont velus comme nous ! prenons des ciseaux ! si nous ton-dions un peu nos bergers ! »

Patience ! encore quelques jours.... Et quand nous descendrons notre seau dans le puits, il remontera plein de sang ! Et quand nous chercherons une pierre pour reposer notre front, ou notre vieux père pour le guider dans les ténèbres, notre main ne rencontrera partout que des poitrines ouvertes et des têtes coupées !...



## XXVI.

**L'**HEURE du châtimeut approchoit donc !  
Oh ! de grâce, avec moi, mes frères, croyez à l'expiation ! — croyez à un Dieu punisseur ici-bas ! — Sans cette croyance, hélas ! rien n'a sa raison, rien n'a sa loi. Le monde n'est plus qu'un saccage éternel ; l'Humanité un culbutis odieux et inextricable ; la société un coupe-gorge, et la terre une lâche complice.

Sans cette croyance, tout demeure obscur, secret, ténébreux, honteux, pitoyable ! Cette vie n'est plus qu'une énigme sans mot, un logogriphe défectueux, une charade ridicule et impossible ! Tout revêt une image grotesque et absurde, depuis les plus infimes jusques aux plus grandes choses, depuis l'adversité solitaire du citoyen jusqu'à la chute retentissante des empires.

Sans cette croyance à l'expiation qui nous met dans la main la clef de tous les arcanes, on en arrive insensiblement aux déductions les plus bouffonnes, aux inductions les plus risibles, aux plus inimaginables folies ; on en vient, par exemple, comme certain esprit de ce temps, qui passeroit quasi

pour attentif, comme M. Thiers en un mot, à assigner à l'un des plus grands événements humains, à la Révolution française, je veux dire, pour cause immédiate et pour origine, une espèce de mauvais calambour fait en l'air par un petit conseiller au Parlement, un boute-feu, un bavard, un noblion dont le nom n'avoit même pas d'orthographe, M.d'Espré... ou d'Epréménil, un misérable bavard, dis-je, une lèpre, une plaie, car le bavard est le pire des fléaux, un histrion travesti en robin, un polichinelle, qui, dans les écuries du Roi, eût mérité de recevoir le fouet à c.. nu sous sa toge !

Je ne suis point un personnage, je ne suis ni grave ni important; je ne vise ni au timon de l'État, ni aux filles des receveurs de la gabelle, ni à la trompette de Clio; je ne suis qu'un simple romancier, pas un cheveu de plus! mais j'avoue cependant que si jamais il avoit été possible qu'un quolibet eût provoqué quelque événement, quelque cataclysme, je n'eusse voulu à aucun prix m'en faire l'historien !

Seize volumes sur les suites d'un jeu de mots, non, jamais! Je sais trop ce je me dois!

Io soy que soy! — comme diroit un Castillan.





## XXVII.

**A** l'extrémité d'un ancien boulevard qui jadis protégeait la ville, et qui peu à peu, entouré par elle, s'est efféminé dans son sein, dans le sein de cette reine du monde, comme autrefois Hercule aux pieds de la reine de Lydie, et qui comme Hercule s'est laissé dépouiller par son Omphale de sa massue et de sa peau de lion ; au bout de ce vieux boulevard, dis-je, pareil aujourd'hui à une berceuse qui chante au soleil et file sa quenouille, il existoit un immense cachot de pierre, avec lequel nous avons déjà fait connoissance, hideux et sombre, édenté, infect et décrépi, qui, la figure sale, d'un air hébété, immobile, avec de petits yeux louches, garnis de cils de fer, et qu'on eût dits percés à la vrille, regardoit fixement autour de lui comme un cayman demi pourri dans la fange d'un marais, qui hume des miasmes et aspire une proie. — Ce vestige d'un temps qui n'étoit plus, qui sembloit rester là debout comme un vieillard qui auroit refusé de descendre dans la tombe afin de dévorer sa race, — c'étoit!... A ce nom, se répandent d'abord dans notre pensée des bruits de chaînes et des gémisse-

ments, puis un bruit de guerre et des cris de triomphe. — C'étoit un lieu d'odieuse mémoire! — c'étoit la Bastille!

Ce repaire, qui avoit prêté main-forte à tant d'iniquités, qui avoit trempé dans tant de crimes, qui avoit bu tant de larmes et tant de sueurs d'agonie, étoit l'objet de l'exécration publique. Cette hache éternellement levée sur la tête de l'innocent, toujours prête à décimer, remplissoit le cœur de haine et de terreur. Le peuple ne songeoit à cette prison qu'avec effroi : c'étoit pour lui l'entrée du Ténare. Il n'osoit longer ces murailles sans épouvante, comme si ces murailles eussent eu des appendices invisibles pour attirer à soi, comme si elles eussent été béantes.

Bouc émissaire chargé des torts et des crimes de soixante rois, tant de colères s'étoient amoncelées sur ce monstre et le poursuivoient qu'il touchoit enfin à son heure suprême. — Des cahiers demandoient aux États son abat. — Le peuple avoit juré sa perte!

Il y avoit alors déjà près d'un an que Paris, que toute la France même, dans l'anxiété et le trouble, s'agitoient. Le sol se mouvoit souterrainement, se crevassoit et craquetoit comme la crête d'un mont volcanique à l'approche d'une éruption. Le peuple, poussé par les suggestions d'une misère prétendue plus profonde, par les suggestions d'une faim factice et par d'autres suggestions plus ténébreuses et plus terribles encore, se faisoit de plus en plus actif et indocile. Sa chaîne cassée et sa muselière arrachée pendante au col, il rôdoit sans repos nuit et jour comme

un dogue échappé, ou comme un loup du Désert, qui cherche le lieu d'un meurtre pour s'ébaurir dans le sang.

Mais ce qui acheva de le dénaturer, ce peuple, ce fut le misérable spectacle qu'on lui donnoit aux États de Versailles, où ses représentants se heurtailloient et se colletoient sans pudeur entre eux et avec leurs maîtres, se tirailloient comme Pasquin et Marforio, comme deux polissons. — Hélas ! à cette triste parade il avoit compris de suite qu'il n'avoit pour roi qu'une solive ; que tout roi n'est qu'une solive du moment qu'on se fait charpentier, qu'on prend le compas et la hache, et, chose plus funeste encore, qu'un gentilhomme n'est pas si fort qu'un porte-faix.

Les deux camps s'inondoient sans relâche d'un flux de paroles. La cour et le tiers-état bavardoient et se formalisoient comme deux vieilles loquaces, comme deux huissiers, comme deux pies. On se passoit au fil du discours. — Pauvre chose ! car c'est là justement ce que le peuple exècre !...

Enfin Dieu trouvant sans doute son outil suffisamment trempé et affûté, décidément l'emmancha, et le mit à la besogne.

Quand un peuple se révolte contre ses divinités, son premier geste est d'en briser les images ; son premier geste quand il se redresse contre ses maîtres, c'est d'en briser les symboles. Or, la Bastille étant le symbole le plus manifeste d'une tyrannie antique et abhorrée, le peuple naturellement ne pou-

voit manquer de se dire : — Rasons cet affreux symbole comme nous effaçons les armes sur la porte des carrosses, et les panonceaux sculptés dans la pierre des hôtels.

Le 14 juillet donc ! tandis qu'on se tirailloit comme de coutume à Versailles, l'aurore promettant une journée superbe, — le peuple, qui avoit déjà fait l'essai de ses forces, qui avoit appris déjà à envisager la mort, qui savoit déjà comment s'enfonce une lame, se leva courageux, regarda autour de lui, retroussa ses manches ; puis s'écria : — L'heure est venue ! car le ciel nous est propice. — Holà ! compagnons ! — Aux armes !...

Et comme il n'avoit pas envie, de son côté, de jouer aux phrases, à peine avoit-il achevé ce cri, qu'il courut à l'hôtel des Invalides. Là il se saisit de tous les instruments de guerre qui s'y rouilloient, puis quand il se vit une épée au poing, il la brandit de joie et de colère, et vint se ranger sous les murailles de la Bastille.

Du haut de cet antique masure ce devoit être une curieuse armée à voir que cette foule composée d'éléments si divers ; ce mélange d'hommes de tout métier et de toute espèce, dans les équipages les plus bizarres. Des enfants portoient des sabres qui les dépassoient d'une coudée ; des clercs de procureur bandoient des arbalètes ; des charretiers au lieu de fouets faisoient sonner des carabines ; des abbés, des femmes et des moines s'exerçoient aux fusils ; et comme la veille le Garde-Meuble avoit été saccagé,

ici on appercevoit un déchireur de bateaux avec un cuissard au bras ; là un perruquier perdu sous le casque de Charles IX ; plus loin un revendeur dans la panoplie de François I<sup>er</sup>, ou un maçon, plein de vin et de sueur, dans l'armure auguste de Bayard.

A la vue de cet étrange saturnale, hélas ! quel songeur ne se fût pris d'une sombre et profonde rêverie ?





## XXVIII.

**Q**UAND la multitude avec sa fronde à la main, comme le jeune David, eût été quelque temps en présence du géant, elle fut emportée par son ardeur habituelle; et dans sa turbulence, pour entrer promptement en matière, elle demanda impérieusement qu'on lui livrât sur l'heure son ennemi, c'est-à-dire l'abandon des armes et de la place.

Le gouverneur étoit un brave. Il avoit avec lui un renfort de trente-deux petits Suisses qu'on lui avoit envoyés secrètement la nuit précédente, soixante invalides et quatre canonniers. C'est vous dire quelle put être sa réponse. — Il n'ignoroit pas que Turenne et Condé avoient jugé autrefois ce rempart imprenable, et d'ailleurs comme la Cour, qui avoit rassemblé des forces considérables aux portes de Paris, se promettoit de faire dans la nuit du 15 au 16 une formidable camisade, il ne s'agissoit après tout que de gagner un peu de temps.

Le peuple, qui avoit pris grand ombrage des troupes étrangères et nationales campées insolemment sous son nez, et qui avoit le vent des machinations occultes

et du coup qu'on méditoit, n'étoit guère disposé à se prêter à aucun barguignage. Il comptoit les heures. Aussi dès qu'il eut à peu près la certitude qu'il n'auroit rien qu'avec les ongles, engagea-t-il le combat. — Ce fut de la rue Saint-Antoine que partit la première attaque.

La foule ayant investi les premières cours, quelques audacieux pénétrèrent dans la cour du Gouvernement. Mais alors, poussé à bout, ramassant enfin le gant qu'on lui jetoit, le gouverneur fait lever brusquement le pont-levis de l'avance et riposte par une sévère fusillade. — Déjà le sang coule à flots.

D'abord consterné, puis exaspéré, le rassemblement accroit sans cesse. Des munitions, des armes, des combattants apparoissent de toutes parts. — Des faubourgs entiers descendent. — Les canons enlevés à l'Hôtel-des-Invalides arrivent après avoir traversé la ville en triomphe. — De vieux militaires, des soldats de marine, des soldats aux Gardes et des déserteurs mêlés depuis plusieurs jours à la cause populaire s'emparent du commandement, gouvernent le siège et dirigent les batteries. — On place du canon sur le bord du fossé; on attaque par les jardins de l'Arsenal; on s'avance dans la cour des Salpêtres; on la traverse; on parvient derechef en face du pont-levis de l'avance; on envahit le corps-de-garde et le logis des invalides, et le combat se poursuit avec furie.

A ce fracas de guerre et au récit de cette tuerie, les bavards frissonnent; et, voulant substituer à cette lutte sanglante une guerre de paroles, ils envoient,

pour parlementer, députation sur députations. Mais, perdus dans le tumulte et la bagarre, ces parleurs ont beau se démener et agiter leurs personnages, assiégés ni assiégants ne les remarquent, et leurs discours se perdent dans le bruit de la mousqueterie. Dès le matin déjà, avant même qu'un seul coup eût été porté, un électeur du district de Saint-Louis-de-la-Culture, M. Thuriot, étoit venu solliciter M. le gouverneur et faire des ronds de jambe sur les plates-formes, *coram populo*.

Les canonniers foudroyoient le pont-levis dont on avoit cherché vainement à briser les chaînes à coups de hache. Le gouverneur, de son côté, eut-il recours à son artillerie? Je ne sais, mais ce qu'il y a de certain, c'est que le canon tonnoit sans relâche, qu'il ébranloit la ville et le sol, grondoit dans les airs et jetoit de près et de loin l'épouvante.

Il y avoit déjà trois heures qu'on en étoit aux mains, plus de trois cents cadavres mordoient la poussière; de toutes parts en emportoit des blessés; mais le peuple, loin de tiédir, bien qu'il ne vit encore aucune issue et que tout lui défendit de compter sur la victoire, devenoit de plus en plus terrible. Embusqués de tous côtés, des fenêtres et du haut des toits mille tirailleurs ajustoient paisiblement; et dès qu'un assiégé se monroit à travers les créneaux, sur les tours, il tomboit sous la pluie de leurs balles. — Une ruse de guerre vint alors servir à souhait ceux d'en-bas, et protéger leurs manœuvres. Deux chariots de fourrages ayant été renversés, on y mit le feu, et la fumée

épaisse que le vent rejetoit sur la forteresse aveugla complètement l'ennemi.

Enfin, sous les efforts du canon, le pont-levis de l'avance tombe, et au milieu des hurras et des cris de mort et de colère le peuple se précipite, comme un fleuve qui a rompu ses digues, dans la cour du Gouvernement. Là, à la vue des cadavres des premières victimes de la guerre, sa rage augmente; il décharge sa fureur contre les murailles, il incendie les logements du gouverneur; — mais le soleil est si rutilant, mais le jour a tant de splendeur, que cet embrasement, qui, au milieu d'une nuit sombre, eût répandu tant de flammes, jette à peine une pâle lueur.

Tout-à-coup une jeune fille s'offre aux regards. On la dit fille du gouverneur; on s'en saisit. On l'étend sur un lit de paille, auquel on met le feu, et l'on menace de l'y brûler vive sous les yeux de son père si la capitulation tarde davantage. Mais au même instant un vieillard, M. de Monsigny, le père véritable de cette pauvre enfant, se penche pour l'appeler, et, poussé par le désespoir, comme il va pour se précipiter du haut des remparts, un coup de mousquet l'atteint, et il tombe mort dans le fossé; tandis qu'un brave, qui avoit déjà sauvé une première fois la jeune infortunée, l'arrache des mains de ses bourreaux, l'enlève, la met en un lieu de sûreté, puis revoile au combat.

Le canon, braqué de nouveau contre le second pont-levis, faisoit un feu terrible et le fracassoit.

Voyant qu'il ne pouvoit plus tenir et qu'il avoit

laissé perdre le poste que son Roi avoit confié à sa garde, le gouverneur désolé veut faire sauter sa citadelle, et déjà il s'approchoit mèche allumée de vingt milliers de poudre, quand quelques lâches soldats le retiennent et s'opposent à cet horrible exploit.

Sur ces entrefaites, la petite porte qui se trouvoit au bout du petit pont de service, et qui donnoit accès dans l'intérieur de la forteresse, s'entr'ouvre doucement, mais au nom de quel ordre? On ne sait.

Aussitôt quelques braves s'élancent. Le peuple se rue à leur suite, renverse tout ce qui se présente, frappe sans pitié, et pénètre enfin dans le corps du monstre. — Ainsi les couards qui avoient tout bas entre-bâillé la porte tombèrent les premiers, et reçurent sur le coup le prix de leur honteuse trahison.

Le grand pont-levis s'abaisse, la tourbe se répand dans la cour intérieure. On s'étouffe, on se foule dans les escaliers, dans les corridors, dans les tours; on se méprend, on s'entretue, on s'entr'égorge!... une horrible boucherie s'achève!

Hélas! nous savons par bonne expérience combien il est moins à craindre dans les guerres civiles, dans les guerres des rues, de tomber sous les coups de l'ennemi que sous les coups de ses propres compagnons d'armes.

Au haut de la tour de la Comté et de la Bazinière, déjà quelques vainqueurs paroissent et plantent leurs drapeaux aux applaudissements de la foule immense qui les suit d'en-bas.

Tandis que les uns effondrent les portes, brisent

les verrouils, visitent les cachots, parcourent en frémissant tous les lieux inconnus et impénétrables de cet horrible labyrinthe, et cherchent des captifs à rendre à la liberté, d'autres, tout entiers à leur victoire, chargés de trophées et de dépouilles opimes, s'empressent d'aller annoncer au loin les grands travaux d'Alcide, la gloire, l'événement de la journée, ou, entourant leurs prisonniers de guerre et les protégeant contre la fureur commune, sortent lentement et forment des cortéges.

La rue Saint-Anthoine, qui aboutit à la Grève, devient le canal par lequel se dégorge tout ce qui sort de la Bastille, car les vainqueurs, pour consacrer leur butin, veulent le déposer aux pieds des Électeurs assemblés dans l'Hôtel-de-Ville, et conduire à ce tribunal populaire les vaincus.

Mais çà et là, le long de la route, la plupart de ces malheureux succombent sous les coups d'une populace forcenée. Cela est horrible à dire, mais il y a toujours, en toute occasion, des lâches, des brigands tous prêts à égorger les gents sans armes, tout prêts à achever ceux que la fortune trahit. Aux abords de l'arcade Saint-Jean, malgré les prodiges de valeur que fait pour le sauver le marquis de Pelleport, dont ce brave avoit été le consolateur pendant une captivité de cinq années, le major de la place est mis en pièces; et comme il posoit le pied sur le perron de la Ville, le gouverneur se voit traîtreusement massacré, et son corps, criblé de blessures, déchiré dans tous les sens, est livré aux outrages d'une crapule ignoble

et féroce. — Ce preux se défendit pendant plusieurs minutes comme un lion ! Jamais homme de cœur ne mourut avec plus de courage ! Ce fut une scène horrible !... Si seulement dix hommes de cette complexion se fussent conduits de même dans la Bastille, jamais la Bastille n'eût été prise ! — Mais cela n'entroit pas dans les desseins de Dieu.

Poussée par un instinct de curiosité, par un besoin de dévastation et de vengeance, la foule se précipitoit sans cesse dans la Bastille. Chacun vouloit donner le coup de pied de l'âne. Chacun vouloit voir sous le nez le croque-mitaine qui si long-temps avoit été l'objet de l'effroi général et le plat valet du despotisme et du bourreau. On éprouvoit une satisfaction étrange à passer librement sous des voûtes secrètes où jamais jusques alors n'avoit retentit le pas d'un homme libre.

Pas un coin, pas une cache, pas un bouge n'échappoit à la recherche, à l'avidité de la foule. — Un vieillard qui, quoique enfant alors, prit une part active à ce siège, me racontoit il y a quelques jours qu'il se rappelle encore parfaitement une grande salle ovale, dont l'entrée avoit été condamnée et dans laquelle il s'étoit glissé l'un des premiers, toute couverte d'une boiserie noire, ornée de panneaux de peinture représentant des supplices, et dans les murs de laquelle, tout autour, de grands crochets de fer étoient scellés. A l'un de ces crochets il y avoit, m'assura-t-il, accroché par la nuque, un squelette d'homme qui avoit dû y avoir été suspendu

vivant. Mais il étoit là depuis bien long-temps sans doute, car il n'avoit plus sur les os que quelques lambeaux de vêtements ; le reste, fusé et presque réduit en poussière, étoit tombé au-dessous sur les dalles, ainsi qu'une croix de chevalier de Saint-Louis. — Quel avoit pu être cet homme ? quel avoit été son crime ? qui commanda ce forfait ? on l'ignore ! Le regard de Dieu seul peut suivre la tyrannie dans ses derniers et impénétrables replis.

Ce même vieillard me racontoit aussi, d'une manière fort enjouée, qu'ayant pénétré le premier, à cause de sa fine encolure, par un judas ou une espèce de meurtrière dans la salle des armes, il s'étoit empressé naturellement de se saisir, non pas d'une bonne carabine, mais, pour son étrangeté, d'une sorte de massue ou de casse-tête de fer. Le soir, vers les sept heures, comme d'un pas belliqueux il revenoit chez sa mère avec son instrument sur l'épaule, au coin de la rue Caumartin, une patrouille de la milice bourgeoise malencontreusement le rencontra.

Le caporal lui demande d'une voix sévère d'où il vient, et comment il se fait qu'il porte cet arme. — Je viens de la Bastille, répond-il d'un air superbe ; je suis un des vainqueurs !... C'en est fait de nos tyrans et de ce dernier asyle du despotisme !... Quant à cette hache, je l'ai conquise de mes propres mains, au risque de ma vie ; c'est le fruit de notre triomphe, c'est mon butin, à moi ! — J'allois encore en défilé bien davantage, ajouta mon vieillard, quand le caporal, coupant court à mon dithyrambe, m'enleva mon

casse-tête, et, m'appelant petit vagabond, me donna un grand coup de pied que, si je m'étois retourné, j'aurais reçu dans le ventre. — Ce fut là, hélas ! poursuivit-il, tous les honneurs civiques qui me furent décernés ! ce fut là tout le lucre que je retirai de la victoire.

S'il vivoit encore de nos jours, de la petite aventure de ce jeune patriote ne vous semble-t-il pas qu'Ésope pourroit accommoder un fort bon apologue ?

Mais revenons à la Bastille. — Dans la tour du Puits ou de la Liberté, je ne sais plus au juste, tout-à-coup des gémissements se font entendre. On prête l'oreille. C'est du fond d'un cachot qu'ils paroissent sortir. L'effroi se répand, puis l'effroi fait place à une généreuse colère. — On brise les portes du cachot, et, à la lueur que donne une meurtrière, on aperçoit accroupi, dans un coin, une sorte de squelette qui demande du pain.

Le trouble qui avoit régné dans la forteresse avoit empêché les porte-clefs de s'occuper de leurs prisonniers, et depuis la veille ils étoient restés sans nourriture.

A cette vue on recule d'abord ; puis à la consternation succèdent des larmes. On se saisit doucement de la pauvre victime et on l'entraîne dans la cour. Là, alors au grand jour, au milieu des cris de terreur et de pitié, on voit un être humain presque nu, d'une maigreur horrible, pouvant à peine se soutenir sur ses jambes desséchées, et la tête cachée sous de longs cheveux blancs. Une barbe énorme lui descend jusqu'à mi-corps. Sur sa poitrine, dont on compte les

cercles, un crucifix d'ébène est suspendu. Les ongles de ses mains et de ses pieds sont plus longs que les griffes d'une bête sauvage. Mais sans paroître ni ému ni étonné de ce qui se passe autour de lui, l'œil vitreux et égaré, le spectre demeure immobile.

Fier de sa conquête, de cette vivante accusation, le peuple en un instant forme une espèce de pavois avec quelques débris de meubles et des arbres arrachés dans le jardin du gouverneur. On y place le pauvre captif; puis, ce pavois élevé et porté sur les épaules, des vainqueurs, affublés par dérision des habits dorés du comte de Sade, armés ou chargés d'instruments inconnus et bizarres, qu'ils ont pris dans la Chambre des tortures, portant de vieux étendards ou des haillons au bout de leurs lances, se serrent à l'entour; puis, ivre de joie et d'orgueil, ce convoi grotesque et sinistre s'ébranle, se met en marche, descend de la Bastille au milieu des applaudissements et des clameurs, et va répandre au loin sur son passage l'étonnement, l'épouvante et l'enthousiasme.

— Combien y a-t-il que vous étiez prisonnier? crie-t-on de toutes parts au phantôme.

— Pourquoi fûtes-vous arrêté?

— Qui êtes-vous? Comment vous nomme-t-on?

Mais Patrick, — toujours morne et impassible, — la tête baissée et enfouie sous sa barbe et sa chevelure, garde inexorablement le silence.





## XXIX.

**P**LUS le cheval qui emportoit le corps de Vengeance précipitoit sa course, plus son épouvante augmentoit, plus sa course devenoit terrible et bizarre : la tête, abandonnée à son poids, rouloit sur la croupe et la heurtoit ; les jambes, molles et inertes, qui pendoient à droite et à gauche, et alloient et venoient comme des étriers vides, frappaient les flancs ; et cela aiguillonnant sans relâche la pauvre bête, comme eût fait un dresseur féroce, la peur dans l'oreille, l'effroi au cœur, la sueur sous le poil, elle bondissoit, elle franchissoit comme un fossé, comme le ravin d'un torrent, de longs espaces de terrain solide ; — tantôt, comme un couteau fermant ouvert dans toute sa longueur, et lancé contre une poitrine ennemie, elle glissoit au-dessus du sol, tantôt elle rasoit le sol comme une faux. — Ce n'étoit plus de la vitesse, c'étoit de la phrénésie !

Défais-toi de cette épouvante qui t'égare, ô coursier noble et fidèle ! Ces ténèbres, ne vois-tu pas que ce n'est que la nuit ? la nuit, cette intermittence de la fièvre qu'on appelle le jour ! Le poids qui te charge,

ne vois-tu pas que c'est ton jeune maître, ton compagnon d'enfance, que la mort a réduit à l'état d'un fardeau stupide? — Hélas! de cette tête qui roule sur tes hanches, et que ta course agite comme si elle étoit coupée et suspendue à l'arçon d'une selle, il ne sortira plus cette voix aimée qui te faisoit tressaillir comme le son de la trompette! — Oh! de grâce! à quoi bon tant de hâte, coursier noble et fidèle? qui te presse? Va, tu n'atteindras que trop tôt le terme de cette course rapide!... Tu ne portes pas, toi, comme le cheval cosaque sur lequel autrefois fut lié le beau page du roi de Pologne, un hetman à l'Ukraine! Tu n'es point une clef, toi, qui s'en va ouvrir le champ brillant d'un avenir! — Une barque qui traverse d'une côte désolée vers une côte orientale! — Ce n'est pas Mazeppa que tu portes, te dis-je, mais un cadavre! ce n'est pas le destin d'une nation, mais une destinée tranchée! Ce n'est pas vers un trône que tu marches, mais vers une tombe! — Vers la tombe!... insensé que je suis, mais n'est-ce donc pas là le trône digne d'envie! Oh! va vite! va vite! noble coursier! — La couronne de pavots que pose la mort sur notre tête est la plus douce couronne, le plus doux règne c'est le sommeil du sépulchre! — Oh! va vite! va vite! — Le royaume de la mort est à coup sûr le plus doux, car pour lui nous quittons tous la vie; et qui vit jamais parmi nous un transfuge de la mort!...

L'obscurité protégeoit cette fuite, — mais nul corbeau ne vint se suspendre au-dessus du coursier

et voltiger comme un phalène autour d'un flambeau; point de troupes de loups ravissants, remplissant les airs de leurs hurlements lointains, ne s'acharèrent à sa suite; ni déserts de sable, ni solitudes désolées, ni steppes aux arbres rabougris, ne se découvrirent devant ses pas : — Seulement après quelques werstes de campagne cultivée, de champs en rapport, il atteignit bientôt, peut-être par hasard, la rive de la forêt de Saint-Germain, d'où, s'orientant comme un pilote habile, il se dirigea vers les hauteurs de Triel. Alors escaladant avec la rapidité d'un izard le penchant de la colline et gagnant le plateau, il vint enfin se poster avec un grand fracas devant la grille du ménil d'Évèquemont.

Là, le col étendu et le front renversé comme un cygne effrayé qui bat de l'aile, et claquète à la vue d'une buse qui plane au-dessus de sa couvée, les nazeaux collés aux barreaux de la grille, piaffant et passageant avec force, écorchant la terre, il se mit à hennir, ainsi qu'un voyageur de nuit appelle et frappe à la porte d'une hôtellerie. — A ce bruit les chiens de garde réveillés s'élançèrent au bout de leurs chaînes et répondirent aux hennissements par des aboiements à pleine gueule. — Ce fut un vacarme terrible, on eût dit que dans les nuées une chasse infernale passait.

Déborah veilloit encore à cette heure. — Penchée tristement sur le balcon de sa fenêtre, elle écoutait le silence de la nuit avec l'attention qu'on prête à une symphonie. Au plus léger mouvement des feuilles,

au plus doux murmure du vent, elle tressailloit, y croyant trouver un présage du retour de son fils qui, le cruel, tarδοit bien à revenir ! Dans tous les bruits et les soupirs nocturnes elle l'entendoit, elle entendoit le galop de son cheval. — Après les confidences de la veille, comment la disparition de Vengeance et l'absence de ses armes n'eussent-elles pas donné les plus vives inquiétudes, n'eussent-elles pas causé les plus vives alarmes ? Le billet que Vengeance avoit écrit et laissé sur la table en partant, ne pouvoit guère d'ailleurs contribuer à rassurer Déborah ; car il ne contenoit que cette phrase mystérieuse : — « Soyez tranquille, ma mère, je reviendrai. » — Lorsque certaines questions isolées que lui avoit faites Vengeance, se représentoient en faisceau dans son esprit, il lui sembloit qu'elle entrevoyoit les choses, que les choses s'expliquoient : alors son anxiété devenoit extrême ; elle pleuroit ; quelquefois, tremblante comme un lâche sous le fer d'une hache, elle tomboit sur les genoux, et levant ses bras au ciel, d'une voix déchirante elle imploroit : — O mon Dieu ! s'écrioit-elle, vous qui êtes un Dieu juste, veillez sur mon enfant ! veillez sur mon fils !... O mon Dieu ! n'exigez pas de moi un trop grand sacrifice !

Aussi dès qu'elle eut entendu les pas et les hennissements du cheval, ne doutant pas que ce fût son fils adoré qui revenoit, remerciant Dieu qui le lui rendoit, et se hâtant de s'avancer à sa rencontre, tout bas elle s'étoit dit : — Il s'en revient triomphant !

Les gents du château couroient devant ses pas avec des flambeaux ; car au château tous les valets avoient partagé les inquiétudes de Déborah, et avoient refusé de prendre aucun repos avant le retour de leur jeune maître ; et lorsque Déborah arriva vers la grille, déjà les gardes l'avoient ouverte. — Mais alors ce fut un coup terrible ! au lieu de ce fils enivré par la victoire, revenant fièrement, la tête de son ennemi suspendu au poing, — comme elle se l'étoit imaginé, — ne trouvant qu'un cadavre garrotté et couvert de sang, son cœur se renversa, et elle se précipita contre terre en poussant des sanglots affreux.

Les gardes ayant tranché promptement les liens avec leur épée, le corps de Vengeance fut transporté aussitôt dans la chambre de sa mère ; — et là ce fut un spectacle plus déchirant encore que cette pauvre femme cherchant à découvrir quelque reste de chaleur sur un cadavre, arrachant les vêtements qui lui cachotent la plaie, promenant partout ses lèvres et ses larmes !...

Quand il ne lui fut plus permis d'espérer, qu'elle eut bien vu qu'il étoit sans vie, qu'elle eut mis le doigt dans le trou de sa poitrine, un froid mortel la glaçant subitement : — O mon Dieu ! dit-elle, dans une horrible défaillance, ce grain de mil étoit-il donc nécessaire pour combler ta mesure !... — Ils me l'ont tué ! tu me l'as tué, ô mon Dieu ! — O mon Dieu ! que vous êtes cruel !





### XXX.

**A** PRÈS avoir pleuré amèrement sur le corps de son fils, Déborah le fit porter dans le cénotaphe de la pelouse. Hélas ! en le voyant s'agenouiller sur ce marbre destiné à recevoir la dépouille de son père, car chaque jour Vengeance y venoit prier, qui eût dit que le pauvre enfant s'agenouilloit sur sa propre tombe ? Comme elle avoit pleuré assidûment sur le corps, Déborah pleura d'abord assidûment sur le sépulchre ; puis sa douleur, s'étant peu à peu creusé un lit profond et resserré, cessa de se répandre, et ne coula plus que silencieusement sous des aulnes touffus, sous des fourrés de ronces et de joncs, dans le secret et le mystère. — Mais pour être devenu plus intérieur, plus intime, le chagrin de cette femme infortunée ne perdit rien de sa réalité ni de sa violence. La perte qu'elle avoit faite n'avoit pas de mesure. Elle étoit du nombre de celles qui jamais ne s'effacent. Le temps n'y pouvoit suppléer. Le monde, cette triste cité de gents qui ne sont plus et de gents qui doivent cesser d'être, avec sa mémoire courte et sa tête éventée et bruyante, n'y avoit que faire. Qu'avoit d'ailleurs de commun

le monde avec ce cloître, avec ce refuge d'une grande douleur ! C'est à peine si son bourdonnement y parvenoit jusques au pied des murailles.

C'en étoit fait ! la vie de la pauvre veuve étoit détruite une seconde fois, détruite sans retour. Son dernier espoir étoit brisé net. Même en image le bonheur le plus vague et le plus lointain ne pouvoit désormais s'offrir à ses regards affoiblis. De quelle main eût-elle pu alors essuyer ses larmes ? De quel côté se fût-elle penchée sans trouver un abyme ?... Bien qu'elle parût encore appartenir en quelque sorte à la vie, et n'avoir pas encore achevé tout-à-fait sa carrière, bien qu'un fossoyeur ne l'eût point encore descendue dans la fosse, elle n'en habitoit pas moins sous la terre avec ses deux morts. Elle étoit morte, morte avec ceux qu'elle aimoit, avec ceux qu'elle avoit aimés, morte avec Patrick et Vengeance, avec son époux et son fils, morte et clouée dans le même cercueil !

Dans les jours qui suivirent le fatal événement, du fond de sa douleur, Déborah fit faire avec énergie les plus vives et les plus habiles recherches pour découvrir l'assassin cruel qui avoit frappé son enfant. Mais ces instances furent aussi vaines, aussi stériles que celles qu'autrefois elle avoit faites à l'égard de Patrick. Les ténèbres qui planaient sur la fin incertaine du père planèrent sur la fin tragique du fils. — Il étoit donc écrit, murmuroit tout bas Déborah dans son cœur, que ces deux âmes me seroient enlevées par un bras plus invisible que le vent qui

passé et emporte la feuille ! et que je n'aurois pas même la satisfaction d'avoir un ennemi palpable sur lequel je pusse déposer ma colère et ma haine !... Comme quelques heures à peine séparaient l'instant du meurtre de Vengeance des révélations qu'il avoit arrachées à sa mère sur le passé et sur la source de leurs maux, Déborah ne put douter un seul instant (il s'étoit montré en cette dernière occasion si téméraire et si terrible) qu'il fût allé se commettre avec quelqu'un de leurs persécuteurs ; et de ce nombre il n'avoit guère pu compter que M. de Villepastour ou les héritiers de Pharaon ou madame Putiphar. Villepastour surtout réunissoit sur sa tête les plus raisonnables suspicions. C'étoit avec lui que la chose étoit le moins inadmissible. Aussi fut-ce surtout autour de lui et contre lui que furent pratiquées les poursuites les plus suivies. Mais il fut impossible, quelque tenacité qu'on y voulût mettre, de ramasser une preuve un peu valable. Icolm-Kill n'en vint pas moins trouver cet homme, afin de sonder sous ses pieds le terrain, afin de confronter sa conviction avec la face malheureusement trop habile du vieux courtisan.

Quand le fidèle intendant demanda au marquis s'il n'avoit point vu un tout jeune homme, de telle et telle sorte, qui peut-être étoit venu lui chercher une folle querelle, la marquise, qui se trouvoit là, assise à son clavecin, dans le salon, tomba doucement évanouie ; mais Villepastour répondit avec assurance qu'il ne savoit ce qu'on vouloit dire. Puis,

se remembrant tout-à-coup le personnage, il l'éconduisit brusquement. — Vous vîntes, il y a quinze ans, monsieur, lui dit-il, je vous remets parfaitement, me réclamer un nommé Patrick chassé des mousquetaires; aujourd'hui c'est d'un enfant que vous venez me demander compte! Où voulez-vous en arriver, monsieur?... Je ne comprends pas le métier que vous faites!

Icolm-Kill fut encore obligé cette fois de dévorer sa colère et de baisser le front. — N'ayant aucune certitude acquise de ce qu'il soupçonnoit, il n'osa point éclater. Pour condamner sur une simple apparence, il manqua de courage, il ne fut pas un juge assez terrible.

Quelquefois Déborah s'accusoit tout d'un coup de la mort prématurée de Vengeance. Dans sa douleur elle vouloit assumer sur elle cette perte. — Pourquoi, pensoit-elle, développai-je dans ce jeune esprit les qualités si dangereuses de l'audace et de l'honneur! Hélas! si j'en avois fait une brebis, il seroit encore à mes côtés, il seroit encore là sous mes caresses!... Le sens de ma vie est maintenant à jamais effacé! C'est moi, moi insensée, qui lui ai mis le couteau à la main, ... moi qui l'envoyai à la boucherie!!! Oh! pourquoi, cœur foible et imbécile, cédaï-je à des prières qui auroient dû seulement me remplir d'épouvante!... — Puis, revenant aussitôt à la vérité de son caractère et à sa mâle vertu : — Non! non! s'écrioit-elle, tu as bien fait, Vengeance. La fortune a trahi ton courage : la fortune a eu tort, mais non pas toi! Va!

je suis tranquille, tu as dû mourir comme un brave!  
Va! je suis sans regret, parce que tu es mort assez  
tôt pour mourir sans souillure, sans avoir trempé  
dans la boue de ce monde! Ta mort m'a perdue; ta  
mort m'emporte la vie! Je succomberai sous ma  
peine, mais ma peine est glorieuse, n'importe!... Il  
ne sera pas dit du moins que de mon flanc est sortie  
une race de lâches.





### XXXI.

**D**ANS la double solitude de sa retraite et de son cœur, non moins clos et non moins désert l'un que l'autre, Déborah demeura inébranlablement confinée depuis le meurtre de Vengeance. Elle attendoit impatiemment la fin de son supplice. Elle étoit dans l'état cruel d'une âme qui voudroit en avoir fini avec la terre, et qu'une juste crainte de Dieu empêche de se porter à un attentat. Ses habitudes mélancoliques, le chagrin, le désespoir, avoient répandu sur sa personne le même ravage que dans son esprit. Ce n'est pas qu'elle eût enlaidi; mais elle avoit perdu cette beauté absolue qui l'avoit fait autrefois distinguer d'entre toutes et de tous. Ce n'étoit plus la fière amazone! ce n'étoit plus une Penthésilée! — Pâle, lente et pensive, inclinée, elle avoit la joue creuse et l'air tout-à-fait abattu. Sa voix, devenue sourde et confuse, sembloit sortir d'entre les pierres d'une voûte. Comme une malade ou un phantôme, elle n'avoit plus que l'éclat blafard d'une statue de marbre ou d'un vase d'agate.

Pour Icolm-Kill, conservant encore quelques restes

de ses goûts séditieux qui l'avoient autrefois entraîné dans tant d'aventures et de malheurs, il ne vivoit pas, lui, dans un recueillement aussi austère que Déborah. De loin en loin il s'occupoit du monde et de ses contentions. A la querelle des Parlements il avoit pris un plaisir assez vif; cependant il faut penser toutefois qu'il n'étoit pas entré fort avant dans le mouvement public de l'époque, et n'y apportoit pas une grande sollicitude; car il y avoit bien près d'un mois que la Bastille étoit tombée entre les mains du peuple qu'on l'ignoroit encore au ménil d'Évêquemont.

Enfin, un matin cependant, d'un air de satisfaction étrange et sauvage, Icolm-Kill vint trouver brusquement Déborah, qui prioit au pied du sépulchre de la pelouse, et là, agitant une Gazette qu'il tenoit à la main : — O madame, s'écria-t-il, tandis que nous vivons ici dans un calme si grand, la France se débat dans le plus grand trouble! Nous sommes, à ce qu'il paroîtroit, sur le seuil d'une révolution qui promet d'être horrible et sanglante! Un affreux désordre règne à cette heure dans Paris. Le peuple, insurgé au nom de la vengeance, y promène la mort. — Tenez! voyez! Voici quelque chose qui, je crois, nous regarde! — « Dans la précipitation de notre » rédaction, lisoit-il, nous avons omis, au milieu de » tant de faits glorieux qui ont signalé chaque instant de cette immortelle semaine, qui d'âge en » âge fera jusques au dernier jour du monde l'étonnement et l'admiration de nos neveux, quelques

» épisodes trop importants pour que nous puissions  
» les passer plus long-temps sous silence. — Dans  
» la journée, dans la grande et mémorable journée  
» du 14, entre autres, comme il sortoit de Paris, dans  
» une espèce de carrosse de voyage, travesti en la-  
» quais, ayant à ses côtés sa femme, travestie en  
» ravaudeuse, portant la figure pâle et blême du  
» lâche qui a peur, un contempteur du peuple, un  
» vil aristocrate, M. le marquis de Gave de Ville-  
» pastour, ci-devant capitaine-colonel des mousque-  
» taires du feu Roi, et si connu pour son insolence  
» envers la classe la plus honorable des citoyens, ce  
» qu'il appeloit la canaille, fut arrêté, et, comme il  
» étoit porteur de papiers qui sembloient le com-  
» promettre, amené par quelques braves et quelques  
» *soldats de la patrie* à l'Hôtel-de-Ville. Là, au  
» moment où il débouchoit du quai sur la grève, la  
» foule, guidée par cette intelligence qui jamais ne  
» lui défailloit, se précipita sur le carrosse de ce pri-  
» vilégié du despotisme, le renversa et le brûla sur  
» la place. Quant à M. le marquis, comme on le  
» pense bien, son compte fut court et bon; en un  
» clin d'œil il fut arraché de sa chaise, pendu à  
» cette potence de lanterne devenue depuis si cé-  
» lèbre, dépendu et livré enfin à la fureur de ces  
» hommes de courage (qu'on s'efforce en vain de  
» flétrir du nom de Cannibales), qui l'éventrèrent,  
» lui tirèrent le cœur de la poitrine, lui tranchèrent  
» la tête et la portèrent au bout d'une pique, afin  
» que ce grand exemple allât répandre de toutes

» parts un effroi salutaire dans le cœur endurei de  
» nos tyrans et des traîtres!...

— O mon Dieu! s'écria là-dessus Déborah, se  
cachant le visage dans les mains, et frissonnant d'é-  
tonnement et d'horreur, — ô mon Dieu! que la justice  
du peuple est terrible!!!





### XXXII.

**M**AIS voici une chose qui nous touche plus vivement encore, madame, et que je ne sais comment vous dire ! J'ai peur de faire éclater dans votre cœur tout à la fois des sentiments trop violents et trop divers....

Dans la même journée qui vit périr si cruellement M. le marquis de Gave de Villepastour, on trouva, le fait est positif, à ce qu'il paroîtroit au fond d'un cachot, dans la Bastille, après que les insurgés s'en furent emparés et eurent passé par les armes les traîtres qui y tenoient garnison, un prisonnier, horrible chose ! couvert d'une longue chevelure et d'une longue barbe, avec des ongles comme un lion, et réduit par la souffrance à l'état d'un squelette. — Le peuple dans l'ivresse de son triomphe, a promené pendant plusieurs jours cet infortuné par toute la ville ; l'a montré dans tous les lieux publics comme l'irréparable victime d'un ordre de choses qui doit à jamais cesser d'être!... Eh bien ! cet homme, madame!... oh ! je n'ose vous le dire!... eh bien ! ce doit être quelqu'un qui vous est cher et que vous croyez descendu dans la tombe, un homme, madame, que nous

avons bien cherché, mais en vain ; la tyrannie a des gouffres si sombres ! — Comprenez-vous, hélas ! madame, qui ce peut-être que cet infortuné?... Oh ! aidez-moi, je ne puis seul vous enfoncer en même temps un tel poignard et une telle joie dans le cœur !

Mais Déborah, sous le coup d'une émotion trop forte, demeurait là regardant fixement, et sans pouvoir trouver une parole.

— Eh bien, madame, cet homme, cet infortuné, c'est lui ! c'est votre malheureux époux ! nous n'en pouvons douter !...

— Patrick !... reprit Déborah, tombée tout-à-fait dans la surprise la plus tragique.

— Oui ! madame, Patrick !... Tenez ! voyez ! — Cet homme déclare se nommer Whyte, ou Fitz-Whyte, ou quelquefois Phadruig. On ignore absolument qui il est, et depuis combien de temps il étoit détenu dans cet abyme. Il a été impossible de rien apprendre de lui-même. Seulement, comme il parle fort bien l'anglais et une autre langue inconnue, tout porte, dit-on, à croire qu'il doit être né en Irlande.

Déborah n'y tenoit plus ! Dans le trouble qui la tuoit, se jetant à genoux, les bras étendus vers le ciel, à travers des sanglots et des rires de joie : — Merci, ô mon Dieu ! s'écria-t-elle, merci, toi qui veux bien enfin me le rendre !!! — Patrick ! Patrick, ô mon Patrick !!! Qui eût dit que je dusse te revoir !...





### XXXIII.

**A** peine Déborah fut-elle un peu remise de ce premier trouble, qu'elle souhaita de partir avec un empressement terrible. L'idée qu'il se pouvoit que l'homme qu'elle avoit tant pleuré, et dont en vain elle avoit cherché si long-temps les ossements et la sépulture, foulât encore la terre sous ses pas ; cette idée, dis-je, l'accabloit, l'enveloppoit, l'enivroit ! — Hâtons-nous ! songeoit-elle, ce pauvre ami doit avoir bien besoin que je vienne essuyer ses larmes ! Hâtons-nous ! car c'est lui le plus malheureux à cette heure. Moi, je sais que nous allons nous retrouver et nous revoir, mais lui ne le sait pas ! Peut-être aussi, à son tour, cherche-t-il à cette heure ma tombe comme j'ai tant cherché la sienne !...

Rendue à son ancienne énergie, Déborah ne balança pas long-temps, et, sans perdre en préparatifs un temps si précieux, elle fit atteler immédiatement ses deux meilleurs chevaux à sa voiture la plus simple. Puis, vêtue d'un habit de campagne pour ne point jalouser les regards, accompagné seulement d'Icolm-Kill, elle se mit en route sur-le-champ.

Sa pensée ardente rouloit cependant plus vite en-

core autour de son essieu que la roue du carrosse qui l'entraînoit. Son cœur battoit d'impatience avec plus d'emportement que les flancs de ses chevaux de feu qui fendoient l'air et dévoroient l'espace.

Il y avoit bien des années que Déborah n'avoit mis les pieds dans la ville; et, depuis cette dernière visite, Paris s'étoit tellement transformé, que, sans quelques grands édifices qui demeurent éternellement là comme un sceau sur un acte pour en attester l'authenticité, elle ne l'auroit que difficilement reconnu. Au lieu de retrouver son Paris d'autrefois vivant, élégant, aimable, opulent, prodigue de beautés et de richesses, elle entroit par une barrière incendiée, dans une bourgade morne, désœuvrée, ayant l'air hargard et penaud d'un chien perdu qui cherche un nouveau maître. On eût dit qu'un fléau venoit de s'y abattre et y régnoit. Les maisons sembloient vides, les rues désertes. Les portes et les contre-vents étoient partout strictement fermés. Au lieu d'habits reluisants, couverts de cannetilles et de dorures, au lieu de visages grivois, fleuris, enjoués; des haillons et des figures mornes ou patibulaires; des flots de cocardes et de drapeaux rouges et bleus; puis çà et là quelques miliciens et quelques bourgeois mal affublés et mal appris à porter leurs armes, s'entredévorant du regard. — Après tout, rien cependant n'étoit changé; d'où venoit donc cet aspect sinistre? Avoit-on subi une invasion étrangère? Israël avoit-il été emmené en captivité à Ninive ou à Babylone? Sept plaies avoient-elles frappé l'Égypte?... Non, non!... seulement la

verge de la vertu de Dieu avoit battu les eaux de l'étang social, et la bourbe du fond étoit remontée à la surface !

Icolm-Kill s'adressa avec persévérance à toutes les espèces de magistrats populaires qui, depuis l'insurrection, s'étoient constitués, et s'efforçoient, les pauvre gents, de mettre de l'eau dans un crible. Mais pas une de ces nouvelles créatures ne put lui fournir le moindre renseignement. Touts avoient eu parfaitement connoissance du prisonnier qu'Icolm-Kill réclamoit, mais aucun ne savoit ce que pour lors il étoit devenu. Déborah déjà commençoit à se repentir d'avoir cru si volontiers à une chose si vague et pour ainsi dire impossible. Déjà elle avoit mis son espoir sous ses pieds, et retrempe ses lèvres dans l'amertume, quand un Électeur, monsieur Éthis de Corny, je crois, se prétendant parfaitement informé, leur donna l'assurance que l'infortuné qu'ils cherchoient, après avoir été pendant quelques jours l'idole des Parisiens, et avoir rempli touts les cœurs de la plus sombre compassion et de la plus violente aversion pour la tyrannie, avoit dû être (il ne savoit pas au juste pour quelle cause) conduit au couvent des Frères de Charenton.

Dans l'excès de sa joie et de sa reconnoissance, Déborah couvrit de baisers les mains de l'Électeur ; lui souhaita une douce et longue carrière, et partit de suite pour le lieu qui recéloit son bien-aimé, et devoit enfin le lui rendre.

Comme elle remontoit la rue Saint-Anthoine,

Déborah entendit tirer le canon, et des salves répétées de mousqueterie; puis, apercevant une foule immense qui se pressoit autour de la Bastille à peu près entièrement détruite, elle fut saisie un instant de frayeur, s'imaginant que le peuple en étoit aux mains, et qu'elle alloit assister à quelque scène de sang. Mais le silence et l'ordre, et le respect qui se monroit sur chaque front, la rassurèrent bientôt. Elle poursuivit courageusement son chemin, et ne tarda pas à comprendre qu'on rendoit simplement des honneurs funèbres et militaires. — D'entre les ruines de l'horrible forteresse, huit cents ouvriers qui travailloient à sa démolition, et auxquels s'étoient joints les députations de quelques districts et quelques officiers révolutionnaires, sortoient en cortège, tous le chapeau bas, tous la pioche sur l'épaule, tous l'air grave et pénétré. — A leur tête, quatre d'entre ces artisans portoient, sur une planche, deux squelettes humains après lesquels pendoient encore des chaînes et un énorme boulet de fer. — Les restes de ces deux victimes de la plus monstrueuse barbarie qui ait jamais flori sur la terre, avoient été trouvés par les démolisseurs enterrés dans une couche de chaux et de plâtre sous des marches, dans l'escalier d'une tour; et par un élan généreux, une commisération rarement absente du cœur humain, le peuple avoit voulu donner une marque publique de sa sympathie aux mânes de ces deux captifs, assurément innocents, tombés, il y avoit peut-être plusieurs siècles, sous les coups obscurs d'une tyrannie lâche

et pleine de ténèbres, leur rendre les derniers devoirs et les porter solennellement dans un lieu de repos.

Il est certain, cela ne sauroit être mis en doute, qu'à la Bastille il se fit autrefois des exécutions secrètes. On y découvrit encore quelques autres squelettes; eh! d'ailleurs n'y trouva-t-on pas des latrines sèches, pleines de détritns humain, d'os et de poussière d'ossements!

Le spectacle de cette lugubre cérémonie, et la pensée que son sort et le sort de Patrick avoient été si voisins de celui de ces deux prisonniers, qui peut-être s'étoient vu sceller vivants dans l'épaisseur d'une voûte, déchira violemment le cœur de Déborah et acheva de la plonger dans une fâcheuse émotion.

Bien triste et bien pensive, brisée par la fatigue de la route, abattue sous les efforts des sentiments si divers qui depuis quelques heures s'étoient succédé dans son sein, enfin elle arriva aux portes du couvent de Charenton. Là, comme elle passoit le seuil, des pressentiments vagues, mais cruels, s'emparèrent violemment de son âme, et en chassèrent la pâle espérance qui s'y agitoit. Ses jambes fléchissoient à chaque pas, tout annonçoit dans sa personne le trouble excessif de ses esprits.

Deux moines que la cloche extérieure avoit appelés s'avancèrent aussitôt à sa rencontre, et, avec une bonté et une grâce vraiment hospitalières, la conduisirent au parloir. — A peine eut-elle la force de gagner un siège.

— Qu'avez-vous, madame, qui peut vous mettre à ce point au supplice? lui dit alors l'un des deux religieux, frère Prudence, directeur de l'hospice, en lui prenant tendrement la main, et en s'efforçant d'adoucir sa voix, que l'habitude de commander avoit rendue sévère.

— Ce n'est rien, mon père, fit Déborah; — de la fatigue, une joie inquiète, une anxiété profonde, mais d'où, je l'espère, avec votre grâce, avant peu je serai sortie.

— Parlez, madame.

— Vous devez avoir ici, mon révérend père, cela nous a été fortement assuré, depuis quelque temps, quelques jours peut-être, un pauvre infortuné que le peuple a trouvé dans les cachots de la Bastille, et qu'au nom du ciel, mon père, je désire revoir? C'est mon époux; il se nomme White ou Patrick, et voici bientôt vingt-sept ans que des malheurs inouïs nous séparent.

— Je ne sais, madame; nous avons reçu depuis quelques semaines plusieurs nouveaux pensionnaires; mais nous ignorons absolument qui ils sont, et d'où ils sortent. Cependant, madame, si vous pensez pouvoir le reconnoître, je m'en vais faire monter des catacombes ces derniers venus, et, si votre époux se trouve parmi eux, soyez tranquille, madame, il vous sera rendu.

Frère Prudence donna alors tout bas quelques ordres.

— Qu'appellez-vous catacombes, mon père? reprit

en frissonnant Déborah, dont le sang s'étoit glacé à ce mot terrible.

— On appelle ainsi, madame, dans notre maison, la galerie inférieure où sont les loges de fer destinées à renfermer les pensionnaires furieux. — Tenez, écoutez!... ces hurlements et ces bruits de chaînes que vous entendez en ce moment partent justement de cet affreux repaire. C'est un lieu fort triste à voir; et c'est pour cela, madame, que j'en épargnerai à votre sensibilité le hideux spectacle.

Comme frère Prudence achevoit ces paroles, le second moine rentra dans la salle accompagné d'un homme couvert d'une casaque de bure, gros et trapu, ayant le visage aduste et enluminé, et l'œil à demi fermé et hébété comme un Silène. Le grand jour paroissoit le consterner. — Il répandoit autour de lui la puanteur d'une bête fauve.

A cette vue, Déborah détourna la tête. — Otez, de grâce, mon père, de devant moi cet horrible objet! s'écria-t-elle; non, non, mon père, ce n'est pas là Patrick! — Patrick, mon père, c'est un homme grand, beau, noble et fier!

Deux autres personnages plus abjects encore, et faisant un bruit terrible, passèrent encore devant elle. A peine osa-t-elle lever sur eux son regard.

Enfin, comme elle trembloit d'impatience et d'horreur, elle vit tout-à-coup s'avancer gravement un homme presque entièrement nu, d'une maigreur excessive. Entre ses cheveux touffus et sa barbe, deux grands yeux fixes étinceloient. Un crucifix

d'ébène et d'argent étoit suspendu sur sa poitrine.

Malgré la misère et l'état affreux de cet homme, un reste de dignité et de distinction se monroit dans toute sa personne et frappoit dès son abord.

Sous le coup d'une impression indicible, Déborah se leva brusquement, et, sans le quitter un instant du regard vint se placer devant le spectre, où longtemps dans une attitude indécise, mêlée d'incertitude et d'épouvante, elle l'examina comme si elle eût douté si c'étoit une créature ou un phantôme.

Il y avoit déjà quelque temps que duroit cette scène effroyable et muette, — quand, soudain, apercevant au doigt décharné du spectre, et retenu par un fil qui venoit s'attacher au poignet, la bague qu'autrefois elle avoit donnée à Patrick, en présence du ciel et de la nature, dans la bruyère de Cockermouth-Castle, Déborah s'écria d'une voix déchirante : — Eh quoi! c'est toi! mon ami! toi, dans cet état!... toi, mon Patrick!...

Et comme elle se jetoit dans ses bras pour le couvrir de baisers et de larmes, gardant toujours la même impassibilité et le même silence, l'homme la repoussa, — si violemment même, qu'après avoir chancelé quelque temps elle alla tomber sur les genoux à quelque distance.

Nonobstant l'oppression qui l'étouffoit, et sa douleur, la pauvre femme trouva encore en soi assez de force pour s'écrier de nouveau, d'une façon plus déchirante encore : Mais tu ne me reconnois donc pas, Patrick? Je suis Déborah! ton amie! O mon pauvre

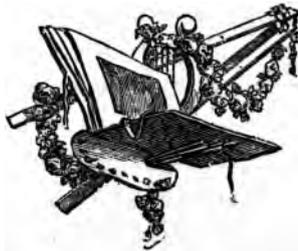
ami! ô mon bien-aimé! tu ne reconnois donc plus cette voix qui t'appelle et t'implore!... Patrick! Patrick! Patrick!!! ah! tu es bien cruel!

Se traînant à ses pieds, Déborah fit encore quelques efforts extrêmes pour se faire reconnoître, mais vainement! Patrick, toujours immobile, sans prendre garde à ce qui se passoit, levait les yeux vers la voûte et répétoit implacablement d'une voix sépulchrale : — « O thiarna, dean trocaire ormsa morpheacach. »

— Vous le voyez, madame, fit alors un des moines, cet infortuné ne sauroit ni vous reconnoître ni vous répondre.... Cet homme est fou!

— Fou!!! répéta lentement Déborah, en poussant un cri terrible. Cela jusques alors n'avoit pu lui venir à la pensée; ce mot l'avoit frappée comme un coup de foudre. — Rentrant subitement en soi-même avec la vitesse d'une épée qui rentre dans le fourreau, Déborah s'affaissa pesamment contre terre, poussa d'affreux sanglots, puis un râlement horrible.

La douleur l'avoit tuée.... — Elle étoit morte!  
Mais qu'elle fut bien vengée!!!





**E**NFIN voici ma tâche achevée, me voici au bout de ce livre qui m'a causé plus de peines encore qu'il ne m'en a coûté, et qui sans doute va m'en causer encore bien davantage. Les infortunes si réelles et si grandes que ma plume ou plutôt que mon cœur s'est plu à consigner longuement dans ces pages, ne sont rien au prix des aventures et des malheurs presque romanesques qui ont traversé cette œuvre tout le long de sa carrière; ce seroit une chose curieuse à faire que la biographie de ce livre. — Pour ne nous occuper que du matériel, quelques erreurs typographiques qui ne m'appartiennent pas et quelques inadvertances qui m'appartiennent, m'ont échappé à la correction des épreuves, ce dont j'éprouve un grand chagrin. J'espère qu'on voudra bien ne point m'imputer ces errata à crime ou à ignorance. J'avoue que ceux qui essaieront de s'en faire une arme contre moi se rendroient parfaitement ridicules aux yeux de mes amis, aux yeux de tous ceux qui me connoissent ou connoissent mes études, et mes prétentions à cet égard. Quant à moi, qui ai dans ma main leur mesure, ils ne me feroient que pitié.

Je vous remercie, mon cher lecteur, de l'intérêt que, durant un demi-siècle environ, vous avez bien voulu prendre à cette sombre histoire, de l'attention que vous avez bien voulu me prêter jusqu'ici. C'est bien aimable à vous. Cette bonté, je ne l'oublierai jamais.

Je vous remercie aussi avec empressement, ma chère belle et douce lectrice. Maintenant vous me connoissez à fond; je vous ai fait descendre jusque dans les replis les plus secrets de mon cœur; je ne sais si je vous plais, mais je sais, moi, que je vous aime beaucoup. Vos charmes et votre indulgence m'ont si bien habitué à votre personne que, je ne puis le cacher, c'est avec une grande tristesse que je me sépare de vous.

Adieu, madame, — je me mets à vos pieds. — Je vous rends grâce de votre bienveillance; j'espère que vous voudrez bien me la continuer; je vous la retiens même d'avance pour mon prochain livre, qui se nommera TABARIN.

A TABARIN, donc!

Oh! si jamais, après m'avoir entendu, le public, cet autre prince Hamlet, pouvoit me dire: — Soyez-le bien-venu, monsieur, à Elseneur!

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



Univ.

JAN 9 1913



## REVUE DRAMATIQUE ET LITTÉRAIRE

Nous ouvrirons cette nouvelle galerie des livres d'étrennes par une publication de haut luxe qui sera bientôt presque aussi rare que l'œuvre originale qu'elle reproduit, que chaque salon décoré dans le style Louis XVI voudra montrer sur sa table, et que les amateurs rangeront sur le rayon de choix de leur cabinet : l'édition nouvelle donnée par M. Léon Willem, du *Monument du Costume physique et moral de la fin du Dix-Huitième siècle*, ou *Tableaux de la Vie*, ornés de vingt-six figures dessinées et gravées par Moreau le jeune : — texte de Restif de la Bretonne, revu et corrigé par Charles Brunet; — préface par M. Anatole de Montaiglon \*. — On sait le prix excessif, équivalent presque à celui d'un vase de vieux Sèvres ou d'un meuble précieux de l'époque, qu'obtient aujourd'hui ce grand livre, le plus beau du temps, et le chef-d'œuvre de l'artiste, avec le premier volume des *Chansons de Laborde*. Il y a sept ans, M. Fontaine vendait cinq mille francs le *Monument du Costume*, avant la lettre : le mois d'après, ce même exemplaire, — incomparable, il est vrai, — était revendu dix-sept mille francs ! — Ce fut un parent de Moreau, l'éditeur Prault, qui eut, en 1772, l'idée de reproduire, dans une série d'estampes, les types du grand monde, du *bel air*, comme on disait alors, les modes et le mobilier, les ajustements et les toilettes de l'époque. Un premier cahier parut, dessiné par Freudenberg, et que M. Willem va bientôt aussi reproduire \*\*. Prault ne fut pas content de l'essai. Les dessins de Freudenberg, très-intéressants aujourd'hui par leur précision minutieuse, semblèrent un peu froids et lourds, en ce temps de fines élégances. Prault promit une série nouvelle pour l'année 1773, et il eut l'heureuse idée de la confier à Moreau. Le recueil de Freudenberg offrait, dit l'Avertissement, « la vie d'une » jeune femme livrée aux amusements de la société, jus- » qu'à l'époque de la maternité. Dans celle-ci, on présente » une femme du bon ton depuis ce moment jusqu'à la » première sortie, et les occupations comme les dissipa-

\* Un volume in-folio. Prix : 100 francs. Librairie Willem, 8, rue de Verneuil, Paris.

\*\* *Histoire des Mœurs et du Costume des Français dans le XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1878. Un vol. in-folio. Prix : 50 francs.

» tions à la mode qui suivent ces circonstances. » Une seconde série suivit, intitulée : *Le Petit-Maitre* et représentant la vie d'un jeune seigneur à la mode. Ce sont ces deux recueils qui forment l'incomparable chef-d'œuvre qu'on appelle le *Monument du Costume*.

Le titre est grandiose, mais amplement justifié par la somptuosité aristocratique des scènes qu'il déroule. Le dix-huitième siècle de cour et de monde renaît tout entier dans ces estampes admirables, avec sa haute vie, son faste galant, son cérémonial majestueux, la splendeur de ses appartements et de ses atours. Il y revit non point seulement par l'exactitude, ou, pour mieux dire, par l'actualité détaillée des habillements et des accessoires, mais aussi par la vérité des physionomies qui sont toutes des portraits choisis, par l'esprit parlant du geste et de la démarche, par l'arrangement ingénieux et l'action charmante, qui font de ces scènes autant de comédies mondaines, d'épisodes presque historiques de la vie sociale et privée du temps.

Chacun mériterait une étude à part. — Quelle exquise pudeur conjugale dans la *Déclaration de la grossesse* ! Une rougeur semble passer sur l'estampe, comme sur les joues de la jeune femme qui, en présence du vieux docteur de la maison, fait à sa mère son timide aveu ! — *Les Précautions* la montrent soucieuse déjà du moindre faux pas, au bras de son époux, appuyée sur la main d'un frère ou d'un cousin, pour entrer dans la chaise à porteurs qui va la mener à l'église dont on entrevoit la coupole. — *J'en accepte l'heureux présage* ! s'écrie le mari, en arborant sur son poing un bonnet à ruches, tandis que la marchande qui encombre le lit de langes et de linges roses, lui assure que c'est la layette d'un garçon. — *C'est un fils, monsieur* ! — Et la nourrice arrive dans un brouhaha de caméristes jubilantes, apportant triomphalement le nouveau-né au jeune père, qui se lève de son bureau ciselé par Gouttières, avec les bras tendus et l'emphase sensible d'un admirateur de Rousseau et de son *Émile*. — Quel couple drôlement joli et qu'on dirait sorti de la bonbonnière d'une fée de Perrault, que celui des *Petits Parrains* partant pour le baptême de l'enfant ! la fillette gentilement enflée de son importance que semble exprimer le gonflement énorme de sa jupe chargée de dentelles et de garnitures ; le petit garçon jouant avec elle au petit mari ; galant et courtois, l'épée au côté, lui tendant sa main gantée d'un geste arrondi. — Moreau n'a jamais composé de plus riante idylle que celle de ces

*Délices de la maternité*, où l'époux, assis dans un jardin lumineux, au pied de la statue de Vénus corrigeant l'Amour, agite le hochet qui fait rire aux anges le nouveau-né demi-nu qui danse sur les genoux de sa femme. — On croit entendre la romance de Grétry ou de Dalayrac qui sort du duo conjugal accompagné par la harpe de *l'Accord parfait*. — *Le Rendez-vous pour Marty*, — *la Rencontre au Bois de Boulogne*, — *les Adieux*, — *la Dame du Palais de la Reine*, nous montrent la femme dans le triomphe du plaisir, étalant ces hautes et fastueuses coiffures, ces falbalas découpés par la Bertin ou par la Roussaud, qui semblent les habits royaux de la volupté.

La « Vie du seigneur à la mode » vient ensuite, une chronique des hautes élégances, où le crayon de Moreau surpasse la plume de Crébillon fils et de Marivaux, et d'après laquelle on peut recomposer, heure par heure, la journée d'un *Merveilleux* de l'ancien régime. — Voici Monseigneur à son *Lever*, en bonnet de nuit à la Fontange, entouré de sa camarilla familière. — Il passe à sa *Petite Toilette*; on le coiffe et on le poudre, tandis que le coureur coiffé de plumes comme Mercure, la canne de pomme dorée, en guise de caducée, à la main, attend les billets doux qu'il va porter par la ville. — Il est sous les armes dans la *Grande Toilette*, le cordon bleu en sautoir; l'audience est ouverte : une jolie femme, entrée la première, est assise au coin de la cheminée; un auteur à dédicace lui présente son livre relié en maroquin, à ses armes, qu'il accueille d'un regard noblement distrait. — Le voici dans son habit de gentleman anglais, partant pour la *Course aux Chevaux*. — Le soir, il est à l'Opéra dans sa *Petite Loge*, où il prend le menton d'une danseuse qu'il a fait mander, et qui lui arrive au vol de sa jupe bouffante, le bras en guirlande et le pied esquissant une pointe. — C'est elle sans doute qui figure avec une autre belle, en partie carrée, dans le *Souper fin*, orgie délicate attablée autour d'un groupe des trois Grâces, sur laquelle une lanterne en cristal de Bohême verse un voluptueux clair-obscur. — Le petit maître est amoureux dans la scène si délicieusement passionné du *Oui ou Non*, où on le voit dans un bosquet plein d'ombres et de frémissements agenouillé aux pieds d'une beauté superbe. — Il est marié à la *Sortie de l'Opéra*; sa jeune duchesse vient d'y faire sa première entrée, et elle en sort dans un tourbillon de galanteries et de révérences. — Des épisodes de villégiature qui mettent en scène la vie du château : — *le Seigneur chez son fermier*, *le Pari gagné*, *la Partie*

*de whist*, poursuivent la série. Elle se termine par un tableau de contraste, par un rêve pastoral dans le goût du temps; le *Vrai Bonheur* : une églogue domestique comme en peignait Greuze, qui enroule une nichée d'enfants autour d'un couple amoureux.

On devait renoncer à posséder ce chef-d'œuvre. Édité, il y a cent ans, pour les grands seigneurs de la noblesse, il était revenu, comme par succession, aux grands seigneurs du million. Sa place était moins sur un rayon de bibliothèque que sur la tablette d'un coffre-fort. Les amateurs modestes pourront désormais l'acquérir. Il reparait, fidèlement copié, dans le même format, par les plus habiles graveurs de ce temps. Pour des yeux qui n'analysent point trop subtilement les nuances, l'édition de M. Willem donne l'illusion à peu près parfaite de l'introuvable et inaccessible recueil de 1773.

La même librairie, toute consacrée aux curiosités et aux raretés du dilettantisme, vient de publier un volume, tiré à très-petit nombre, dont se régaleront les gourmets de littérature et d'art excentriques. *Le Haschisch*, Contes en prose, Sonnets et Poèmes fantaisistes, illustrés de trente eaux-fortes : texte et gravures par M. Antoine Monnier \*. — L'auteur est un Parnassien ultra-raffiné, hanté par les démons de la vision et du cauchemar, qui rime ou raconte ses rêves à la plume, et les dessine ensuite sur le cuivre, d'une pointe très-bizarre et très-aiguillée. Ce n'est point précisément sain, mais montant en diable : un vrai ragoût de sorcier. Vous ne trouverez point seulement du haschisch dans ce laboratoire poétique, mais du caviar et du gingembre, de l'essence de rose et des nids d'hirondelles mis en sonnets et en contes tournés et ciselés comme des potiches chimériques. Les gravures sont en parfait accord avec leurs sujets. Il y a là un mélange de drôlerie et de diablerie que l'œil déchiffre comme un grimoire, et qui ne manque pas de saveur. On historiait à peu près ainsi les frontispices des romans macabres au temps des Lycanthropes de 1830. Du talent sur tout cela, et sous les deux formes, quelque chose de rare et de personnel. L'imagination la plus blasée, l'appétit le plus rassasié trouveront de quoi se raviver un moment, en dégustant le *Haschisch* de M. Antoine Monnier.

PAUL DE SAINT VICTOR.

\* Un volume in-4. Prix : 20 francs.

